

JEAN-PAUL SARTRE

LA NAUSÉE

roman

« C'est un garçon sans importance collective, c'est tout juste un individu. »
(Louis-Ferdinand CÉLINE : *L'Église.*)

nrf

GALLIMARD

23^{ème} édition

6/11/1911

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à soixante-trois exemplaires et comprend : vingt-trois exemplaires sur vélin pur fil des papeteries Lafuma-Navarre, dont : quinze exemplaires numérotés de 1 à 15 et huit exemplaires hors commerce marqués de a à h; et quarante exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma Navarre, dont : vingt-cinq exemplaires numérotés de 16 à 40 et quinze exemplaires hors commerce numérotés de 41 à 55.

Il a été tiré en outre, en avril 1944, cinq cent cinquante exemplaires sur héliona des Papeteries Navarre dont cinq cent dix exemplaires numérotés de 1 à 510 et quarante exemplaires hors commerce numérotés de I à XL. Ces exemplaires portent la mention : EXEMPLAIRES SUR HÉLIONA et sont reliés d'après la maquette de Mario Prassinós.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1938.

avant que je ne fasse peur aux petits garçons. Je voudrais qu'Anny soit là.

C'est curieux : je viens de remplir dix pages et je n'ai pas dit la vérité — du moins pas toute la vérité. Quand j'écrivais, sous la date, « Rien de nouveau », c'était avec une mauvaise conscience : en fait une petite histoire, qui n'est ni honteuse ni extraordinaire, refusait de sortir. « Rien de nouveau ». J'admire comme on peut mentir en mettant la raison de son côté. Évidemment, il ne s'est rien produit de nouveau, si l'on veut : ce matin, à huit heures et quart, comme je sortais de l'hôtel Printania pour me rendre à la bibliothèque, j'ai voulu et je n'ai pas pu ramasser un papier qui traînait par terre. C'est tout et ce n'est même pas un événement. Oui mais, pour dire toute la vérité, j'en ai été profondément impressionné : j'ai pensé que je n'étais plus libre. A la bibliothèque j'ai cherché sans y parvenir à me défaire de cette idée. J'ai voulu la fuir au café Mably. J'espérais qu'elle se dissiperait aux lumières. Mais elle est restée là, en moi, pesante et douloureuse. C'est elle qui m'a dicté les pages qui précèdent.

Pourquoi n'en ai-je pas parlé? Ça doit être par orgueil, et puis, aussi, un peu par maladresse. Je n'ai pas l'habitude de me raconter ce qui m'arrive, alors je ne retrouve pas bien la succession des événements, je ne distingue pas ce qui est important. Mais à présent c'est fini : j'ai relu ce que j'écrivais au café Mably et j'ai eu honte; je ne veux pas de secrets, ni d'états d'âme, ni d'indicible; je ne suis ni vierge ni prêtre, pour jouer à la vie intérieure.

Il n'y a pas grand'chose à dire : je n'ai pas pu ramasser le papier, c'est tout.

J'aime beaucoup ramasser les marrons, les vieilles loques, surtout les papiers. Il m'est agréable de les prendre, de fermer ma main sur eux; pour un peu je les porterais à ma bouche, comme font les enfants. Anny entrait dans des colères blanches quand je soulevais par un coin des papiers lourds et somptueux, mais probablement salis de merde. En été ou au début de l'automne, on trouve dans les jardins des bouts de

senti, l'autre jour, au bord de la mer, quand je tenais ce galet. C'était une espèce d'écœurement douceâtre. Que c'était donc désagréable ! Et cela venait du galet, j'en suis sûr, cela passait du galet dans mes mains. Oui, c'est cela, c'est bien cela : une sorte de nausée dans les mains.

JEUDI MATIN, A LA BIBLIOTHÈQUE.

Tout à l'heure, en descendant l'escalier de l'hôtel j'ai entendu Lucie qui faisait, pour la centième fois ses doléances à la patronne, tout en encaustiquant les marches. La patronne parlait avec effort et par phrases courtes parce qu'elle n'avait pas encore son râtelier ; elle était à peu près nue, en robe de chambre rose, avec des babouches. Lucie était sale, à son habitude ; de temps en temps, elle s'arrêtait de frotter et se redressait sur les genoux pour regarder la patronne. Elle parlait sans interruption, d'un air raisonnable.

« J'aimerais cent fois mieux qu'il courrait, disait-elle ; cela me serait bien égal, du moment que cela ne lui ferait pas de mal. »

Elle parlait de son mari : sur les quarante ans, cette petite noirette s'est offert, avec ses économies, un ravissant jeune homme, ajusteur aux Usines Lecointe. Elle est malheureuse en ménage. Son mari ne la bat pas, ne la trompe pas : il boit, il entre ivre tous les soirs. Il file un mauvais coton ; en trois mois, je l'ai vu jaunir et fondre. Lucie pense que c'est la boisson. Je crois plutôt qu'il est tuberculeux.

« Il faut prendre le dessus, disait Lucie. »

Ça la ronge, j'en suis sûr, mais lentement, patiemment : elle prend le dessus, elle n'est capable ni de se consoler ni de s'abandonner à son mal. Elle y pense un petit peu, un tout petit peu, de-ci de-là, elle l'écornifle. Surtout quand elle est avec des gens, parce qu'ils la consolent et aussi parce que ça la soulage un peu d'en parler sur un ton posé, avec l'air de donner des conseils. Quand elle est seule dans les chambres, je l'entends qui fredonne, pour s'empêcher de penser. Mais elle est morose tout le jour, tout de suite lasse et boudeuse :

mystérieux. Entre les planches on peut voir briller les yeux de la voie ferrée. Un long mur fait suite à la palissade. Un mur sans trouées, sans portes, sans fenêtres qui s'arrête deux cents mètres plus loin, contre une maison. J'ai dépassé le champ d'action du réverbère; j'entre dans le trou noir. J'ai l'impression, en voyant mon ombre à mes pieds se fondre dans les ténèbres, de plonger dans une eau glacée. Devant moi, tout au fond, à travers des épaisseurs de noir, je distingue une pâleur rose : c'est l'avenue Galvani. Je me retourne; derrière le bec de gaz, très loin, il y a un soupçon de clarté : ça, c'est la gare avec les quatre cafés. Derrière moi, devant moi il y a des gens qui boivent et jouent aux cartes dans des brasseries. Ici il n'y a que du noir. Le vent m'apporte par intermittence une petite sonnerie solitaire, qui vient de loin. Les bruits domestiques, le ronflement des autos, les cris, les aboiements ne s'éloignent guère des rues éclairées, ils restent au chaud. Mais cette sonnerie perce les ténèbres et parvient jusqu'ici : elle est plus dure, moins humaine que les autres bruits.

Je m'arrête pour l'écouter. J'ai froid, les oreilles me font mal; elles doivent être toutes rouges. Mais je ne me sens plus; je suis gagné par la pureté de ce qui m'entoure; rien ne vit; le vent siffle, des lignes raides fuient dans la nuit. Le boulevard Noir n'a pas la mine indécente des rues bourgeoises, qui font des grâces aux passants. Personne n'a pris soin de le parer : c'est tout juste un envers. L'envers de la rue Jeanne-Berthe-Cœuroy, de l'avenue Galvani. Aux environs de la gare, les Bouillois le surveillent encore un petit peu; ils le nettoient de temps en temps, à cause des voyageurs. Mais, tout de suite après, ils l'abandonnent et il file tout droit, aveuglément, pour aller se cogner dans l'avenue Galvani. La ville l'a oublié. Quelquefois, un gros camion couleur de terre le traverse à toute vitesse, avec un bruit de tonnerre. On n'y assassine même pas, faute d'assassins et de victimes. Le boulevard Noir est inhumain. Comme un minéral. Comme un triangle. C'est une chance qu'il y ait un boulevard comme ça à Bouville. D'ordinaire on n'en trouve que dans les capitales, à Berlin, du

besoin : je passe lentement devant elle en la regardant. Ses yeux se fixent sur moi, mais elle ne paraît pas me voir; elle a l'air de ne pas s'y reconnaître dans sa souffrance. Je fais quelques pas. Je me retourne...

Oui, c'est elle, c'est Lucie. Mais transfigurée, hors d'elle-même, souffrant avec une folle générosité. Je l'envie. Elle est là, toute droite, écartant les bras, comme si elle attendait les stigmates; elle ouvre la bouche, elle suffoque. J'ai l'impression que les murs ont grandi, de chaque côté de la rue, qu'ils se sont rapprochés, qu'elle est au fond d'un puits. J'attends quelques instants : j'ai peur qu'elle ne tombe raide : elle est trop malingre pour supporter cette douleur insolite. Mais elle ne bouge pas, elle a l'air minéralisée comme tout ce qui l'entoure. Un instant je me demande si je ne m'étais pas trompé sur elle, si ce n'est pas sa vraie nature qui m'est soudain révélée...

Lucie émet un petit gémissement. Elle porte la main à sa gorge en ouvrant de grands yeux étonnés. Non, ce n'est pas en elle qu'elle puise la force de tant souffrir. Ça lui vient du dehors... c'est ce boulevard. Il faudrait la prendre par les épaules, l'emmener aux lumières, au milieu des gens, dans les rues douces et roses : là-bas, on ne peut pas souffrir si fort; elle s'amollirait, elle retrouverait son air positif et le niveau ordinaire de ses souffrances.

Je lui tourne le dos. Après tout, elle a de la chance. Moi je suis bien trop calme, depuis trois ans. Je ne peux plus rien recevoir de ces solitudes tragiques, qu'un peu de pureté à vide. Je m'en vais.

JEUDI 11 HEURES ET DEMIE.

J'ai travaillé deux heures dans la salle de lecture. Je suis descendu dans la cour des Hypothèques pour fumer une pipe. Place pavée de briques roses. Les Bouvillois en sont fiers parce qu'elle date du XVIII^e siècle. A l'entrée de la rue Chamade et de la rue Suspédard, de vieilles chaînes barrent l'accès aux voitures. Des dames en noir, qui viennent promener leurs chiens, glissent sous les arcades, le long des murs. Elles s'avancent rarement jusqu'au plein jour, mais

elles jettent de côté des regards de jeunes filles, furtifs et satisfaits, sur la statue de Gustave Impétraz. Elles ne doivent pas savoir le nom de ce géant de bronze, mais elles voient bien, à sa redingote et à son haut de forme, que ce fut quelqu'un du beau monde. Il tient son chapeau de la main gauche et pose la main droite sur une pile d'in-folio : c'est un peu comme si leur grand-père était là, sur ce socle, coulé en bronze. Elles n'ont pas besoin de le regarder longtemps pour comprendre qu'il pensait comme elles, tout juste comme elles, sur tous les sujets. Au service de leurs petites idées étroites et solides il a mis son autorité et l'immense érudition puisée dans les in-folio que sa lourde main écrase. Les dames en noir se sentent soulagées, elles peuvent vaquer tranquillement aux soins du ménage, promener leur chien : les saintes idées, les bonnes idées qu'elles tiennent de leurs pères, elles n'ont plus la responsabilité de les défendre; un homme de bronze s'en est fait le gardien.

La grande Encyclopédie consacre quelques lignes à ce personnage; je les ai lues l'an dernier. J'avais posé le volume sur l'entablement d'une fenêtre; à travers la vitre, je pouvais voir le crâne vert d'Impétraz. J'appris qu'il florissait vers 1890. Il était inspecteur d'académie. Il peignait d'exquises bagatelles et fit trois livres : « De la popularité chez les Grecs anciens » (1887), « La pédagogie de Rollin » (1891) et un Testament poétique en 1899. Il mourut en 1902, emportant les regrets émus de ses ressortissants et des gens de goût.

Je me suis accoté à la façade de la bibliothèque. Je tire sur ma pipe qui menace de s'éteindre. Je vois une vieille dame qui sort craintivement de la galerie en arcades et qui regarde Impétraz d'un air fin et obstiné. Elle s'enhardit soudain, elle traverse la cour de toute la vitesse de ses pattes et s'arrête un moment devant la statue en remuant les mandibules. Puis elle se sauve, noire sur le pavé rose, et disparaît dans une lézarde du mur.

Peut-être que cette place était gaie, vers 1800, avec ses briques roses et ses maisons. A présent elle a quelque chose de sec et de mauvais, une pointe

délicate d'horreur. Ça vient de ce bonhomme, là-haut, sur son socle. En coulant cet universitaire dans le bronze, on en a fait un sorcier.

Je regarde Impétraz en face. Il n'a pas d'yeux, à peine de nez, une barbe rongée par cette lèpre étrange qui s'abat quelquefois, comme une épidémie, sur toutes les statues d'un quartier. Il salue, son gilet, à l'endroit du cœur, porte une grande tache vert clair. Il a l'air souffreteux et mauvais. Il ne vit pas, non, mais il n'est pas non plus inanimé. Une sourde puissance émane de lui : c'est comme un vent qui me repousse : Impétraz voudrait me chasser de la cour des Hypothèques. Je ne partirai pas avant d'avoir achevé cette pipe.

Une grande ombre maigre surgit brusquement derrière moi. Je sursaute.

« Excusez-moi, Monsieur, je ne voulais pas vous déranger. J'ai vu que vos lèvres remuaient. Vous répétiez sans doute des phrases de votre livre. » Il rit. « Vous faisiez la chasse aux alexandrins. »

Je regarde L'Autodidacte avec stupeur. Mais il a l'air surpris de ma surprise :

« Ne doit-on pas, Monsieur, éviter soigneusement les alexandrins dans la prose? »

J'ai baissé légèrement dans son estime. Je lui demande ce qu'il fait ici, à cette heure. Il m'explique que son patron lui a donné congé et qu'il est venu directement à la bibliothèque; qu'il ne déjeunera pas, qu'il lira jusqu'à la fermeture. Je ne l'écoute plus, mais il a dû s'écarter de son sujet primitif car j'entends tout à coup :

« ...avoir comme vous le bonheur d'écrire un livre. »

Il faut que je dise quelque chose.

« Bonheur... » dis-je d'un air dubitatif.

Il se méprend sur le sens de ma réponse et corrige rapidement :

« Monsieur, j'aurais dû dire : mérite. »

Nous montons l'escalier. Je n'ai pas envie de travailler. Quelqu'un a laissé *Eugénie Grandet* sur la table, le livre est ouvert à la page vingt-sept. Je le saisis machinalement, je me mets à lire la page vingt-sept, puis la page vingt-huit : je n'ai pas le courage

tout à l'heure : un Marocain sauta sur moi et voulut me frapper d'un grand canif. Mais je lui lançai un coup de poing qui l'atteignit au-dessous de la tempe... Alors il se mit à crier en arabe et un tas de pouilleux apparurent qui nous poursuivirent jusqu'au souk Attarin. Eh bien, on peut appeler ça du nom qu'on voudra, mais, de toute façon, c'est un événement qui *M'est arrivé.*

Il fait tout à fait noir et je ne sais plus très bien si ma pipe est allumée. Un tramway passe : éclair rouge au plafond. Puis, c'est une lourde voiture qui fait trembler la maison. Il doit être six heures.

Je n'ai pas eu d'aventures. Il m'est arrivé des histoires, des événements, des incidents, tout ce qu'on voudra Mais pas des aventures. Ce n'est pas une question de mots; je commence à comprendre. Il y a quelque chose à quoi je tenais plus qu'à tout le reste — sans m'en rendre bien compte. Ce n'était pas l'amour, Dieu non, ni la gloire, ni la richesse. C'était... Enfin je m'étais imaginé qu'à de certains moments ma vie pouvait prendre une qualité rare et précieuse. Il n'était pas besoin de circonstances extraordinaires : je demandais tout juste un peu de rigueur. Ma vie présente n'a rien de très brillant : mais de temps en temps, par exemple quand on jouait de la musique dans les cafés, je revenais en arrière et je me disais : autrefois, à Londres, à Meknès, à Tokio j'ai connu des moments admirables, j'ai eu des aventures. C'est ça qu'on m'enlève, à présent. Je viens d'apprendre, brusquement, sans raison apparente, que je me suis menti pendant dix ans. Les aventures sont dans les livres. Et naturellement, tout ce qu'on raconte dans les livres peut arriver pour de vrai, mais pas de la même manière. C'est à cette manière d'arriver que je tenais si fort.

Il aurait fallu d'abord que les commencements fussent de vrais commencements. Hélas! Je vois si bien maintenant ce que j'ai voulu. De vrais commencements, apparaissant comme une sonnerie de trompette, comme les premières notes d'un air de jazz, brusquement, coupant court à l'ennui, raffermissant la durée; de ces soirs entre les soirs dont on dit ensuite :

veux encore. J'ai tant de bonheur quand une négresse chante : quels sommets n'atteindrais-je point si ma *propre vie* faisait la matière de la mélodie.

L'Idée est toujours là, l'innommable. Elle attend, paisiblement. A présent, elle a l'air de dire :

« Oui? C'est *cela* que tu voulais? Eh bien, précisément c'est ce que tu n'as jamais eu (rappelle-toi : tu te dupais avec des mots, tu nommais aventure du clinquant de voyage, amours de filles, rixes, verroteries) et c'est ce que tu n'auras jamais — ni personne autre que toi. »

Mais pourquoi? POURQUOI?

SAMEDI MIDI.

L'Autodidacte ne m'a pas vu entrer dans la salle de lecture. Il était assis tout au bout de la table du fond; il avait posé un livre devant lui, mais il ne lisait pas. Il regardait en souriant son voisin de droite, un collègien crasseux qui vient souvent à la Bibliothèque. L'autre s'est laissé contempler un moment, puis lui a brusquement tiré la langue en faisant une horrible grimace. L'Autodidacte a rougi, il a plongé précipitamment le nez dans son livre et s'est absorbé dans sa lecture.

Je suis revenu sur mes réflexions d'hier. J'étais tout sec : ça m'était bien égal qu'il n'y eût pas d'aventures. J'étais seulement curieux de savoir s'il *ne pouvait pas* y en avoir.

Voici ce que j'ai pensé : pour que l'événement le plus banal devienne une aventure, il faut et il suffit qu'on se mette à le *raconter*. C'est ce qui dupe les gens : un homme, c'est toujours un conteur d'histoires, il vit entouré de ses histoires et des histoires d'autrui, il voit tout ce qui lui arrive à travers elles; et il cherche à vivre sa vie comme s'il la racontait.

Mais il faut choisir : vivre ou raconter. Par exemple quand j'étais à Hambourg, avec cette Erna, dont je me défiais et qui avait peur de moi, je menais une drôle d'existence. Mais j'étais dedans, je n'y pensais

pas. Et puis un soir, dans un petit café de San Pauli, elle m'a quitté pour aller aux lavabos. Je suis resté seul, il y avait un phonographe qui jouait *Blue Sky*. Je me suis mis à me raconter ce qui s'était passé depuis mon débarquement. Je me suis dit : « Le troisième soir, comme j'entrais dans un dancing appelé la *Grotte Bleue*, j'ai remarqué une grande femme à moitié saoule. Et cette femme-là, c'est celle que j'attends en ce moment, en écoutant *Blue Sky* et qui va revenir s'asseoir à ma droite et m'entourer le cou de ses bras. » Alors, j'ai senti avec violence que j'avais une aventure. Mais Erna est revenue, elle s'est assise à côté de moi, elle m'a entouré le cou de ses bras et je l'ai détestée sans trop savoir pourquoi. Je comprends, à présent : c'est qu'il fallait recommencer de vivre et que l'impression d'aventure venait de s'évanouir.

Quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout. Il n'y a jamais de commencements. Les jours s'ajoutent aux jours sans rime ni raison, c'est une addition interminable et monotone. De temps en temps, on fait un total partiel : on dit : voilà trois ans que je voyage, trois ans que je suis à Bouville. Il n'y a pas de fin non plus : on ne quitte jamais une femme, un ami, une ville en une fois. Et puis tout se ressemble : Shanghai, Moscou, Alger, au bout d'une quinzaine, c'est tout pareil. Par moments — rarement — on fait le point, on s'aperçoit qu'on s'est collé avec une femme, engagé dans une sale histoire. Le temps d'un éclair. Après ça, le défilé recommence, on se remet à faire l'addition des heures et des jours. Lundi, mardi, mercredi. Avril, mai, juin. 1924, 1925, 1926.

Ça, c'est vivre. Mais quand on raconte la vie, tout change; seulement c'est un changement que personne ne remarque : la preuve c'est qu'on parle d'histoires vraies. Comme s'il pouvait y avoir des histoires vraies; les événements se produisent dans un sens et nous les racontons en sens inverse. On a l'air de débiter par le commencement : « C'était par un beau soir de l'automne de 1922. J'étais clerc de notaire à Marommes. » Et en réalité c'est par la fin qu'on a commencé. Elle

est là, invisible et présente, c'est elle qui donne à ces quelques mots la pompe et la valeur d'un commencement. « Je me promenais, j'étais sorti du village sans m'en apercevoir, je pensais à mes ennuis d'argent. » Cette phrase, prise simplement pour ce qu'elle est, veut dire que le type était absorbé, morose, à cent lieues d'une aventure, précisément dans ce genre d'humeur où on laisse passer les événements sans les voir. Mais la fin est là, qui transforme tout. Pour nous, le type est déjà le héros de l'histoire. Sa morosité, ses ennuis d'argent sont bien plus précieux que les nôtres, ils sont tout dorés par la lumière des passions futures. Et le récit se poursuit à l'envers : les instants ont cessé de s'empiler au petit bonheur les uns sur les autres, ils sont happés par la fin de l'histoire qui les attire et chacun d'eux attire à son tour l'instant qui le précède : « Il faisait nuit, la rue était déserte. » La phrase est jetée négligemment, elle a l'air superflue; mais nous ne nous y laissons pas prendre et nous la mettons de côté : c'est un renseignement dont nous comprendrons la valeur par la suite. Et nous avons le sentiment que le héros a vécu tous les détails de cette nuit comme des annonces, comme des promesses, ou même qu'il vivait seulement ceux qui étaient des promesses, aveugle et sourd pour tout ce qui n'annonçait pas l'aventure. Nous oublions que l'avenir n'était pas encore là; le type se promenait dans une nuit sans présages, qui lui offrait pêle-mêle ses richesses monotones et il ne choisissait pas.

J'ai voulu que les moments de ma vie se suivent et s'ordonnent comme ceux d'une vie qu'on se rappelle. Autant vaudrait tenter d'attraper le temps par la queue.

DIMANCHE.

J'avais oublié, ce matin, que c'était dimanche. Je suis sorti et je suis allé par les rues comme d'habitude. J'avais emporté *Eugénie Grandet*. Et puis, tout à coup, comme je poussais la grille du jardin public, j'ai eu l'impression que quelque chose me faisait signe. Le jardin était désert et nu. Mais... comment

dire? Il n'avait pas son aspect ordinaire, il me souriait. Je suis resté un moment appuyé contre la grille et puis, brusquement, j'ai compris que c'était dimanche. C'était là sur les arbres, sur les pelouses comme un léger sourire. Ça ne pouvait pas se décrire, il aurait fallu prononcer très vite : « C'est un jardin public, l'hiver, un matin de dimanche. »

J'ai lâché la grille, je me suis retourné vers les maisons et les rues bourgeoises et j'ai dit à mi-voix : « C'est dimanche. »

C'est dimanche : derrière les docks, le long de la mer, près de la gare aux marchandises, tout autour de la ville il y a des hangars vides et des machines immobiles dans le noir. Dans toutes les maisons, des hommes se rasent derrière leurs fenêtres; ils ont la tête renversée, ils fixent tantôt leur miroir et tantôt le ciel froid pour savoir s'il fera beau. Les bordels ouvrent à leurs premiers clients, des campagnards et des soldats. Dans les églises, à la clarté des cierges, un homme boit du vin devant des femmes à genoux. Dans tous les faubourgs, entre les murs interminables des usines, de longues files noires se sont mises en marche, elles avancent lentement sur le centre de la ville. Pour les recevoir, les rues ont pris leur aspect des jours d'émeute : tous les magasins, sauf ceux de la rue Tournebride, ont baissé leurs tabliers de fer. Bientôt, en silence, les colonnes noires vont envahir ces rues qui font les mortes : d'abord viendront les cheminots de Tourville et leurs femmes qui travaillent aux savonneries de Saint-Symphorin, puis les petits bourgeois de Jouxtebouville, puis les ouvriers des filatures Pinot, puis tous les bricoleurs du quartier Saint-Maxence; les hommes de Thiérache arriveront les derniers par le tramway de onze heures. Bientôt la foule des dimanches va naître, entre des magasins verrouillés et des portes closes.

Une horloge sonne la demie de dix heures et je me mets en route : le dimanche, à cette heure-ci, on peut voir à Bouville un spectacle de qualité, mais il ne faut pas arriver trop tard après la sortie de la grand'messe.

La petite rue Joséphine-Soulary est morte, elle sent la cave. Mais, comme tous les dimanches, un

fier et un peu scandalisé aux lèvres, énonce d'une voix traînante :

« Oh non, toi tu sais ! »

Il y a tant de sensualité dans sa voix qu'il s'émeut : il lui caresse la nuque de sa main grasse.

« Charles, tais-toi, tu m'excites, mon chéri », murmure-t-elle en souriant, la bouche pleine.

J'essaie de reprendre ma lecture :

« — *Et où voulez-vous que j'en prenne ?*

« — *Achètes-en.*

« — *Et si Monsieur me rencontre ?*

Mais j'entends encore la femme qui dit :

« Dis, Marthe, je vais la faire rire, je vais lui raconter...

Mes voisins se sont tus. Après la tarte, Mariette leur a donné des pruneaux et la femme est tout occupée à pondre gracieusement les noyaux dans sa cuiller. Le mari, l'œil au plafond, tapote une marche sur la table. On dirait que leur état normal est le silence et la parole une petite fièvre qui les prend quelquefois.

« — *Et où voulez-vous que j'en prenne ?*

« — *Achètes-en.* »

Je ferme le livre, je vais me promener.

Quand je suis sorti de la brasserie Vézelize, il était près de trois heures; je sentais l'après-midi dans tout mon corps alourdi. Pas mon après-midi : la leur, celle que cent mille Bouvillois allaient vivre en commun. A cette même heure, après le copieux et long déjeuner du dimanche, ils se levaient de table et, pour eux, quelque chose était mort. Le dimanche avait usé sa légère jeunesse. Il fallait digérer le poulet et la tarte, s'habiller pour sortir.

La sonnerie du Ciné-Eldorado retentissait dans l'air clair. C'est un bruit familier du dimanche, cette sonnerie en plein jour. Plus de cent personnes faisaient queue, le long du mur vert. Elles attendaient avidement l'heure des douces ténèbres, de la détente, de l'abandon, l'heure où l'écran, luisant comme un caillou blanc sous les eaux, parlerait et rêverait pour elles. Vain désir : quelque chose en elles resterait contracté; elles avaient trop peur qu'on ne leur gâchât leur beau dimanche. Tout à l'heure comme chaque dimanche, elles allaient être déçues : le film serait idiot, leur

voisin fumerait la pipe et cracherait entre ses genoux ou bien Lucien serait si désagréable, il n'aurait pas un mot gentil ou bien, comme par un fait exprès, justement aujourd'hui, pour une fois qu'on allait au cinéma, leur doubleur intercostale allait renaître. Tout à l'heure comme chaque dimanche, de sourdes petites colères grandiraient dans la salle obscure.

J'ai suivi la calme rue Bressan. Le soleil avait dissipé les nuages, il faisait beau. Une famille venait de sortir de la villa « La Vague ». La fille boutonnait ses gants sur le trottoir. Elle pouvait avoir trente ans. La mère, plantée sur la première marche du perron, regardait droit devant elle, d'un air assuré, en respirant largement. Du père, je ne voyais que le dos énorme. Courbé sur la serrure, il fermait la porte à clef. La maison resterait vide et noire jusqu'à leur retour. Dans les maisons voisines, déjà verrouillées et désertes, les meubles et les parquets craquaient doucement. Avant de sortir, on avait éteint le feu dans la cheminée de la salle à manger. Le père rejoignit les deux femmes, et la famille, sans un mot, se mit en marche. Où allaient-ils? Le dimanche on va au cimetière monumental, ou bien l'on rend visite à des parents, ou bien, si l'on est tout à fait libre, on va se promener sur la Jetée. J'étais libre : je suivis la rue Bressan qui débouche sur la Jetée-Promenade.

Le ciel était d'un bleu pâle : quelques fumées, quelques aigrettes; de temps à autre un nuage à la dérive passait devant le soleil. Je voyais au loin la balustrade de ciment blanc qui court le long de la Jetée-Promenade, la mer brillait à travers les ajours. La famille prit sur la droite, la rue de l'Aumônier-Hilaire, qui grimpe au Coteau Vert. Je les vis monter à pas lents, ils faisaient trois taches noires sur le miroitement de l'asphalte. Je tournai à gauche et j'entraî dans la foule qui défilait au bord de la mer.

Elle était plus mêlée que le matin. Il semblait que tous ces hommes n'eussent plus la force de soutenir cette belle hiérarchie sociale dont, avant déjeuner, ils étaient si fiers. Les négociants et les fonctionnaires marchaient côte à côte; ils se laissaient coudoyer, heurter même et déplacer par de petits employés

à la mine pauvre. Les aristocraties, les élites, les groupements professionnels avaient fondu dans cette foule tiède. Il restait des hommes presque seuls, qui ne représentaient plus.

Une flaque de lumière au loin, c'était la mer à marée basse. Quelques écueils à fleur d'eau trouaient de leurs têtes cette surface de clarté. Sur le sable gisaient des barques de pêche, non loin des cubes de pierre gluants qu'on a jetés pêle-mêle au pied de la jetée, pour la protéger des vagues et qui laissent entre eux des trous pleins de grouillements. A l'entrée de l'avant-port, sur le ciel blanchi par le soleil, une drague découpait son ombre. Tous les soirs, jusqu'à minuit, elle hurle et gémit et mène un train de tous les diables. Mais le dimanche, les ouvriers se promènent à terre, il n'y a qu'un gardien à bord : elle se tait.

Le soleil était clair et diaphane : un petit vin blanc. Sa lumière effleurait à peine les corps, ne leur donnait pas d'ombres, pas de relief : les visages et les mains faisaient des taches d'or pâle. Tous ces hommes en pardessus semblaient flotter doucement à quelques pouces du sol. De temps en temps le vent poussait sur nous des ombres qui tremblaient comme de l'eau ; les visages s'éteignaient un instant, devenaient crayeux.

C'était dimanche ; encaissée entre la balustrade et les grilles des chalets de plaisance, la foule s'écoulait à petits flots, pour s'aller perdre en mille ruisseaux derrière le grand hôtel de la Compagnie Transatlantique. Que d'enfants ! Enfants en voiture, dans les bras, à la main ou marchant par deux, par trois, devant leurs parents, d'un air gourmé. Tous ces visages, je les avais vus, peu d'heures auparavant, presque triomphants, dans la jeunesse d'un matin de dimanche. A présent, ruisselants de soleil, ils n'exprimaient plus rien que le calme, la détente, une espèce d'obstination.

Peu de gestes : on donnait bien encore quelques coups de chapeau mais sans l'ampleur, sans la gaîté nerveuse du matin. Les gens se laissaient tous aller un peu en arrière, la tête levée, le regard au loin, abandonnés au vent qui les poussait en gonflant leurs manteaux. De temps en temps un rire sec, vite étouffé ; le cri d'une mère, Jeannot, Jeannot, veux-tu bien. Et

puis le silence. Légère odeur de tabac blond : ce sont les commis qui fument. Salambô, Aïcha, cigarettes du dimanche. Sur quelques visages, plus abandonnés, je crus lire un peu de tristesse : mais non, ces gens n'étaient pas tristes, ni gais : ils se reposaient. Leurs yeux grands ouverts et fixes reflétaient passivement la mer et le ciel. Tout à l'heure ils allaient rentrer, ils boiraient une tasse de thé, en famille, sur la table de la salle à manger. Pour l'instant ils voulaient vivre avec le moins de frais, économiser les gestes, les paroles, les pensées, faire la planche : ils n'avaient qu'un seul jour pour effacer leurs rides, leurs pattes d'oie, les plis amers que donne le travail de la semaine. Un seul jour. Ils sentaient les minutes couler entre leurs doigts ; auraient-ils le temps d'amasser assez de jeunesse pour repartir à neuf le lundi matin ? Ils respiraient à pleins poumons parce que l'air de la mer vivifie : seuls leurs souffles, réguliers et profonds comme ceux des dormeurs, témoignaient encore de leur vie. Je marchais à pas de loup, je ne savais que faire de mon corps dur et frais, au milieu de cette foule tragique qui se reposait.

La mer était maintenant couleure d'ardoise ; elle montait lentement. Elle serait haute à la nuit ; cette nuit la Jetée-Promenade serait plus déserte que le boulevard Victor-Noir. En avant et sur la gauche un feu rouge brillerait dans le chenal.

Le soleil descendait lentement sur la mer. Il incendiait au passage la fenêtre d'un chalet normand. Une femme éblouie porta d'un air las une main à ses yeux et agita la tête.

« Gaston, ça m'éblouit, dit-elle avec un rire hésitant.

— Hé ! C'est un bon petit soleil, dit son mari, ça ne chauffe pas, mais ça fait tout de même plaisir. »

Elle dit encore, en se tournant vers la mer :

« Je croyais qu'on l'aurait vue.

— Aucune chance, dit l'homme, elle est dans le soleil. »

Ils devaient parler de l'île Caillebotte, dont on aurait dû voir la pointe méridionale entre la drague et le quai de l'avant-port.

La lumière s'adoucit. Dans cette heure instable,

Je suis seul, la plupart des gens sont rentrés dans leurs foyers, ils lisent le journal du soir en écoutant la T. S. F. Le dimanche qui finit leur a laissé un goût de cendre et déjà leur pensée se tourne vers le lundi. Mais il n'y a pour moi ni lundi ni dimanche : il y a des jours qui se poussent en désordre, et puis, tout d'un coup, des éclairs comme celui-ci.

Rien n'a changé et pourtant tout existe d'une autre façon. Je ne peux pas décrire; c'est comme la Nausée et pourtant c'est juste le contraire : enfin une aventure m'arrive et quand je m'interroge, je vois qu'*il m'arrive que je suis moi et que je suis ici*; c'est moi qui fends la nuit, je suis heureux comme un héros de roman.

Quelque chose va se produire : dans l'ombre de la rue Basse-de-Vieille, il y a quelque chose qui m'attend, c'est là-bas, juste à l'angle de cette rue calme, que ma vie va commencer. Je me vois avancer, avec le sentiment de la fatalité. Au coin de la rue, il y a une espèce de borne blanche. De loin, elle paraissait toute noire et, à chaque enjambée, elle vire un peu plus au blanc. Ce corps obscur qui s'éclaire peu à peu me fait une impression extraordinaire : quand il sera tout clair, tout blanc, je m'arrêterai, juste à côté de lui et alors commencera l'aventure. Il est si proche à présent, ce phare blanc qui sort de l'ombre que j'ai presque peur : je songe un instant à retourner sur mes pas. Mais il n'est pas possible de rompre le charme. J'avance, j'étends la main, je touche la borne.

Voici la rue Basse-de-Vieille et l'énorme masse de Sainte-Cécile tapie dans l'ombre et dont les vitraux luisent. Le chapeau de tôle grince. Je ne sais si le monde s'est soudain resserré ou si c'est moi qui mets entre les sons et les formes une unité si forte : je ne puis même pas concevoir que rien de ce qui m'entoure soit autre qu'il n'est.

Je m'arrête un instant, j'attends, je sens mon cœur battre; je fouille des yeux la place déserte. Je ne vois rien. Un vent assez fort s'est levé. Je me suis trompé, la rue Basse-de-Vieille n'était qu'un relais : la chose m'attend au fond de la place Ducoton.

Je ne suis pas pressé de me remettre en marche. Il

me semble que j'ai touché la cime de mon bonheur. A Marseille, à Shanghai, à Meknès, que n'ai-je fait pour gagner un sentiment si plein? Aujourd'hui je n'attends plus rien, je rentre chez moi, à la fin d'un dimanche vide : il est là.

Je repars. Le vent m'apporte le cri d'une sirène. Je suis tout seul, mais je marche comme une troupe qui descend sur une ville. Il y a, en cet instant, des navires qui résonnent de musique sur la mer; des lumières s'allument dans toutes les villes d'Europe; des communistes et des nazis font le coup de feu dans les rues de Berlin, des chômeurs battent le pavé de New-York, des femmes, devant leurs coiffeuses, dans une chambre chaude, se mettent du rimmel sur les cils. Et moi je suis là, dans cette rue déserte et chaque coup de feu qui part d'une fenêtre de Neukölln, chaque hoquet sanglant des blessés qu'on emporte, chaque geste précis et menu des femmes qui se parent répond à chacun de mes pas, à chaque battement de mon cœur.

Devant le passage Gillet, je ne sais plus que faire. Est-ce qu'on ne m'attend pas au fond du passage? Mais il y a aussi, place Ducoton, au bout de la rue Tournebride, une certaine chose qui a besoin de moi pour naître. Je suis plein d'angoisse : le moindre geste m'engage. Je ne peux pas deviner ce qu'on veut de moi. Il faut pourtant choisir : je sacrifie le passage Gillet, j'ignorerai toujours ce qu'il me réservait.

La place Ducoton est vide. Est-ce que je me suis trompé? Il me semble que je ne le supporterai pas. Est-ce que vraiment il n'arrivera rien? Je m'approche des lumières du café Mably. Je suis désorienté, je ne sais si je vais entrer : je jette un coup d'œil à travers les grandes vitres embuées.

La salle est bondée. L'air est bleu à cause de la fumée des cigarettes et de la vapeur que dégagent les vêtements humides. La caissière est à son comptoir. Je la connais bien : elle est rousse comme moi; elle a une maladie dans le ventre. Elle pourrit doucement sous ses jupes avec un sourire mélancolique, semblable à l'odeur de violette que dégagent parfois les corps en décomposition. Un frisson me parcourt de la tête aux pieds : c'est... c'est elle qui m'attendait. Elle était là,

dressant son buste immobile au-dessus du comptoir, elle souriait. Du fond de ce café quelque chose revient en arrière sur les moments épars de ce dimanche et les soude les uns aux autres, leur donne un sens : j'ai traversé tout ce jour pour aboutir là, le front contre cette vitre, pour contempler ce fin visage qui s'épanouit sur un rideau grenat. Tout s'est arrêté; ma vie s'est arrêtée : cette grande vitre, cet air lourd, bleu comme de l'eau, cette plante grasse et blanche au fond de l'eau, et moi-même, nous formons un tout immobile et plein : je suis heureux.

Quand je me retrouvai sur le boulevard de la Redoute, il ne me restait plus qu'un amer regret. Je me disais : « Ce sentiment d'aventure, il n'y a peut-être rien au monde à quoi je tiens tant. Mais il vient quand il veut; il repart si vite et comme je suis sec quand il est reparti! Ma fait-il ces courtes visites ironiques pour me montrer que j'ai manqué ma vie? »

Derrière moi, dans la ville, dans les grandes rues droites, aux froides clartés des réverbères, un formidable événement social agonisait : c'était la fin du dimanche.

LUNDI.

Comment ai-je pu écrire, hier, cette phrase absurde et pompeuse :

« J'étais seul, mais je marchais comme une troupe qui descend sur une ville. »

Je n'ai pas besoin de faire de phrases. J'écris pour tirer au clair certaines circonstances. Se méfier de la littérature. Il faut tout écrire au courant de la plume; sans chercher les mots.

Ce qui me dégoûte, au fond, c'est d'avoir été sublime, hier soir. Quand j'avais vingt ans, je me saoulais et, ensuite, j'expliquais que j'étais un type dans le genre de Descartes. Je sentais très bien que je me gonflais d'héroïsme, je me laissais aller, ça me plaisait. Après quoi, le lendemain j'étais aussi éceuré que si je m'étais réveillé dans un lit rempli de vomissures. Je ne vomis pas, quand je suis saoul, mais ça vaudrait encore mieux.

Hier, je n'avais même pas l'excuse de l'ivresse. Je me suis exalté comme un imbécile. J'ai besoin de me nettoyer avec des pensées abstraites, transparentes comme de l'eau.

Ce sentiment d'aventure ne vient décidément pas des événements : la preuve en est faite. C'est plutôt la façon dont les instants s'enchaînent. Voilà, je pense, ce qui se passe : brusquement on sent que le temps s'écoule, que chaque instant conduit à un autre instant, celui-ci à un autre et ainsi de suite; que chaque instant s'anéantit, que ce n'est pas la peine d'essayer de le retenir, etc., etc. Et alors on attribue cette propriété aux événements qui vous apparaissent *dans les instants*; ce qui appartient à la forme, on le reporte sur le contenu. En somme, ce fameux écoulement du temps, on en parle beaucoup, mais on ne le voit guère. On voit une femme, on pense qu'elle sera vieille, seulement on ne la *voit* pas vieillir. Mais, par moment, il semble qu'on la *voie* vieillir et qu'on se sente vieillir avec elle : c'est le sentiment d'aventure.

On appelle ça, si je me souviens bien, l'irréversibilité du temps. Le sentiment de l'aventure serait, tout simplement, celui de l'irréversibilité du temps. Mais pourquoi est-ce qu'on ne l'a pas toujours? Est-ce que le temps ne serait pas toujours irréversible? Il y a des moments où on a l'impression qu'on peut faire ce qu'on veut, aller de l'avant ou revenir en arrière, que ça n'a pas d'importance; et puis d'autres où l'on dirait que les mailles se sont resserrées et, dans ces cas-là, il ne s'agit pas de manquer son coup parce qu'on ne pourrait plus le recommencer.

Anny faisait rendre au temps tout ce qu'il pouvait. A l'époque où elle était à Djibouti et moi à Aden, quand j'allais la voir pour vingt-quatre heures, elle s'ingéniait à multiplier les malentendus entre nous, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que soixante minutes, exactement, avant mon départ; soixante minutes, juste le temps qu'il faut pour qu'on sente passer les secondes une à une. Je me rappelle une de ces terribles soirées. Je devais repartir à minuit. Nous étions allés au cinéma en plein air; nous étions désespérés, elle autant que moi. Seulement elle menait le jeu. A onze

heures, au début du grand film elle prit ma main et la serra dans les siennes sans un mot. Je me sentis envahi d'une joie âcre et je compris, sans avoir besoin de regarder ma montre, qu'il était onze heures. A partir de cet instant, nous commençâmes à sentir couler les minutes. Cette fois-là, nous nous quittions pour trois mois. A un moment on projeta sur l'écran une image toute blanche, l'obscurité s'adoucit et je vis qu'Anny pleurait. Puis, à minuit, elle lâcha ma main, après l'avoir serrée violemment; je me levai et je partis sans lui dire un seul mot. C'était du travail bien fait.

Sept heures du soir.

Journée de travail. Ça n'a pas trop mal marché; j'ai écrit six pages, avec un certain plaisir. D'autant plus que c'étaient des considérations abstraites sur le règne de Paul I^{er}. Après l'orgie d'hier soir, je suis resté tout le jour, étroitement boutonné. Il n'aurait pas fallu faire appel à mon cœur! Mais je me sentais bien à l'aise en démontant les ressorts de l'autocratie russe.

Seulement ce Rollebon m'agace. Il fait le mystérieux dans les plus petites choses. Qu'a-t-il bien pu faire en Ukraine au mois d'août 1804? Il parle de son voyage en termes voilés :

« La postérité jugera si mes efforts, que le succès ne pouvait récompenser, ne méritaient pas mieux qu'un reniement brutal et des humiliations qu'il a fallu supporter en silence, quand j'avais dans mon sein de quoi faire taire les railleurs et les précipiter dans la crainte. »

Je m'y suis laissé prendre une fois : il se montrait plein de réticences pompeuses au sujet d'un petit voyage qu'il avait fait à Bouville en 1790. J'ai perdu un mois à vérifier ses faits et gestes. En fin de compte, il avait engrossé la fille d'un de ses fermiers. Est-ce que ce n'est pas tout simplement un cabotin?

Je me sens plein d'humeur contre ce petit fat si menteur; peut-être est-ce du dépit : j'étais ravi qu'il mentit aux autres, mais j'aurais voulu qu'il fit une exception pour moi; je croyais que nous nous entendrions comme larrons en foire par-dessus la tête de

Je ne ris pas, je ne réponds pas à ses avances : alors, sans cesser de rire, il essaie sur moi le feu terrible de ses prunelles. Nous nous considérons en silence pendant quelques secondes; il me toise en faisant le myope, il me classe. Dans la catégorie des toqués? Dans celle des voyous?

C'est tout de même lui qui détourne la tête : un petit dégonflage devant un type seul, sans importance sociale, ça ne vaut pas la peine d'en parler, ça s'oublie tout de suite. Il roule une cigarette et l'allume, puis il reste immobile avec des yeux fixes et durs à la manière des vieillards.

Les belles rides; il les a toutes : les barres transversales du front, les pattes d'oie, les plis amers de chaque côté de la bouche, sans compter les cordes jaunes qui pendent sous son menton. Voilà un homme qui a de la chance : du plus loin qu'on le voit, on se dit qu'il a dû souffrir et que c'est quelqu'un qui a vécu. Il mérite son visage, d'ailleurs, car il ne s'est pas un instant mépris sur la façon de retenir et d'utiliser son passé : il l'a empaillé, tout simplement, il en a fait de l'expérience à l'usage des femmes et des jeunes gens.

M. Achille est heureux comme il n'a pas dû l'être de longtemps. Il bée d'admiration; il boit son Byrrh à petites gorgées en gonflant ses joues. Eh bien! Le docteur a su le prendre! Ce n'est pas le docteur qui se laisserait fasciner par un vieux toqué sur le point d'avoir sa crise; une bonne bourrade, quelques mots brusques et qui fouettent, voilà ce qu'il leur faut. Le docteur a de l'expérience. C'est un professionnel de l'expérience : les médecins, les prêtres, les magistrats et les officiers connaissent l'homme comme s'ils l'avaient fait.

J'ai honte pour M. Achille. Nous sommes du même bord, nous devrions faire bloc contre eux. Mais il m'a lâché, il est passé de leur côté : il y croit honnêtement, lui, à l'Expérience. Pas à la sienne, ni à la mienne. A celle du docteur Rogé. Tout à l'heure M. Achille se sentait drôle, il avait l'impression d'être tout seul; à présent il sait qu'il y en a eu d'autres dans son genre, beaucoup d'autres : le docteur Rogé les a rencontrés, il pourrait raconter à M. Achille

l'histoire de chacun d'eux et lui dire comment elle a fini. M. Achille est un cas, tout simplement, et qui se laisse aisément ramener à quelques notions communes.

Comme je voudrais lui dire qu'on le trompe, qu'il fait le jeu des importants. Des professionnels de l'expérience? Ils ont traîné leur vie dans l'engourdissement et le demi-sommeil, ils se sont mariés précipitamment, par impatience, et ils ont fait des enfants au hasard. Ils ont rencontré les autres hommes dans les cafés, aux mariages, aux enterrements. De temps en temps, pris dans un remous, ils se sont débattus sans comprendre ce qui leur arrivait. Tout ce qui s'est passé autour d'eux a commencé et s'est achevé hors de leur vue; de longues formes obscures, des événements qui venaient de loin les ont frôlés rapidement et, quand ils ont voulu regarder, tout était fini déjà. Et puis, vers les quarante ans, ils baptisent leurs petites obstinations et quelques proverbes du nom d'expérience, ils commencent à faire les distributeurs automatiques : deux sous dans la fente de gauche et voilà des anecdotes enveloppées de papier d'argent; deux sous dans la fente de droite et l'on reçoit de précieux conseils qui collent aux dents comme des caramels mous. Moi aussi, à ce compte, je pourrais me faire inviter chez les gens et ils se diraient entre eux que je suis un grand voyageur devant l'Éternel. Oui : les musulmans pissent accroupis ; les sages-femmes hindoues utilisent, en guise d'ergotine, le verre pilé dans la bouse de vache; à Bornéo, quand une fille a ses règles, elle passe trois jours et trois nuits sur le toit de sa maison. J'ai vu à Venise des enterrements en gondole, à Séville, les fêtes de la Semaine sainte, j'ai vu la Passion d'Oberammergau. Naturellement, tout cela n'est qu'un maigre échantillon de mon savoir : je pourrais me renverser sur une chaise et commencer avec amusement :

« Connaissez-vous Jihlava, chère Madame? C'est une curieuse petite ville de Moravie où j'ai séjourné en 1924... »

Et le président du tribunal qui a vu tant de cas prendrait la parole à la fin de mon histoire :

« Comme c'est vrai, cher Monsieur, comme c'est humain. J'ai vu un cas semblable au début de ma carrière. C'était en 1902. J'étais juge suppléant à Limoges... »

Seulement voilà, on m'a trop embêté avec ça dans ma jeunesse. Je n'étais pourtant pas d'une famille de professionnels. Mais il y a aussi des amateurs. Ce sont les secrétaires, les employés, les commerçants, ceux qui écoutent les autres au café : ils se sentent gonflés, aux approches de la quarantaine, d'une expérience qu'ils ne peuvent pas écouler au dehors. Heureusement ils ont fait des enfants et ils les obligent à la consommer sur place. Ils voudraient nous faire croire que leur passé n'est pas perdu, que leurs souvenirs se sont condensés, moelleusement convertis en Sagesse. Commode passé! Passé de poche, petit livre doré plein de belles maximes. « Croyez-moi, je vous parle d'expérience, tout ce que je sais, je le tiens de la vie. » Est-ce que la Vie se serait chargée de penser pour eux? Ils expliquent le neuf par l'ancien — et l'ancien, ils l'ont expliqué par des événements plus anciens encore, comme ces historiens qui font de Lénine un Robespierre russe et de Robespierre un Cromwell français : au bout du compte, ils n'ont jamais rien compris du tout... Derrière leur importance, on devine une paresse morose : ils voient défiler des apparences, ils bâillent, ils pensent qu'il n'y a rien de nouveau sous les cieux. « Un vieux toqué » — et le docteur Rogé songeait vaguement à d'autres vieux toqués dont il ne se rappelle aucun en particulier. A présent, rien de ce que fera M. Achille ne saurait nous surprendre : *puisque* c'est un vieux toqué!

Ce n'est pas un vieux toqué : il a peur. De quoi a-t-il peur? Quand on veut comprendre une chose, on se place en face d'elle, tout seul, sans secours; tout le passé du monde ne pourrait servir de rien. Et puis elle disparaît et ce qu'on a compris disparaît avec elle.

Les idées générales c'est plus flatteur. Et puis les professionnels et même les amateurs finissent toujours par avoir raison. Leur sagesse recommande de faire le moins de bruit possible, de vivre le moins possible, de se laisser oublier. Leurs meilleures his-

toires sont celles d'imprudents, d'originaux qui ont été châtiés. Eh bien oui : c'est ainsi que ça se passe et personne ne dira le contraire. Peut-être M. Achille n'a-t-il pas la conscience très tranquille. Il se dit peut-être qu'il n'en serait pas là s'il avait écouté les conseils de son père, de sa sœur aînée. Le docteur a le droit de parler : il n'a pas manqué sa vie ; il a su se rendre utile. Il se dresse, calme et puissant, au-dessus de cette petite épave ; c'est un roc.

Le docteur Rogé a bu son calvados. Son grand corps se tasse et ses paupières tombent lourdement. Pour la première fois, je vois son visage sans les yeux : on dirait un masque de carton, comme ceux qu'on vend aujourd'hui dans les boutiques. Ses joues ont une affreuse couleur rose... La vérité m'apparaît brusquement : cet homme va bientôt mourir. Il le sait sûrement ; il suffit qu'il se soit regardé dans une glace : il ressemble chaque jour un peu plus au cadavre qu'il sera. Voilà ce que c'est que leur expérience, voilà pourquoi je me suis dit, si souvent, qu'elle sent la mort : c'est leur dernière défense. Le docteur voudrait bien y croire, il voudrait se masquer l'insoutenable réalité : qu'il est seul, sans acquis, sans passé, avec une intelligence qui s'empâte, un corps qui se défait. Alors il a bien construit, bien aménagé, bien capitonné son petit délire de compensation : il se dit qu'il progresse. Il a des trous de pensée, des moments où ça tourne à vide dans sa tête ? C'est que son jugement n'a plus la précipitation de la jeunesse. Il ne comprend plus ce qu'il lit dans les livres ? C'est qu'il est si loin des livres, à présent. Il ne peut plus faire l'amour ? Mais il l'a fait. Avoir fait l'amour, c'est beaucoup mieux que de le faire encore : avec le recul on juge, on compare et réfléchit. Et ce terrible visage de cadavre, pour en pouvoir supporter la vue dans les miroirs, il s'efforce de croire que les leçons de l'expérience s'y sont gravées.

Le docteur tourne un peu la tête. Ses paupières s'entr'ouvrent, il me regarde avec des yeux roses de sommeil. Je lui souris. Je voudrais que ce sourire lui révèle tout ce qu'il essaie de se cacher. C'est ça qui le réveillerait, s'il pouvait se dire : « En voilà un qui

ligne. Encore une journée fichue. En traversant le jardin public je vis, sur le banc où je m'assieds d'ordinaire, une grande pèlerine bleue immobile. En voilà un qui n'a pas froid.

Quand j'entrai dans la salle de lecture, l'Autodidacte allait en sortir. Il s'est jeté sur moi :

« Il faut que je vous remercie, monsieur. Vos photographies m'ont fait passer des heures inoubliables. »

En le voyant, j'eus un moment d'espoir : à deux, peut-être serait-il plus facile de traverser cette journée. Mais, avec l'Autodidacte, on n'est jamais deux qu'en apparence.

Il frappa sur un in-quarto. C'était une Histoire des Religions.

« Monsieur, nul n'était mieux qualifié que Nouçapié pour tenter cette vaste synthèse. Cela est-il vrai? »

Il avait l'air las et ses mains tremblaient :

« Vous avez mauvaise mine », lui dis-je.

« Ah, monsieur, je le crois bien! C'est qu'il m'arrive une histoire abominable. »

Le gardien venait vers nous : c'est un petit Corse rageur, avec des moustaches de tambour-major. Il se promène des heures entières entre les tables en claquant des talons. L'hiver, il crache dans des mouchoirs qu'il fait ensuite sécher contre le poêle.

L'Autodidacte se rapprocha jusqu'à me souffler au visage :

« Je ne vous dirai rien devant cet homme », me dit-il d'un air de confiance. « Si vous vouliez, monsieur?... »

« Quoi donc? »

Il rougit et ses hanches ondoyèrent gracieusement :

« Monsieur, ah! monsieur : je me jette à l'eau. Me feriez-vous l'honneur de déjeuner avec moi mercredi? »

« Très volontiers. »

J'avais envie de déjeuner avec lui comme de me pendre.

« Quel bonheur vous me faites », dit l'Autodidacte. Il ajouta rapidement : « J'irai vous prendre chez vous, si vous le voulez bien » et disparut, de peur, sans doute, que je ne change d'avis s'il m'en laissait le temps.

Il était onze heures et demie. J'ai travaillé jusqu'à

en question, qu'ils avaient la plus grande peine à passer d'un instant à l'autre. Je serrai fortement dans mes mains le volume que je lisais : mais les sensations les plus violentes étaient émoussées. Rien n'avait l'air vrai; je me sentais entouré d'un décor de carton qui pouvait être brusquement déplanté. Le monde attendait, en retenant son souffle, en se faisant petit — il attendait sa crise, sa Nausée, comme M. Achille l'autre jour.

Je me levai. Je ne pouvais plus tenir en place au milieu de ces choses affaiblies. J'allai jeter un coup d'œil par la fenêtre sur le crâne d'Impétraz. Je murmurai : *Tout* peut se produire, *tout* peut arriver. Évidemment, pas le genre d'horrible que les hommes ont inventé; Impétraz, n'allait pas se mettre à danser sur son socle : ce serait autre chose.

Je regardai avec effroi ces êtres instables qui, dans une heure, dans une minute allaient peut-être crouler : eh bien oui; j'étais là, je vivais au milieu de ces livres tout pleins de connaissances, dont les uns décrivaient les formes immuables des espèces animales, dont les autres expliquaient que la quantité d'énergie se conserve intégralement dans l'univers; j'étais là, debout devant une fenêtre dont les carreaux avaient un indice de réfraction déterminé. Mais quelles faibles barrières! C'est par paresse, je suppose, que le monde se ressemble d'un jour à l'autre. Aujourd'hui, il avait l'air de vouloir changer. Et alors *tout*, *tout* pouvait arriver.

Je n'ai pas de temps à perdre : à l'origine de ce malaise il y a l'histoire du café Mably. Il faut que j'y retourne, que je voie M. Fasquelle en vie, que je touche au besoin sa barbe ou ses mains. Alors, peut-être, je serai délivré.

Je pris mon pardessus en hâte et le jetai, sans l'enfiler, sur mes épaules; je m'enfuis. En traversant le jardin public, je retrouvai à la même place le benhomme à la pèlerine; il avait une énorme face blême entre deux oreilles écarlates de froid.

Le café Mably étincelait de loin : cette fois les douze ampoules devaient être allumées. Je hâtai le pas : il fallait en finir. Je jetai d'abord un coup d'œil par la grande baie vitrée; la salle était déserte. La caissière

gement des charbons et des bois. L'allongement et l'élargissement des quais a été leur œuvre. Ils ont donné toute l'extension désirable à la gare Maritime et porté à 10 m. 70 par des dragages persévérants, la profondeur d'eau de mouillage à marée basse. En vingt ans le tonnage des bateaux de pêche, qui était de 5.000 tonneaux en 1869, s'est élevé, grâce à eux, à 18.000 tonneaux. Ne reculant devant aucun sacrifice pour faciliter l'ascension des meilleurs représentants de la classe travailleuse, ils ont créé, de leur propre initiative, divers centres d'enseignement technique et professionnel qui ont prospéré sous leur haute protection. Ils ont brisé la fameuse grève des docks en 1898 et donné leurs fils à la Patrie en 1914.

Les femmes, dignes compagnes de ces lutteurs, ont fondé la plupart des Patronages, des Crèches, des Ouvroirs. Mais elles furent, avant tout, des épouses et des mères. Elles ont élevé de beaux enfants, leur ont appris leurs devoirs et leurs droits, la religion, le respect des traditions qui ont fait la France.

La teinte générale des portraits tirait sur le brun sombre. Les couleurs vives avaient été bannies, par un souci de décence. Dans les portraits de Renaudas, toutefois, qui peignait plus volontiers les vieillards, la neige des cheveux et des favoris tranchait sur les fonds noirs; il excellait à rendre les mains. Chez Bordurin qui avait moins de procédé, les mains étaient un peu sacrifiées, mais les faux cols brillaient comme du marbre blanc.

Il faisait très chaud et le gardien ronflait doucement. Je jetai un coup d'œil circulaire sur les murs : je vis des mains et des yeux; çà et là une tache de lumière mangeait un visage. Comme je me dirigeais vers le portrait d'Olivier Blévigne, quelque chose me retint : de la cimaise le négociant Pacôme faisait tomber sur moi un clair regard.

Il était debout, la tête légèrement rejetée en arrière il tenait d'une main, contre son pantalon gris-perle, un chapeau haut de forme et des gants. Je ne pus me défendre d'une certaine admiration : je ne voyais rien en lui de médiocre, rien qui donnât prise à la critique : petits pieds, mains fines, larges épaules de

loueur, élégance discrète, avec un soupçon de fantaisie. Il offrait courtoisement aux visiteurs la netteté sans rides de son visage; l'ombre d'un sourire flottait même sur ses lèvres. Mais ses yeux gris ne souriaient pas. Il pouvait avoir cinquante ans : il était jeune et frais comme à trente. Il était beau.

Je renonçai à le prendre en défaut. Mais lui ne me lâcha pas. Je lus dans ses yeux un jugement calme et implacable.

Je compris alors tout ce qui nous séparait : ce que je pouvais penser sur lui ne l'atteignait pas; c'était tout juste de la psychologie, comme on en fait dans les romans. Mais son jugement me transperçait comme un glaive et mettait en question jusqu'à mon droit d'exister. Et c'était vrai, je m'en étais toujours rendu compte : je n'avais pas le droit d'exister. J'étais apparu par hasard, j'existais comme une pierre, une plante, un microbe. Ma vie poussait au petit bonheur et dans tous les sens. Elle m'envoyait parfois des signaux vagues; d'autres fois je ne sentais rien qu'un bourdonnement sans conséquence.

Mais pour ce bel homme sans défauts, mort aujourd'hui, pour Jean Pacôme, fils du Pacôme de la Défense Nationale, il en avait été tout autrement : les battements de son cœur et les rumeurs sourdes de ses organes lui parvenaient sous forme de petits droits instantanés et purs. Pendant soixante ans, sans défaillance, il avait fait usage du droit de vivre. Les magnifiques yeux gris! Jamais le moindre doute ne les avait traversés. Jamais non plus Pacôme ne s'était trompé.

Il avait toujours fait son devoir, tout son devoir, son devoir de fils, d'époux, de père, de chef. Il avait aussi réclamé ses droits sans faiblesse : enfant, le droit d'être bien élevé, dans une famille unie, celui d'hériter d'un nom sans tache, d'une affaire prospère; mari, le droit d'être soigné, entouré d'affection tendre; père, celui d'être vénéré; chef, le droit d'être obéi sans murmure. Car un droit n'est jamais que l'autre aspect d'un devoir. Sa réussite extraordinaire (les Pacôme sont aujourd'hui la plus riche famille de Bouville) n'avait jamais dû l'étonner. Il ne s'était jamais dit qu'il était heureux et lorsqu'il prenait un plaisir, il

devait s'y livrer avec modération, en disant « Je me délasse. » Ainsi le plaisir, passant lui aussi au rang de droit, perdait son agressive futilité. Sur la gauche, un peu au-dessus de ses cheveux d'un gris bleuté, je remarquai des livres sur une étagère. Les reliures étaient belles; c'étaient sûrement des classiques. Pacôme, sans doute, relisait le soir, avant de s'endormir, quelques pages de « son vieux Montaigne » ou une ode d'Horace dans le texte latin. Quelquefois, aussi, il devait lire, pour s'informer, un ouvrage contemporain. C'est ainsi qu'il avait connu Barrès et Bourget. Au bout d'un moment il posait le livre. Il souriait. Son regard, perdant son admirable vigilance, devenait presque rêveur. Il disait : « Comme il est plus simple et plus difficile de faire son devoir. »

Il n'avait jamais fait d'autre retour sur soi : c'était un chef.

Il y avait d'autres chefs qui pendaient aux murs : il n'y avait même que cela. C'était un chef, ce grand vieillard vert-de-gris dans son fauteuil. Son gilet blanc était un rappel heureux de ses cheveux d'argent. (De ces portraits, peints surtout aux fins de l'édification morale et dont l'exactitude était poussée jusqu'au scrupule, le souci d'art n'était pas exclu.) Il posait sa longue main fine sur la tête d'un petit garçon. Un livre ouvert reposait sur ses genoux enveloppés d'une couverture. Mais son regard errait au loin. Il voyait toutes ces choses qui sont invisibles aux jeunes gens. On avait écrit son nom sur son losange de bois doré, au-dessous de son portrait : il devait s'appeler Pacôme, ou Parrotin, ou Chaigneau. Je n'eus pas l'idée d'aller voir : pour ses proches, pour cet enfant, pour lui-même, il était simplement le Grand-Père; tout à l'heure s'il jugeait l'heure venue de faire entrevoir à son petit-fils l'étendue de ses futurs devoirs, il parlerait de lui-même à la troisième personne.

« Tu vas promettre à ton grand-père d'être bien sage, mon petit chéri, de bien travailler l'an prochain. Peut-être, que, l'an prochain, le grand-père ne sera plus là. »

Au soir de la vie, il répandait sur chacun son indul-

gente bonté. Moi-même s'il me voyait — mais j'étais transparent à ses regards — je trouverais grâce à ses yeux : il penserait que j'avais eu, autrefois, des grands-parents. Il ne réclamait rien : on n'a plus de désirs à cet âge. Rien sauf qu'on baissât légèrement le ton quand il entrait, sauf qu'il y eût sur son passage une nuance de tendresse et de respect dans les sourires, rien, sauf que sa belle-fille dît parfois : « Père est extraordinaire; il est plus jeune que nous tous »; sauf d'être le seul à pouvoir calmer les colères de son petit-fils en lui imposant les mains sur la tête et de pouvoir dire ensuite : « Ces gros chagrins-là, c'est le grand-père qui sait les consoler », rien, sauf que son fils, plusieurs fois l'an, vint solliciter ses conseils sur les questions délicates, rien enfin sauf de se sentir serein, apaisé, infiniment sage. La main du vieux monsieur pesait à peine sur les boucles de son petit-fils : c'était presque une bénédiction. A quoi pouvait-il penser? A son passé d'honneur, qui lui conférait le droit de parler sur tout et d'avoir sur tout le dernier mot. Je n'avais pas été assez loin l'autre jour : l'Expérience était bien plus qu'une défense contre la mort; elle était un droit : le droit des vieillards.

Le général Aubry, accroché à la cimaise, avec son grand sabre, était un chef. Un chef encore, le Président Hébert, fin lettré, ami d'Impétraz. Son visage était long et symétrique avec un interminable menton, ponctué, juste sous la lèvre, par une impériale; il avançait un peu la mâchoire, avec l'air amusé de faire un distinguo, de rouler une objection de principe, comme un rot léger. Il rêvait, il tenait une plume d'oie : lui aussi, parbleu, se délassait, et c'était en faisant des vers. Mais il avait l'œil d'aigle des chefs.

Et les soldats? J'étais au centre de la pièce, point de mire de tous ces yeux graves. Je n'étais pas un grand-père, ni un père, ni même un mari. Je ne votais pas, c'était à peine si je payais quelques impôts : je ne pouvais me targuer ni des droits du contribuable, ni de ceux de l'électeur, ni même de l'humble droit à l'honorabilité que vingt ans d'obéissance confèrent à l'employé. Mon existence commençait à m'étonner sérieusement. N'étais-je pas une simple apparence?

« Hé, me dis-je soudain, c'est moi, le soldat ! » Cela me fit rire, sans rancune.

Un quinquagénaire potelé me retourna poliment un beau sourire. Renaudas l'avait peint avec amour, il n'avait pas eu de touches trop tendres pour les petites oreilles charnues et ciselées, pour les mains surtout, longues, nerveuses, avec des doigts déliés : de vraies mains de savant ou d'artiste. Son visage m'était inconnu : j'avais dû souvent passer devant la toile sans la remarquer. Je m'approchai, je lus : Rémy Parrottin, né à Bouville, en 1849, professeur à l'École de Médecine de Paris. »

Parrottin : le docteur Wakefield m'en avait parlé : « J'ai rencontré, une fois dans ma vie, un grand homme. C'était Rémy Parrottin. J'ai suivi ses cours pendant l'hiver de 1904 (vous savez que j'ai passé deux ans à Paris pour étudier l'obstétrique). Il m'a fait comprendre ce que c'est qu'un chef. Il avait le fluide, je vous jure. Il nous électrisait, il nous aurait conduits au bout du monde. Et avec cela, c'était un gentlement : il avait une immense fortune dont il consacrait une bonne part à aider les étudiants pauvres. »

C'est ainsi que ce prince de la science, la première fois que j'en entendis parler, m'avait inspiré quelques sentiments forts. A présent, j'étais devant lui et il me souriait. Que d'intelligence et d'affabilité dans son sourire ! Son corps grassouillet reposait mollement au creux d'un grand fauteuil de cuir. Ce savant sans prétention mettait tout de suite les gens à leur aise. On l'eût même pris pour un bonhomme sans la spiritualité de son regard.

Il ne fallait pas longtemps pour deviner la raison de son prestige : il était aimé parce qu'il comprenait tout ; on pouvait tout lui dire. Il ressemblait un peu à Renan, somme toute, avec plus de distinction. Il était de ceux qui disent :

« Les socialistes ? Eh bien, moi, je vais plus loin qu'eux ! » Lorsqu'on le suivait sur ce chemin périlleux on devait bientôt abandonner, en frissonnant, la famille, la Patrie, le droit de propriété, les valeurs les plus sacrées. On doutait même une seconde du droit de l'élite bourgeoise à commander. Un pas de plus et,

soudain, tout était rétabli, merveilleusement fondé sur de solides raisons, à l'ancienne. On se retournait, on apercevait derrière soi les socialistes, déjà loin, tout petits, qui agitaient leur mouchoir en criant : « Attendez-nous. »

Je savais d'ailleurs, par Wakefield, que le Maître aimait comme il disait lui-même avec un sourire « d'accoucher les âmes ». Resté jeune, il s'entourait de jeunesse : il recevait souvent les jeunes gens de bonne famille qui se destinaient à la médecine. Wakefield avait été plusieurs fois déjeuner chez lui. Après le repas, on passait au fumoir. Le Patron traitait en hommes ces étudiants qui n'étaient pas bien loin encore de leurs premières cigarettes : il leur offrait des cigares. Il s'étendait sur un divan et parlait longuement, les yeux mi-clos, entouré de la foule avide de ses disciples, il évoquait des souvenirs, racontait des anecdotes, en tirait une moralité piquante et profonde. Et si, parmi ces jeunes gens bien élevés, il en était un pour faire un peu la forte tête, Parrottin s'intéressait tout particulièrement à lui. Il le faisait parler, l'écoutait attentivement, lui fournissait des idées, des sujets de méditation. Il arrivait forcément qu'un jour, le jeune homme tout rempli d'idées généreuses, excité par l'hostilité des siens, las de penser tout seul et contre tous, demandait au Patron de le recevoir seul, et, tout balbutiant de timidité, lui livrait ses plus intimes pensées, ses indignations, ses espoirs. Parrottin le serrait sur son cœur. Il disait : « Je vous comprends, je vous ai compris du premier jour. » Ils causaient. Parrottin allait loin, plus loin encore, si loin que le jeune homme avait peine à le suivre. Avec quelques entretiens de cette espèce on pouvait constater une amélioration sensible chez le jeune révolté. Il voyait clair en lui-même, il apprenait à connaître les liens profonds qui l'attachaient à sa famille, à son milieu ; il comprenait enfin le rôle admirable de l'épouse. Et pour fuir, comme par enchantement, la brebis égarée, qui avait suivi Parrottin pas à pas, se retrouvait au Bercaïl, éclairée, repentante. « Il a guéri plus d'âmes, concluait Wakefield, que je n'ai guéri de corps. »

Rémy Parrottin me souriait affablement. Il hésitait, il cherchait à comprendre ma position, pour la tourner doucement et me ramener à la bergerie. Mais je n'avais pas peur de lui : je n'étais pas une brebis. Je regardai son beau front calme et sans rides, son petit ventre, sa main posée à plat sur son genou. Je lui rendis son sourire et le quittai.

Jean Parrottin, son frère, président de la S. A. B., s'appuyait des deux mains sur le rebord d'une table chargée de papiers; par toute son attitude il signifiait au visiteur que l'audience avait pris fin. Son regard était extraordinaire; il était comme abstrait et brillait de droit pur. Ses yeux éblouissants dévoraient toute sa face. Au-dessous de cet embrasement j'aperçus deux lèvres minces et serrées de mystique. « C'est drôle, me dis-je, il ressemble à Remy Parrottin. » Je me tournai vers le Grand Patron : en l'examinant à la lumière de cette ressemblance, on faisait brusquement surgir sur son doux visage je ne sais quoi d'aride et de désolé, l'air de la famille. Je revins à Jean Parrottin.

Cet homme avait la simplicité d'une idée. Il ne restait plus en lui que des os, des chairs mortes et le Droit Pur. Un vrai cas de possession, pensai-je. Quand le Droit s'est emparé d'un homme, il n'est pas d'exorcisme qui puisse le chasser; Jean Parrottin avait consacré toute sa vie à penser son Droit : rien d'autre. A la place du léger mal de tête que je sentais naître, comme à chaque fois que je visite un musée, il eût senti à ses tempes le droit douloureux d'être soigné. Il ne fallait point qu'on le fit trop penser, qu'on attirât son attention sur des réalités déplaisantes, sur sa mort possible, sur les souffrances d'autrui. Sans doute, à son lit de mort, à cette heure où l'on est convenu, depuis Socrate, de prononcer quelques paroles élevées, avait-il dit à sa femme, comme un de mes oncles à la sienne, qui l'avait veillé douze nuits : « Toi, Thérèse, je ne te remercie pas; tu n'as fait que ton devoir. » Quand un homme en arrive là, il faut lui tirer son chapeau.

Ses yeux, que je fixai avec ébahissement, me signifiaient mon congé. Je ne partis pas, je fus résolument indiscret. Je savais, pour avoir longtemps contemplé

à la bibliothèque de l'Escurial, un certain portrait de Philippe II, que, lorsqu'on regarde en face un visage éclatant de droit, au bout d'un moment, cet éclat s'éteint, qu'un résidu cendreux demeure : c'était ce résidu qui m'intéressait.

Parrottin offrait une belle résistance. Mais, tout d'un coup, son regard s'éteignit, le tableau devint terne. Que restait-il? Des yeux aveugles, la bouche mince comme un serpent mort et des joues. Des joues pâles et rondes d'enfant : elles s'étaient sur la toile. Les employés de la S. A. B. ne les avaient jamais soupçonnées : ils ne restaient pas assez longtemps dans le bureau de Parrottin. Quand ils entraient, ils rencontraient ce terrible regard, comme un mur. Par derrière, les joues étaient à l'abri, blanches et molles. Au bout de combien d'années sa femme les avait-elle remarquées? Deux ans? Cinq ans? Un jour, j'imagine, comme son mari dormait à ses côtés, et qu'un rayon de lune lui caressait le nez, ou bien comme il digérait péniblement, à l'heure chaude, renversé dans un fauteuil, les yeux mi-clos, avec une flaque de soleil sur le menton, elle avait osé le regarder en face : toute cette chair était apparue sans défense, bouffie, baveuse, vaguement obscène. A dater de ce jour, sans doute, Mme Parrottin avait pris le commandement.

Je fis quelques pas en arrière, j'enveloppai d'un même coup d'œil tous ces grands personnages : Pacôme, le président Hébert, les deux Parrottin, le général Aubry. Ils avaient porté des chapeaux hauts de forme; le dimanche, ils rencontraient, dans la rue Tournebride, Mme Gratien, la femme du maire, qui vit sainte Cécile en songe. Ils lui adressaient de grands saluts cérémonieux dont le secret s'est perdu.

On les avait peints très exactement; et pourtant, sous le pinceau, leurs visages avaient dépouillé la mystérieuse faiblesse des visages d'hommes. Leurs faces, même les plus veules, étaient nettes comme des faïences : j'y cherchais en vain quelque parenté avec les arbres et les bêtes, avec les pensées de la terre ou de l'eau. Je pensais bien qu'ils n'avaient pas eu cette nécessité, de leur vivant. Mais, au moment de passer à la postérité, ils s'étaient confiés à un peintre en

renom pour qu'il opérât discrètement sur leur visage ces dragages, ces forages, ces irrigations, par lesquels, tout autour de Bouville, ils avaient transformé la mer et les champs. Ainsi, avec le concours de Renaudas et de Bordurin, ils avaient asservi toute la Nature : hors d'eux et en eux-mêmes. Ce que ces toiles sombres offraient à mes regards, c'était l'homme repensé par l'homme, avec, pour unique parure, la plus belle conquête de l'homme : le bouquet des Droits de l'Homme et du Citoyen. J'admirai sans arrière-pensée le règne humain.

Un monsieur et une dame étaient entrés. Ils étaient vêtus de noir et cherchaient à se faire tout petits. Ils s'arrêtèrent, saisis, sur le pas de la porte, et le monsieur se découvrit machinalement.

« Ah! Ben! » dit la dame fortement émue.

Le monsieur reprit plus vite son sang-froid. Il dit d'un ton respectueux :

« C'est toute une époque! »

« Oui, dit la dame, c'est l'époque de ma grand'-mère. »

Ils firent quelques pas et rencontrèrent le regard de Jean Parrottin. La dame restait bouche bée, mais le monsieur n'était pas fier : il avait l'air humble, il devait bien connaître les regards intimidants et les audiences écourtées. Il tira doucement sa femme par le bras :

« Regarde celui-ci », dit-il.

Le sourire de Rémy Parrottin avait toujours mis les humbles à leur aise. La femme s'approcha et lut, avec application.

« Portrait de Rémy Parrottin, né à Bouville, en 1849, professeur de l'École de Médecine de Paris, par Renaudas. »

« Parrottin, de l'Académie des Sciences, dit son mari, par Renaudas, de l'Institut. C'est de l'Histoire! »

La dame eut un hochement de tête puis elle regarda le Grand Patron.

« Ce qu'il est bien, dit-elle, ce qu'il a l'air intelligent! »

Le mari eut un geste large.

« C'est tous ceux-là qui ont fait Bouville », dit-il avec simplicité.

« C'est bien de les avoir mis là, tous ensemble », dit la dame attendrie.

Nous étions trois soldats à faire la manœuvre dans cette salle immense. Le mari qui riait de respect, silencieusement, me jeta un coup d'œil inquiet et cessa brusquement de rire. Je me détournai et j'allai me planter en face du portrait d'Olivier Blévigne. Une douce jouissance m'envahit : eh bien ! j'avais raison. C'était vraiment trop drôle !

La femme s'était approchée de moi.

« Gaston, dit-elle, brusquement enhardie, viens donc ! »

Le mari vint vers nous.

« Dis donc, poursuivit-elle, il a sa rue, celui-là : Olivier Blévigne. Tu sais, la petite rue qui grimpe au Coteau Vert juste avant d'arriver à Jouxtebouville. »

Elle ajouta, au bout d'un instant :

« Il n'avait pas l'air commode. »

« Non ! Les rouspéteurs devaient trouver à parler. »

La phrase m'était adressée. Le monsieur me regarda du coin de l'œil et se mit à rire avec un peu de bruit, cette fois, d'un air fat et tâillon, comme s'il était lui-même Olivier Blévigne.

Olivier Blévigne ne riait pas. Il pointait vers nous sa mâchoire contractée et sa pomme d'Adam saillait.

Il y eut un moment de silence et d'extase.

« On dirait qu'il va bouger », dit la dame.

Le mari expliqua obligeamment :

« C'était un gros négociant en coton. Ensuite il a fait de la politique, il a été député. »

Je le savais. Il y a deux ans, j'ai consulté, à son sujet, le « petit dictionnaire des Grands Hommes de Bouville » de l'abbé Morellet. J'ai copié l'article.

« Blévigne Olivier-Martial, fils du précédent, né et mort à Bouville (1849-1908), fit son droit à Paris et obtint le grade de licencié en 1872. Fortement impressionné par l'insurrection de la Commune, qui l'avait contraint, comme tant de Parisiens, de se réfugier à Versailles sous la protection de l'Assemblée nationale,

il se jura, à l'âge où les jeunes gens ne songent qu'au plaisir, « de consacrer sa vie au rétablissement de l'Ordre ». Il tint parole : dès son retour dans notre ville, il fonda le fameux club de l'Ordre, qui réunit chaque soir, pendant de longues années, les principaux négociants et armateurs de Bouville. Ce cercle aristocratique, dont on a pu dire, par boutade, qu'il était plus fermé que le Jockey, exerça jusqu'en 1908 une influence salutaire sur les destinées de notre grand port commercial. Olivier Blévigne épousa en 1880, Marie-Louise Pacôme, la fille cadette du négociant Charles Pacôme (voir ce nom) et fonda, à la mort de celui-ci, la maison Pacôme-Blévigne et fils. Peu après il se tourna vers la politique active et posa sa candidature à la députation.

« Le pays, dit-il dans un discours célèbre, souffre de la plus grave maladie : la classe dirigeante ne veut plus commander. Et qui donc commandera, Messieurs, si ceux que leur hérédité, leur éducation, leur expérience ont rendus les plus aptes à l'exercice du pouvoir, s'en détournent par résignation ou par lassitude? Je l'ai dit souvent : commander n'est pas un droit de l'élite; c'est son principal devoir. Messieurs, je vous en conjure : restaurons le principe d'autorité! »

Élu au premier tour le 4 octobre 1885, il fut constamment réélu depuis. D'une éloquence énergique et rude, il prononça de nombreux et brillants discours. Il était à Paris en 1898 lorsqu'éclata la terrible grève. Il se transporta d'urgence à Bouville, où il fut l'animateur de la résistance. Il prit l'initiative de négociier avec les grévistes. Ces négociations, inspirées d'un esprit de large conciliation, furent interrompues par l'échauffourée de Jouxtebouville. On sait qu'une intervention discrète de la troupe fit rentrer le calme dans les esprits.

La mort prématurée de son fils Octave entré tout jeune à l'École polytechnique et dont il voulait « faire un chef » porta un coup terrible à Olivier Blévigne. Il ne devait pas s'en relever et mourut deux ans plus tard en février 1908.

Recueils de discours : les Forces Morales (1894. Épuisé), Le Devoir de Punir (1900. Les discours de ce

de Parrottin. Entre les deux portraits l'œil faisait instinctivement la comparaison : mon malaise était venu de là.

A présent, j'avais envie de rire : un mètre cinquante-trois ! Si j'avais voulu parler à Blévine, j'aurais dû me pencher ou fléchir sur les genoux. Je ne m'étonnais plus qu'il levât si impétueusement le nez en l'air : le destin des hommes de cette taille se joue toujours à quelques pouces au-dessus de leur tête.

Admirable puissance de l'art. De ce petit homme à la voix suraiguë, rien ne passerait à la postérité, qu'une face menaçante, qu'un geste superbe et des yeux sanglants de taureau. L'étudiant terrorisé par la Commune, le député minuscule et rageur ; voilà ce que la mort avait pris. Mais, grâce à Bordurin, le président du club de l'Ordre, l'orateur des Forces Morales était immortel.

« Oh ! Le pauvre petit Pipó ! »

La dame avait poussé un cri étouffé : sous le portrait d'Octave Blévine, « fils du précédent », une main pieuse avait tracé ces mots :

« Mort à Polytechnique en 1904. »

« Il est mort ! C'est comme le fils Arondel. Il avait l'air intelligent. Ce que sa maman a dû avoir de la peine ! Aussi ils en font trop dans ces grandes Écoles. Le cerveau travaille, même pendant le sommeil. Moi, j'aime bien ces bicornes, ça fait chic. Des casoars, ça s'appelle ? »

« Non ; c'est à Saint-Cyr, les casoars. »

Je contempalai à mon tour le polytechnicien mort en bas âge. Son teint de cire et sa moustache bien pensante auraient suffi à éveiller l'idée d'une mort prochaine. D'ailleurs il avait prévu son destin : une certaine résignation se lisait dans ses yeux clairs, qui voyaient loin. Mais, en même temps, il portait haut la tête ; sous cet uniforme, il représentait l'Armée française.

Tu Marcellus eris ! Manibus date lilia plenis..

Une rose coupée, un polytechnicien mort : que peut-il y avoir de plus triste ?

Je suivis doucement la longue galerie, saluant au passage, sans m'arrêter, les visages distingués qui

sortaient de la pénombre : M Bossoire, président du tribunal de commerce, M Faby, président du conseil d'administration du port autonome de Bouville, M. Boulange, négociant, avec sa famille, M. Rannequin, maire de Bouville, M. de Lucien, né à Bouville, ambassadeur de France aux États-Unis et poète, un inconnu aux habits de préfet, Mère Sainte-Marie-Louise, supérieure du Grand Orphelinat, M. et Mme Thérésou, M. Thiboust-Gourou, président général du conseil des prud'hommes, M. Bobot, administrateur principal de l'Inscription maritime, MM. Brion, Minette, Grelot, Lefèbre, le Dr et Mme Pain, Bordurin lui-même, peint par son fils Pierre Bordurin. Regards clairs et froids, traits fins, bouches minces, M. Boulange était économe et patient, Mère Sainte-Marie-Louise d'une piété industrielle, M. Thiboust-Gourou était dur pour lui-même comme pour autrui. Mme Thérésou luttait sans faiblir contre un mal profond. Sa bouche infiniment lasse disait assez sa souffrance. Mais jamais cette femme pieuse n'avait dit : « J'ai mal. » Elle prenait le dessus : elle composait des menus et présidait des Sociétés de bienfaisance. Parfois, au milieu d'une phrase, elle fermait lentement les paupières et la vie abandonnait son visage. Cette défaillance ne durait guère plus d'une seconde; bientôt Mme Thérésou rouvrait les yeux, reprenait sa phrase. Et l'on chuchotait dans l'ouvrage : « Pauvre Mme Thérésou ! Elle ne se plaint jamais. »

J'avais traversé le salon Bordurin-Renaudas dans toute sa longueur. Je me retournai. Adieu beaux lys tout en finesse dans vos petits sanctuaires peints, adieu beaux lys, notre orgueil et notre raison d'être, adieu Salauds.

LUNDI.

Je n'écris plus mon livre sur Rollobon; c'est fini, je ne *peux* plus l'écrire. Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ?

Il était trois heures. J'étais assis à ma table; j'avais posé à côté de moi la liasse des lettres que j'ai volées à Moscou; j'écrivais :

« On avait pris soin de répandre les bruits les plus sinistres. M. de Rollebon dut se laisser prendre à cette manœuvre puisqu'il écrivit à son neveu, en date du 13 septembre, qu'il venait de rédiger son testament. »

Le marquis était présent : en attendant de l'avoir définitivement installé dans l'existence historique, je lui prêtai ma vie. Je le sentais comme une chaleur légère au creux de l'estomac.

Je m'avisai tout à coup d'une objection qu'on ne manquerait pas de me faire : Rollebon était loin d'être franc avec son neveu, dont il voulait user, si le coup manquait, comme d'un témoin à décharge auprès de Paul I^{er}. Il était fort possible qu'il eût inventé l'histoire du testament pour se donner l'air d'un naïf.

C'était une petite objection de rien; il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Elle suffit pourtant à me plonger dans une rêverie morose. Je revis soudain la grosse bonne de « Chez Camille », la tête hagarde de M. Achille, la salle où j'avais si nettement senti que j'étais oublié, délaissé dans le présent. Je me dis avec lassitude :

« Comment donc, moi qui n'ai pas eu la force de retenir mon propre passé, puis-je espérer que je sauverai celui d'un autre? »

Je pris ma plume et j'essayai de me remettre au travail; j'en avais par-dessus la tête, de ces réflexions sur le passé, sur le présent, sur le monde. Je ne demandais qu'une chose : qu'on me laisse tranquillement achever mon livre.

Mais comme mes regards tombaient sur le bloc de feuilles blanches, je fus saisi par son aspect et je restai, la plume en l'air, à contempler ce papier éblouissant : comme il était dur et voyant, comme il était présent. Il n'y avait rien en lui que du présent. Les lettres que je venais d'y tracer n'étaient pas encore sèches et déjà elles ne m'appartenaient plus.

« On avait pris soin de répandre les bruits les plus sinistres... »

Cette phrase, je l'avais pensée, elle avait d'abord été un peu de moi-même. A présent, elle s'était gravée dans le papier, elle faisait bloc contre moi. Je ne la reconnaissais plus. Je ne pouvais même plus la repen-

ser. Elle était là, en face de moi; en vain y aurais-je cherché une marque d'origine. N'importe qui d'autre avait pu l'écrire. Mais moi, moi je n'étais pas sûr de l'avoir écrite. Les lettres, maintenant, ne brillaient plus, elles étaient sèches. Cela aussi avait disparu : il ne restait plus rien de leur éphémère éclat.

Je jetai un regard anxieux autour de moi : du présent, rien d'autre que du présent. Des meubles légers et solides, encroûtés dans leur présent, une table, un lit, une armoire à glace — et moi-même. La vraie nature du présent se dévoilait : il était ce qui existe, et tout ce qui n'était pas présent n'existait pas. Le passé n'existait pas. Pas du tout. Ni dans les choses ni même dans ma pensée. Certes, depuis longtemps, j'avais compris que le mien m'avait échappé. Mais je croyais, jusqu'alors, qu'il s'était simplement retiré hors de ma portée. Pour moi le passé n'était qu'une mise à la retraite : c'était une autre manière d'exister, un état de vacances et d'inaction; chaque événement, quand son rôle avait pris fin, se rangeait sagement, de lui-même dans une boîte et devenait événement honoraire : tant on a de peine à imaginer le néant. Maintenant, je savais : les choses sont tout entières ce qu'elles paraissent — et derrière elles... il n'y a rien.

Quelques minutes encore cette pensée m'absorba. Puis je fis un violent mouvement d'épaules pour me libérer et j'attirai vers moi le bloc de papier.

« ...qu'il venait de rédiger son testament. »

Un immense écœurement m'envahit soudain et la plume me tomba des doigts en crachant de l'encre. Qu'est-ce qui s'était passé? Avais-je la Nausée? Non, ce n'était pas cela, la chambre avait son air paternel de tous les jours. C'était à peine si la table me semblait plus lourde, plus épaisse et mon stylo plus compact. Seulement M. de Rollebon venait de mourir pour la deuxième fois.

Tout à l'heure encore il était là, en moi, tranquille et chaud et, de temps en temps, je le sentais remuer. Il était bien vivant, plus vivant pour moi que l'Autodidacte ou la patronne du « Rendez-vous des Cheminots ». Sans doute il avait ses caprices, il pouvait rester plusieurs jours sans se montrer; mais souvent, par de

mystérieux beaux temps, comme le capucin hygrométrique, il mettait le nez dehors, j'apercevais son visage blafard et ses joues bleues. Et même quand il ne se montrait pas, il pesait lourd sur mon cœur et je me sentais rempli.

A présent il n'en restait plus rien. Pas plus que ne restait, sur ces traces d'encre sèche, le souvenir de leur frais éclat. C'était ma faute : les seules paroles qu'il ne fallait pas dire je les avais prononcées : j'avais dit que le passé n'existait pas. Et d'un seul coup, sans bruit, M. de Rollebon était retourné à son néant.

Je pris ses lettres dans mes mains, je les palpai avec une espèce de désespoir :

« C'est lui, me dis-je, c'est pourtant lui qui a tracé ces signes un à un. Il s'est appuyé sur ce papier, il a posé son doigt sur les feuilles, pour les empêcher de tourner sous la plume. »

Trop tard : ces mots n'avaient plus de sens. Rien d'autre n'existait plus qu'une liasse de feuilles jaunes que je pressais dans mes mains. Il y avait bien cette histoire compliquée : le neveu de Rollebon assassiné en 1810 par la police du Tsar, ses papiers confisqués et transportés aux Archives secrètes puis, cent dix ans plus tard, déposés par les Soviets, qui ont pris le pouvoir, à la bibliothèque d'État où je les vole en 1923. Mais cela n'avait pas l'air vrai et, de ce vol que j'ai commis moi-même, je ne conservais aucun vrai souvenir. Pour expliquer la présence de ces papiers dans ma chambre, il n'eût pas été difficile de trouver cent autres histoires plus croyables : toutes, en face de ces feuillets rugueux, sembleraient creuses et légères comme des bulles. Plutôt que de compter sur eux pour me mettre en communication avec Rollebon, je ferais mieux de m'adresser tout de suite aux tables tournantes. Rollebon n'était plus. Plus du tout. S'il restait encore de lui quelques os, ils existaient pour eux-mêmes, en toute indépendance, ils n'étaient plus qu'un peu de phosphate et de carbonate de chaux avec des sels et de l'eau.

Je fis une dernière tentative; je me répétais ces mots de Mme de Genlis par lesquels — d'ordinaire — j'évoque le Marquis : « son petit visage ridé propre et net, tout

il reste *quelque chose* dans la chambre tiède, quelque chose que je ne veux pas voir.

M. de Rollebon était mon associé : il avait besoin de moi pour être et j'avais besoin de lui pour ne pas sentir mon être. Moi, je fournissais la matière brute, cette matière dont j'avais à revendre, dont je ne savais que faire : l'existence, *mon existence*. Lui, sa partie, c'était de représenter. Il se tenait en face de moi et s'était emparé de ma vie pour me représenter la sienne. Je ne m'apercevais plus que j'existais, je n'existais plus en moi, mais en lui; c'est pour lui que je mangeais, pour lui que je respirais, chacun de mes mouvements avait son sens au dehors, là, juste en face de moi, en lui; je ne voyais plus ma main qui traçait les lettres sur le papier, ni même la phrase que j'avais écrite — mais, derrière, au delà du papier, je voyais le marquis, qui avait réclamé ce geste, dont ce geste prolongeait, consolidait l'existence. Je n'étais qu'un moyen de le faire vivre, il était ma raison d'être, il m'avait délivré de moi. Qu'est-ce que je vais faire à présent?

Surtout ne pas bouger, *ne pas bouger...* Ah!

Ce mouvement d'épaules, je n'ai pas pu le retenir...

La Chose, qui attendait, s'est alertée, elle a fondu sur moi, elle se coule en moi, j'en suis plein. — Ce n'est rien : la Chose, c'est moi. L'existence, libérée, déagée, reflue sur moi. J'existe.

J'existe. C'est doux, si doux, si lent. Et léger : on dirait que ça tient en l'air tout seul. Ça remue. Ce sont des effleurements partout qui fondent et s'évanouissent. Tout doux, tout doux. Il y a de l'eau mousseuse dans ma bouche. Je l'avale, elle glisse dans ma gorge, elle me caresse — et la voilà qui renaît dans ma bouche. j'ai dans la bouche à perpétuité une petite mare d'eau blanchâtre — discrète — qui frôle ma langue. Et cette mare, c'est encore moi. Et la langue. Et la gorge, c'est moi.

Je vois ma main, qui s'épanouit sur la table. Elle vit — c'est moi. Elle s'ouvre, les doigts se déploient et pointent. Elle est sur le dos. Elle me montre son ventre gras. Elle a l'air d'une bête à la renverse. Les doigts, ce sont les pattes. Je m'amuse à les faire remuer, très

(P. 131)

vite, comme les pattes d'un crabe qui est tombé sur le dos. Le crabe est mort : les pattes se recroquevillent, se ramènent sur le ventre de ma main. Je vois les ongles — la seule chose de moi qui ne vit pas. Et encore. Ma main se retourne, s'étale à plat ventre, elle m'offre à présent son dos. Un dos argenté, un peu brillant — on dirait un poisson, s'il n'y avait pas les poils roux à la naissance des phalanges. Je sens ma main. C'est moi, ces deux bêtes qui s'agitent au bout de mes bras. Ma main gratte une de ses pattes, avec l'ongle d'une autre patte; je sens son poids sur la table qui n'est pas moi. C'est long, long, cette impression de poids, ça ne passe pas. Il n'y a pas de raison pour que ça passe. A la longue, c'est intolérable... Je retire ma main, je la mets dans ma poche. Mais je sens tout de suite, à travers l'étoffe, la chaleur de ma cuisse. Aussitôt, je fais sauter ma main de ma poche; je la laisse pendre contre le dossier de la chaise. Maintenant, je sens son poids au bout de mon bras. Elle tire un peu, à peine, mollement, molleusement, elle existe. Je n'insiste pas : où que je la mette, elle continuera d'exister et je continuerai de sentir qu'elle existe; je ne peux pas la supprimer, ni supprimer le reste de mon corps, la chaleur humide qui salit ma chemise, ni toute cette graisse chaude qui tourne paresseusement, comme si on la remuait à la cuiller, ni toutes les sensations qui se promènent là dedans, qui vont et viennent, remontent de mon flanc à mon aisselle ou bien qui végètent doucement, du matin jusqu'au soir, dans leur coin habituel.

Je me lève en sursaut : si seulement je pouvais m'arrêter de penser, ça irait déjà mieux. Les pensées, c'est ce qu'il y a de plus fade. Plus fade encore que de la chair. Ça s'étire à n'en plus finir et ça laisse un drôle de goût. Et puis il y a les mots, au dedans des pensées, les mots inachevés, les ébauches de phrase qui reviennent tout le temps : « Il faut que je fini... J'ex... Mort... M. de Roll est mort... Je ne suis pas... J'ex... » Ça va, ça va... et ça ne finit jamais. C'est pis que le reste parce que je me sens responsable et complice. Par exemple, cette espèce de rumination douloureuse : *j'existe*, c'est moi qui l'entretiens. Moi. Le corps, ça vit tout seul, une fois que ça a commencé. Mais la pensée, c'est moi

qui la continue, qui la déroule. J'existe. Je pense que j'existe. Oh, le long serpent, ce sentiment d'exister — et je le déroule, tout doucement... Si je pouvais m'empêcher de penser! J'essaie, je réussis : il me semble que ma tête s'emplit de fumée... et voilà que ça recommence : « Fumée... ne pas penser... Je ne veux pas penser... Je pense que je ne veux pas penser. Il ne faut pas que je pense que je ne veux pas penser. Parce que c'est encore une pensée. » On n'en finira donc jamais?

Ma pensée, c'est *moi* : voilà pourquoi je ne peux pas m'arrêter. J'existe par ce que je pense... et je ne peux pas m'empêcher de penser. En ce moment même — c'est affreux — si j'existe, *c'est parce que j'ai horreur d'exister*. C'est moi, *c'est moi* qui me tire du néant auquel j'aspire : la haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de *me faire* exister, de m'enfoncer dans l'existence. Les pensées naissent par derrière moi, comme un vertige, je les sens naître derrière ma tête... si je cède, elles vont venir là devant, entre mes yeux — et je cède toujours, la pensée grossit, grossit et là voilà, l'immense, qui me remplit tout entier et renouvelle mon existence.

Ma salive est sucrée, mon corps est tiède; je me sens fade. Mon canif est sur la table. Je l'ouvre. Pourquoi pas? De toute façon, ça changerait un peu. Je pose ma main gauche sur le bloc-notes et je m'envoie un bon coup de couteau dans la paume. Le geste était trop nerveux; la lame a glissé, la blessure est superficielle. Ça saigne. Et puis après? Qu'est-ce qu'il y a de changé? Tout de même, je regarde avec satisfaction, sur la feuille blanche, en travers des lignes que j'ai tracées tout à l'heure, cette petite mare de sang qui a cessé enfin d'être moi. Quatre lignes sur une feuille blanche, une tache de sang, c'est ça qui fait un beau souvenir. Il faudra que j'écrive au-dessous : « Ce jour-là, j'ai renoncé à faire mon livre sur le marquis de Rolleston. »

Est-ce que je vais soigner ma main? J'hésite. Je regarde la petite coulée monotone du sang. Le voilà justement qui coagule. C'est fini. Ma peau a l'air rouillée, autour de la coupure. Sous la peau, il ne

cement, doucement, mollissait, grattait moins fort que les doigts de la petite qu'on étranglait, ignoble individu, grattaient la boue, la terre moins fort, le doigt glisse doucement, tombe la tête la première et caresse roulé chaud contre ma cuisse; l'existence est molle et roule et ballotte, je ballotte entre les maisons, je suis, j'existe, je pense donc je ballotte, je suis, l'existence est une chute tombée, tombera pas, tombera, le doigt gratte à la lucarne, l'existence est une imperfection. Le monsieur. Le beau monsieur existe. Le monsieur sent qu'il existe. Non, le beau monsieur qui passe, fier et doux comme un volubilis, ne sent pas qu'il existe. S'épanouir; j'ai mal à la main coupée, existe, existe, existe. Le beau monsieur existe Légion d'honneur, existe moustache, c'est tout; comme on doit être heureux de n'être qu'une Légion d'honneur et qu'une moustache et le reste personne ne le voit, il voit les deux bouts pointus de sa moustache des deux côtés du nez; je ne pense pas donc je suis une moustache. Ni son corps maigre, ni ses grands pieds il ne les voit, en fouillant au fond du pantalon, on découvrirait bien une paire de petites gommés grises. Il a la Légion d'honneur, les Salauds ont le droit d'exister : « j'existe parce que c'est mon droit. » J'ai le droit d'exister, donc j'ai le droit de ne pas penser : le doigt se lève. Est-ce que je vais...? caresser dans l'épanouissement des draps blancs la chair blanche épanouie qui retombe douce, toucher les moiteurs fleuries des aisselles, les élixirs et les liqueurs et les florescences de la chair, entrer dans l'existence de l'autre, dans les muqueuses rouges à la lourde, douce, douce odeur d'existence, me sentir exister entre les douces lèvres mouillées, les lèvres rouges de sang pâle, les lèvres palpitantes qui bâillent toutes mouillées d'existence, toutes mouillées d'un pus clair, entre les lèvres mouillées sucrées qui larmoient comme des yeux? Mon corps de chair qui vit, la chair qui grouille et tourne doucement liqueurs, qui tourne crème, la chair qui tourne, tourne, tourne, l'eau douce et sucrée de ma chair, le sang de ma main, j'ai mal, doux à ma chair meurtrie qui tourne marche, je marche, je fuis, je suis un ignoble individu à la chair meurtrie, meurtrie d'existence à ces murs. J'ai froid, je

petits morceaux et frotte son couvert avec sa serviette. Il jette un coup d'œil sur l'homme aux cheveux blancs qui lit son journal, puis il me sourit :

« A l'ordinaire, je viens ici avec un livre, quoiqu'un médecin me l'ait déconseillé : on mange trop vite, on ne mâche pas. Mais j'ai un estomac d'autruche, je peux avaler n'importe quoi. Pendant l'hiver de 1917, quand j'étais prisonnier, la nourriture était si mauvaise que tout le monde est tombé malade. Naturellement, je me suis fait porter malade comme les autres : mais je n'avais rien. »

Il a été prisonnier de guerre... C'est la première fois qu'il m'en parle; je n'en reviens pas : je ne puis me l'imaginer autrement qu'autodidacte.

« Où étiez-vous prisonnier ? »

Il ne répond pas. Il a posé sa fourchette et me regarde avec une prodigieuse intensité. Il va me raconter ses ennuis : à présent, je me rappelle que quelque chose n'allait pas, à la Bibliothèque. Je suis tout oreilles : je ne demande qu'à m'apitoyer sur les ennuis des autres, cela me changera. Je n'ai pas d'ennuis, j'ai de l'argent comme un rentier, pas de chef, pas de femme ni d'enfants; j'existe, c'est tout. Et c'est si vague, si métaphysique, cet ennui-là, que j'en ai honte.

L'Autodidacte n'a pas l'air de vouloir parler. Quel curieux regard il me jette : ce n'est pas un regard pour voir, mais plutôt pour communion d'âmes. L'âme de l'Autodidacte est montée jusqu'à ses magnifiques yeux d'aveugle où elle affleure. Que la mienne en fasse autant, qu'elle vienne coller son nez aux vitres : toutes deux se feront des politesses.

Je ne veux pas de communion d'âmes, je ne suis pas tombé si bas. Je me recule. Mais l'Autodidacte avance le buste au-dessus de la table, sans me quitter des yeux. Heureusement, la serveuse lui apporte ses radis. Il retombe sur sa chaise, son âme disparaît de ses yeux, il se met docilement à manger.

« Ça s'est arrangé, vos ennuis ? »

Il sursaute :

« Quels ennuis, monsieur ? » demande-t-il d'un air effaré.

un peu paradoxal? C'est que j'ai cru pouvoir donner à mon idée la forme d'une boutade. »

« Eh bien je... je trouve cela très intéressant. »

« Est-ce que vous l'avez déjà lu quelque part? »

« Mais non, certainement. »

« Vraiment, jamais nulle part? Alors monsieur, dit-il rembruni, c'est que cela n'est pas vrai. Si c'était vrai, quelqu'un l'aurait déjà pensé. »

« Attendez donc, lui dis-je, maintenant que j'y réfléchis je crois que j'ai lu quelque chose comme cela. »

Ses yeux brillent; il tire son crayon.

« Chez quel auteur? » me demande-t-il d'un ton précis.

« Chez... chez Renan. »

Il est aux anges.

« Auriez-vous la bonté de me citer le passage exact? » dit-il en suçant la pointe de son crayon.

« Vous savez, j'ai lu ça il y a très longtemps. »

« Oh, ça ne fait rien, ça ne fait rien. »

Il écrit le nom de Renan sur son carnet, au-dessous de sa maxime.

« Je me suis rencontré avec Renan! J'ai tracé le nom au crayon, explique-t-il d'un air ravi, mais je le repasserai ce soir à l'encre rouge. »

Il regarde un moment son carnet avec extase et j'attends qu'il me lise d'autres maximes. Mais il le referme avec précaution et l'enfouit dans sa poche. Sans doute juge-t-il que c'est assez de bonheur en une seule fois.

« Comme c'est agréable, dit-il d'un air intime, de pouvoir, quelquefois, comme cela, causer avec abandon. »

Ce pavé, comme on pouvait le supposer, écrase notre languissante conversation. Un long silence suit.

Depuis l'arrivée des deux jeunes gens, l'atmosphère du restaurant s'est transformée. Les deux hommes rouges se sont tus; ils détaillent sans se gêner les charmes de la jeune femme. Le monsieur distingué a posé son journal et regarde le couple avec complaisance, presque avec complicité. Il pense que la vieillesse est sage, que la jeunesse est belle, il hoche la tête avec une certaine coquetterie : il sait bien qu'il est encore beau,

tique qu'il ne faut pas effaroucher, ils vont plusieurs fois la semaine dans les bals et dans les restaurants offrir le spectacle de leurs petites danses rituelles et mécaniques...

Après tout, il faut bien tuer le temps. Ils sont jeunes et bien bâtis, ils en ont encore pour une trentaine d'années. Alors il ne se pressent pas, ils s'attardent et ils n'ont pas tort. Quand ils auront couché ensemble, il faudra qu'ils trouvent autre chose pour voiler l'énorme absurdité de leur existence. Tout de même... est-il absolument nécessaire de se mentir?

Je parcours la salle des yeux. C'est une farce! Tous ces gens sont assis avec des airs sérieux, ils mangent. Non, ils ne mangent pas : ils réparent leurs forces pour mener à bien la tâche qui leur incombe. Ils ont chacun leur petit entêtement personnel qui les empêche de s'apercevoir qu'ils existent; il n'en est pas un qui ne se croie indispensable à quelqu'un ou à quelque chose. N'est-ce pas l'Autodidacte qui me disait l'autre jour : « Nul n'était mieux qualifié que Nouçapié pour entreprendre cette vaste synthèse? » Chacun d'eux fait une petite chose et nul n'est mieux qualifié que lui pour la faire. Nul n'est mieux qualifié que le commis-voyageur, là-bas, pour placer la pâte dentifrice Swan. Nul n'est mieux qualifié que cet intéressant jeune homme pour fouiller sous les jupes de sa voisine. Et moi je suis parmi eux et, s'ils me regardent, ils doivent penser que nul n'est mieux qualifié que moi pour faire ce que je fais. Mais moi je sais. Je n'ai l'air de rien, mais je sais que j'existe et qu'ils existent. Et si je connaissais l'art de persuader, j'irais m'asseoir auprès du beau monsieur à cheveux blancs et je lui expliquerais ce que c'est que l'existence. A l'idée de la tête qu'il ferait, j'éclate de rire. L'Autodidacte me regarde avec surprise. Je voudrais bien m'arrêter, mais je ne peux pas : je ris aux larmes.

« Vous êtes gai, monsieur, me dit l'Autodidacte d'un air circonspect.

« C'est que je pense, lui dis-je en riant, que nous voilà, tous tant que nous sommes, à manger et à boire pour conserver notre précieuse existence et qu'il n'y a rien, rien, aucune raison d'exister. »

L'Autodidacte est devenu grave, il fait effort pour me comprendre. J'ai ri trop fort : j'ai vu plusieurs têtes qui se tournaient vers moi. Et puis je regrette d'en avoir tant dit. Après tout, cela ne regarde personne.

Il répète lentement.

« Aucune raison d'exister... Vous voulez sans doute dire, monsieur, que la vie est sans but? N'est-ce pas ce qu'on appelle le pessimisme? »

Il réfléchit encore un instant, puis il dit, avec douceur :

« J'ai lu, il y a quelques années, un livre d'un auteur américain, il s'appelait *La vie vaut-elle d'être vécue?* N'est-ce pas la question que vous vous posez? »

Évidemment non, ce n'est pas la question que je me pose. Mais je ne veux rien expliquer.

« Il concluait, me dit l'Autodidacte d'un ton consolant, en faveur de l'optimisme volontaire. La vie a un sens si l'on veut bien lui en donner un. Il faut d'abord agir, se jeter dans une entreprise. Si ensuite l'on réfléchit, le sort en est jeté, on est engagé. Je ne sais ce que vous en pensez, monsieur? »

« Rien », dis-je.

Ou plutôt je pense que c'est précisément l'espèce de mensonge que se font perpétuellement le commis-voyageur, les deux jeunes gens et le monsieur aux cheveux blancs.

L'Autodidacte sourit avec un peu de malice et beaucoup de solennité :

« Aussi n'est-ce pas mon avis. Je pense que nous n'avons pas à chercher si loin le sens de notre vie. »

« Ah? »

« Il y a un but, monsieur, il y a un but... il y a les hommes. »

C'est juste : j'oubliais qu'il est humaniste. Il reste une seconde silencieux, le temps de faire disparaître, proprement, inexorablement, la moitié de son bœuf en daube et toute une tranche de pain. « Il y a les hommes... » il vient de se peindre tout entier, ce tendre

— Oui, mais il ne sait pas bien dire ça. Il a de l'âme plein les yeux, c'est indiscutable, mais l'âme ne suffit pas. J'ai fréquenté autrefois des humanistes parisiens, cent fois je les ai entendus dire « il y a les hommes », et

c'était autre chose ! Virgane était inégalable. Il ôtait ses lunettes, comme pour se montrer nu, dans sa chair d'homme, il me fixait de ses yeux émouvants, d'un lourd regard fatigué, qui semblait me déshabiller pour saisir mon essence humaine, puis il murmurait, mélodieusement : « Il y a les hommes, mon vieux, il y a les hommes », en donnant au « Il y a » une sorte de puissance gauche, comme si son amour des hommes, perpétuellement neuf et étonné, s'embarrassait dans ses ailes géantes.

Les mimiques de l'Autodidacte n'ont pas acquis ce velouté ; son amour des hommes est naïf et barbare : un humaniste de province.

« Les hommes, lui dis-je, les hommes... en tout cas vous n'avez pas l'air de vous en soucier beaucoup : vous êtes toujours seul, toujours le nez dans un livre. »

L'Autodidacte bat des mains, il se met à rire malicieusement :

« Vous faites erreur. Ah, monsieur, permettez-moi de vous le dire : quelle erreur ! »

Il se recueille un instant et achève, avec discrétion, de déglutir. Son visage est radieux comme une aurore. Derrière lui, la jeune femme éclate d'un rire léger. Son compagnon s'est penché sur elle et lui parle à l'oreille.

« Votre erreur n'est que trop naturelle, dit l'Autodidacte, j'aurais dû vous dire, depuis longtemps... Mais je suis si timide, monsieur : je cherchais une occasion. »

« Elle est toute trouvée, » lui dis-je poliment.

« Je le crois aussi. Je le crois aussi ! Monsieur, ce que je vais vous dire... » Il s'arrête en rougissant : « Mais peut-être que je vous importune ? »

Je le rassure. Il pousse un soupir de bonheur.

« Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre des hommes comme vous, monsieur, chez qui l'ampleur des vues se joint à la pénétration de l'intelligence. Voilà des mois que je voulais vous parler, vous expliquer ce que j'ai été, ce que je suis devenu... »

Son assiette est vide et nette comme si on venait de la lui apporter. Je découvre soudain, à côté de la mienne, un petit plat d'étain où un pilon de poulet nage dans une sauce brune. Il faut manger ça.

« Je vous parlais tout à l'heure de ma captivité en

Allemagne. C'est là que tout a commencé. Avant la guerre j'étais seul et je ne m'en rendais pas compte; je vivais avec mes parents, qui étaient de bonnes gens, mais je ne m'entendais pas avec eux. Quand je pense à ces années-là... Mais comment ai-je pu vivre ainsi? J'étais mort, monsieur, et je ne m'en doutais pas; j'avais une collection de timbres-poste. »

Il me regarde et s'interrompt :

« Monsieur, vous êtes pâle, vous avez l'air fatigué. Je ne vous ennuie pas, au moins? »

« Vous m'intéressez beaucoup. »

« La guerre est venue et je me suis engagé sans savoir pourquoi. Je suis resté deux années sans comprendre, parce que la vie du front laissait peu de temps pour réfléchir et puis les soldats étaient trop grossiers. A la fin de 1917, j'ai été fait prisonnier. On m'a dit depuis que beaucoup de soldats ont retrouvé, en captivité, la foi de leur enfance. Monsieur, dit l'Autodidacte en baissant les paupières sur ses prunelles enflammées, je ne crois pas en Dieu; son existence est démentie par la Science. Mais, dans le camp de concentration, j'ai appris à croire dans les hommes. »

« Ils supportaient leur sort avec courage? »

« Oui, dit-il d'un air vague, il y avait cela aussi. D'ailleurs nous étions bien traités. Mais je voulais parler d'autre chose; les derniers mois de la guerre, on ne nous donnait plus guère de travail. Quand il pleuvait, on nous faisait entrer dans un grand hangar de planches où nous tenions à peu près deux cents en nous serrant. On fermait la porte, on nous laissait là, pressés, les uns contre les autres, dans une obscurité à peu près complète. »

Il hésita un instant.

« Je ne saurais vous expliquer, monsieur. Tous ces hommes étaient là, on les voyait à peine mais on les sentait contre soi, on entendait le bruit de leur respiration... Une des premières fois qu'on nous enferma dans ce hangar la presse était si forte que je crus d'abord que j'allais étouffer, puis, subitement, une joie puissante s'éleva en moi, je défailtais presque : alors je sentis que j'aimais ces hommes comme des frères,

j'aurais voulu les embrasser tous. Depuis, chaque fois que j'y retournais, je connus la même joie. »

Il faut que je mange mon poulet, qui doit être froid. L'Autodidacte a fini depuis longtemps et la bonne attend, pour changer les assiettes.

« Ce hangar avait revêtu à mes yeux un caractère sacré. Quelquefois j'ai réussi à tromper la surveillance de nos gardiens, je m'y suis glissé tout seul et là, dans l'ombre, au souvenir des joies que j'y avais connues, je tombais dans une sorte d'extase. Les heures passaient, mais je n'y prenais pas garde. Il m'est arrivé de sangloter. »

Je dois être malade : il n'y a pas d'autre façon d'expliquer cette formidable colère qui vient de me bouleverser. Oui, une colère de malade : mes mains tremblaient, le sang est monté à mon visage et, pour finir, mes lèvres aussi se sont mises à trembler. Tout ça, simplement parce que le poulet était froid. Moi aussi, d'ailleurs, j'étais froid et c'était le plus pénible : je veux dire que le fond était resté comme il est depuis trente-six heures, absolument froid, glacé. La colère m'a traversé en tourbillonnant, c'était quelque chose comme un frisson, un effort de ma conscience pour faire la réaction, pour lutter contre cet abaissement de température. Effort vain : sans doute, j'aurais, pour un rien, roué de coups l'Autodidacte ou la serveuse en les accablant d'injures. Mais je ne serais pas entré tout entier dans le jeu. Ma rage se démenait à la surface et pendant un moment, j'eus l'impression pénible d'être un bloc de glace enveloppé de feu, une omelette-surprise. Cette agitation superficielle s'évanouit et j'entendis l'Autodidacte qui disait :

« Tous les dimanches, j'allais à la messe. Monsieur, je n'ai jamais été croyant. Mais ne pourrait-on pas dire que le vrai mystère de la messe, c'est la communion entre les hommes? Un aumônier français, qui n'avait plus qu'un bras, célébrait l'office. Nous avions un harmonium. Nous écoutions debout, tête nue, et, pendant que les sons de l'harmonium me transportaient, je me sentais ne faire qu'un avec tous les hommes qui m'entouraient. Ah! monsieur, comme j'ai pu aimer ces messes. A présent encore, en souvenir

« Je ne suis plus seul, monsieur. Plus jamais. »

« Ah, vous connaissez beaucoup de monde? » dis-je.

Il sourit et je m'aperçois aussitôt de ma naïveté :

« Je veux dire que je ne me sens plus seul. Mais naturellement, monsieur, il n'est pas nécessaire que je sois avec quelqu'un. »

« Pourtant, dis-je, à la section socialiste... »

« Ah! J'y connais tout le monde. Mais la plupart seulement de nom. Monsieur, dit-il avec espièglerie, est-ce qu'on est obligé de choisir ses compagnons de façon si étroite? Mes amis, ce sont tous les hommes. Quand je vais au bureau, le matin, il y a, devant moi, derrière moi, d'autres hommes qui vont à leur travail. Je les vois, si j'osais je leur sourirais, je pense que je suis socialiste, qu'ils sont tous le but de ma vie, de mes efforts et qu'ils ne le savent pas encore. C'est une fête pour moi, monsieur. »

Il m'interroge des yeux; j'approuve en hochant la tête, mais je sens qu'il est un peu déçu, qu'il voudrait plus d'enthousiasme. Que puis-je faire? Est-ce ma faute si, dans tout ce qu'il me dit, je reconnais au passage l'emprunt, la citation? Si je vois réapparaître, pendant qu'il parle, tous les humanistes que j'ai connus? Hélas, j'en ai tant connu! L'humaniste radical est tout particulièrement l'ami des fonctionnaires. L'humaniste dit « de gauche » a pour souci principal de garder les valeurs humaines; il n'est d'aucun parti, parce qu'il ne veut pas trahir l'humain, mais ses sympathies vont aux humbles; c'est aux humbles qu'il consacre sa belle culture classique. C'est en général un veuf qui a l'œil beau et toujours embué de larmes : il pleure aux anniversaires. Il aime aussi le chat, le chien, tous les mammifères supérieurs. L'écrivain communiste aime les hommes depuis le deuxième plan quinquennal; il châtie parce qu'il aime. Pudique, comme tous les forts, il sait cacher ses sentiments, mais il sait aussi, par un regard, une inflexion de sa voix, faire pressentir, derrière ses rudes paroles de justicier, sa passion âpre et douce pour ses frères. L'humaniste catholique, le tard-venu, le benjamin, parle des hommes avec un air merveilleux. Quel beau conte de fées, dit-il, que la plus humble des vies, celle d'un

docker londonien, d'une piqueuse de bottines! Il a choisi l'humanisme des anges; il écrit, pour l'édification des anges, de longs romans tristes et beaux, qui obtiennent fréquemment le prix Fémina.

Ça, ce sont les grands premiers rôles. Mais il y en a d'autres, une nuée d'autres : le philosophe humaniste, qui se penche sur ses frères comme un frère aîné et qui a le sens de ses responsabilités; l'humaniste qui aime les hommes tels qu'ils sont, celui qui les aime tels qu'ils devraient être, celui qui veut les sauver avec leur agrément et celui qui les sauvera malgré eux, celui qui veut créer des mythes nouveaux et celui qui se contente des anciens, celui qui aime dans l'homme sa mort, celui qui aime dans l'homme sa vie, l'humaniste joyeux, qui a toujours le mot pour rire, l'humaniste sombre, qu'on rencontre surtout aux veillées funèbres. Ils se haïssent tous entre eux : en tant qu'individus, naturellement — pas en tant qu'hommes. Mais l'Autodidacte l'ignore : il les a enfermés en lui comme des chats dans un sac de cuir et ils s'entredéchirent sans qu'il s'en aperçoive.

Il me regarde déjà avec moins de confiance.

« Est-ce que vous ne sentez pas cela comme moi, monsieur? »

« Mon Dieu... »

Devant son air inquiet, un peu rancuneux, je regrette une seconde de l'avoir déçu. Mais il reprend aimablement :

« Je sais : vous avez vos recherches, vos livres, vous servez la même cause à votre façon. »

Mes livres, mes recherches, l'imbécile. Il ne pouvait faire de plus belle gaffe.

« Ce n'est pas pour cela que j'écris. »

A l'instant le visage de l'Autodidacte se transforme : on dirait qu'il a flairé l'ennemi, je ne lui avais jamais vu cette expression. Quelque chose est mort entre nous.

Il demande, en feignant la surprise :

« Mais... si je ne suis pas indiscret, pourquoi donc écrivez-vous, monsieur? »

« Eh bien... je ne sais pas : comme ça, pour écrire. »

Il a beau jeu de sourire, il pense qu'il m'a décontenancé :

« Écririez-vous dans une île déserte? N'écrit-on pas toujours pour être lu? »

C'est par habitude qu'il a donné à sa phrase la tournure interrogative. En réalité, il affirme. Son vernis de douceur et de timidité s'est écaillé; je ne le reconnais plus. Ses traits laissent paraître une lourde obstination; c'est un mur de suffisance. Je ne suis pas encore revenu de mon étonnement, que je l'entends dire :

« Qu'on me dise : j'écris pour une certaine catégorie sociale, pour un groupe d'amis. A la bonne heure. Peut-être écrivez-vous pour la postérité... Mais, monsieur, en dépit de vous-même, vous écrivez pour quelqu'un. »

Il attend une réponse. Comme elle ne vient pas, il sourit faiblement.

« Peut-être que vous êtes misanthrope? »

Je sais ce que dissimule ce fallacieux effort de conciliation. Il me demande peu de chose, en somme : simplement d'accepter une étiquette. Mais c'est un piège : si je consens l'Autodidacte triomphe, je suis aussitôt tourné, ressaisi, dépassé, car l'humanisme reprend et fond ensemble toutes les attitudes humaines. Si l'on s'oppose à lui de front, on fait son jeu; il vit de ses contraires. Il est une race de gens têtus et bornés, de brigands, qui perdent à tout coup contre lui : toutes leurs violences, leurs pires excès, il les digère, il en fait une lymphé blanche et mousseuse. Il a digéré l'anti-intellectualisme, le manichéisme, le mysticisme, le pessimisme, l'anarchisme, l'égotisme : ce ne sont plus que des étapes, des pensées incomplètes qui ne trouvent leur justification qu'en lui. La misanthropie aussi tient sa place dans ce concert : elle n'est qu'une dissonance nécessaire à l'harmonie du tout. Le misanthrope est homme : il faut donc bien que l'humaniste soit misanthrope en quelque mesure. Mais c'est un misanthrope scientifique, qui a su doser sa haine, qui ne hait d'abord les hommes que pour mieux pouvoir ensuite les aimer.

Je ne veux pas qu'on m'intègre, ni que mon beau sang rouge aille engraisser cette bête lymphatique : je ne commettrai pas la sottise de me dire « anti-humaniste ». Je ne *suis pas* humaniste, voilà tout.

la voix douce, la voix grave : elles alternent. C'est... c'est si sympathique. »

« Seulement moi, j'entends aussi ce qu'ils disent, malheureusement. »

« Eh bien? »

« Eh bien, ils jouent la comédie. »

« Véritablement? La comédie de la jeunesse, peut-être? demande-t-il avec ironie. Vous me permettrez, monsieur, de la trouver bien profitable. Est-ce qu'il suffit de la jouer pour revenir à leur âge? »

Je reste sourd à son ironie; je poursuis :

« Vous leur tournez le dos, ce qu'ils disent vous échappe... De quelle couleur sont les cheveux de la jeune femme? »

Il se trouble :

« Eh bien je... — il coule un regard vers les jeunes gens et reprend son assurance — noirs! »

« Vous voyez bien! »

« Comment? »

« Vous voyez bien que vous ne les aimez pas, ces deux-là. Vous ne sauriez peut-être pas les reconnaître dans la rue. Ce ne sont que des symboles, pour vous. Ce n'est pas du tout sur eux que vous êtes en train de vous attendrir; vous vous attendrissez sur la Jeunesse de l'Homme sur l'Amour de l'Homme et de la Femme, sur la Voix humaine. »

« Eh bien? Est-ce que ça n'existe pas? »

« Certes non, ça n'existe pas! Ni la Jeunesse, ni l'Âge mûr, ni la Vieillesse, ni la Mort... »

Le visage de l'Autodidacte, jaune et dur comme un coing, s'est figé dans un tétanos réprobateur. Je poursuis néanmoins :

« C'est comme ce vieux monsieur derrière vous, qui boit de l'eau de Vichy. C'est l'Homme mûr, je suppose, que vous aimez en lui; l'Homme mûr qui s'achemine avec courage vers son déclin et qui soigne sa mise parce qu'il ne veut pas se laisser aller? »

« Exactement », me dit-il avec défi.

« Et vous ne voyez pas que c'est un salaud? »

Il rit, il me trouve étourdi, il jette un bref coup d'œil sur le beau visage encadré de cheveux blancs :

« Mais, monsieur, en admettant qu'il paraisse ce que

vous dites, comment pouvez-vous juger cet homme sur sa mine? Un visage, monsieur, ne dit rien quand il est au repos. »

Aveugles humanistes! Ce visage est si *parlant*, si net — mais jamais leur âme tendre et abstraite ne s'est laissé toucher par le sens d'un visage.

« Comment pouvez-vous, dit l'Autodidacte, *arrêter* un homme, dire il *est* ceci ou cela? Qui peut épuiser un homme? Qui peut connaître les ressources d'un homme? »

Épuiser un homme! Je salue au passage l'humanisme catholique à qui l'Autodidacte a emprunté, sans le savoir, cette formule.

« Je sais, lui dis-je, je sais que tous les hommes sont admirables. Vous êtes admirable. Je suis admirable. En tant que créatures de Dieu, naturellement. »

Il me regarda sans comprendre, puis avec un mince sourire :

« Vous plaisantez sans doute, monsieur, mais il est vrai que tous les hommes ont droit à notre admiration. C'est difficile, monsieur, très difficile d'être un homme. »

Il a quitté sans s'en apercevoir l'amour des hommes en Christ; il hoche la tête et, par un curieux phénomène de mimétisme, il ressemble à ce pauvre Guéhenno.

« Excusez-moi, lui dis-je, mais alors je ne suis pas bien sûr d'être un homme : je n'avais jamais trouvé ça bien difficile. Il me semblait qu'on n'avait qu'à se laisser aller. »

L'Autodidacte rit franchement, mais ses yeux restent mauvais :

« Vous êtes trop modeste, monsieur. Pour supporter votre condition, la condition humaine, vous avez besoin, comme tout le monde, de beaucoup de courage. Monsieur, l'instant qui vient peut être celui de votre mort, vous le savez et vous pouvez sourire : voyons! n'est-ce pas admirable? Dans la plus insignifiante de vos actions, ajoute-t-il avec aigreur, il y a une immensité d'héroïsme. »

« Et comme dessert, messieurs? » dit la bonne.

L'Autodidacte est tout blanc, ses paupières sont

baissées à demi sur des yeux de pierre. Il fait un faible geste de la main, comme pour m'inviter à choisir.

« Un fromage », dis-je avec héroïsme.

« Et monsieur? »

Il sursaute.

« Hé? Ah oui : eh bien, je ne prendrai rien, j'ai fini. »

« Louise! »

Les deux gros hommes payent et s'en vont. Il y en a un qui boite. Le patron les reconduit à la porte : ce sont des clients d'importance, on leur a servi une bouteille de vin dans un seau à glace.

Je contemple l'Autodidacte avec un peu de remords : il s'est complu toute la semaine à imaginer ce déjeuner, où il pourrait faire part à un autre homme de son amour des hommes. Il a si rarement l'occasion de parler. Et voilà : je lui ai gâché son plaisir. Au fond il est aussi seul que moi; personne ne se soucie de lui. Seulement il ne se rend pas compte de sa solitude. Eh bien oui : mais ce n'était pas à moi de lui ouvrir les yeux. Je me sens très mal à l'aise : je rage, c'est vrai, mais pas contre lui, contre les Virgan et les autres, tous ceux qui ont empoisonné cette pauvre cervelle. Si je pouvais les tenir là, devant moi, j'aurais tant à leur dire. A l'Autodidacte je ne dirai rien, je n'ai pour lui que de la sympathie : c'est quelqu'un dans le genre de M. Achille, quelqu'un de mon bord, qui a trahi par ignorance, par bonne volonté!

Un éclat de rire de l'Autodidacte me tire de mes rêveries morose :

« Vous m'excuserez, mais quand je pense à la profondeur de mon amour pour les hommes, à la force des élans qui m'emportent vers eux et que je nous vois là, en train de raisonner, d'argumenter.... cela me donne envie de rire. »

Je me tais, je souris d'un air contraint. La bonne pose devant moi une assiette avec un bout de camembert crayeux. Je parcours la salle du regard et un violent dégoût m'envahit. Que fais-je ici? Qu'ai-je été me mêler de discourir sur l'humanisme? Pourquoi ces gens sont-ils là? Pourquoi mangent-ils? C'est vrai qu'ils ne savent pas, eux, qu'ils existent. J'ai envie de partir, de m'en aller quelque part où je serais vraiment à ma

place, où je m'emboîterais... Mais ma place n'est nulle part; je suis de trop.

L'Autodidacte se radoucit. Il avait craint plus de résistance de ma part. Il veut bien passer l'éponge sur tout ce que j'ai dit. Il se penche vers moi d'un air confidentiel :

« Au fond, vous les aimez, monsieur, vous les aimez comme moi : nous sommes séparés par des mots. »

Je ne peux plus parler, j'incline la tête. Le visage de l'Autodidacte est tout contre le mien. Il sourit d'un air fat, tout contre mon visage, comme dans les cauchemars. Je mâche péniblement un morceau de pain que je ne me décide pas à avaler. Les hommes. Il faut aimer les hommes. Les hommes sont admirables. J'ai envie de vomir — et tout d'un coup ça y est : la Nausée.

Une belle crise : ça me secoue du haut en bas. Il y a une heure que je la voyais venir, seulement je ne voulais pas me l'avouer. Ce goût de fromage dans ma bouche... L'Autodidacte babille et sa voix bourdonne doucement à mes oreilles. Mais je ne sais plus du tout de quoi il parle. J'approuve machinalement de la tête. Ma main est crispée sur le manche du couteau à dessert. Je *sens* ce manche de bois noir. C'est ma main qui le tient. Ma main. Personnellement, je laisserais plutôt ce couteau tranquille : à quoi bon toujours toucher quelque chose? Les objets ne sont pas faits pour qu'on les touche. Il vaut bien mieux se glisser entre eux, en les évitant le plus possible. Quelquefois on en prend un dans sa main et on est obligé de le lâcher au plus vite. Le couteau tombe sur l'assiette. Au bruit, le monsieur aux cheveux blancs sursaute et me regarde. Je reprends le couteau, j'appuie la lame contre la table et je la fais plier.

C'est donc ça la Nausée : cette aveuglante évidence? Me suis-je creusé la tête! En ai-je écrit! Maintenant je sais : J'existe — le monde existe — et je sais que le monde existe. C'est tout. Mais ça m'est égal. C'est étrange que tout me soit aussi égal : ça m'effraie. C'est depuis ce fameux jour où je voulais faire des ricochets. J'allais lancer ce galet, je l'ai regardé et c'est alors que tout a commencé : j'ai senti qu'il *existait*. Et puis après ça, il y a eu d'autres Nausées; de temps en temps

les objets se mettent à vous exister dans la main. Il y a eu la Nausée du « Rendez-Vous des Cheminots » et puis une autre, avant, une nuit que je regardais par la fenêtre; et puis une autre au Jardin public, un dimanche, et puis d'autres. Mais jamais ça n'avait été aussi fort qu'aujourd'hui.

« ...de la Rome antique, monsieur? »

L'Autodidacte m'interroge, je crois. Je me tourne vers lui et je lui souris. Eh bien? Qu'est-ce qu'il a? Pourquoi est-ce qu'il se recroqueville sur sa chaise? Je fais donc peur, à présent? Ça devait finir comme ça. D'ailleurs ça m'est égal. Ils n'ont pas tout à fait tort d'avoir peur : je sens bien que je pourrais faire n'importe quoi. Par exemple enfoncer ce couteau à fromage dans l'œil de l'Autodidacte. Après ça, tous ces gens me piétineraient, me casseraient les dents à coups de soulier. Mais ça n'est pas ça qui m'arrête : un goût de sang dans la bouche au lieu de ce goût de fromage, ça ne fait pas de différence. Seulement il faudrait faire un geste, donner naissance à un événement superflu : il serait de trop, le cri que pousserait l'Autodidacte — et le sang qui coulerait sur sa joue et le sursaut de tous ces gens. Il y a bien assez de choses qui existent comme ça.

Tout le monde me regarde; les deux représentants de la jeunesse ont interrompu leur doux entretien. La femme à la bouche ouverte en cul de poule. Ils devraient bien voir, pourtant, que je suis inoffensif.

Je me lève, tout tourne autour de moi. L'Autodidacte me fixe de ses grands yeux que je ne crèverai pas.

« Vous partez déjà? » murmure-t-il.

« Je suis un peu fatigué. Vous êtes très gentil de m'avoir invité. Au revoir. »

En partant, je m'aperçois que j'ai gardé dans la main gauche le couteau à dessert. Je le jette sur mon assiette qui se met à tinter. Je traverse la salle au milieu du silence. Ils ne mangent plus : ils me regardent, ils ont l'appétit coupé. Si je m'avançais vers la jeune femme en faisant « Hon! » elle se mettrait à hurler, c'est sûr. Ce n'est pas la peine.

Tout de même, avant de sortir, je me retourne et je leur fais voir mon visage, pour qu'ils puissent le graver en leur mémoire.

« Au revoir, messieurs dames. »

Ils ne répondent pas. Je m'en vais. A présent leurs joues vont reprendre des couleurs, ils vont se mettre à jacasser.

Je ne sais pas où aller, je reste planté à côté du cuisinier de carton. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'ils me regardent à travers les vitres : ils regardent mon dos avec surprise et dégoût; ils croyaient que j'étais comme eux, que j'étais un homme et je les ai trompés. Tout d'un coup, j'ai perdu mon apparence d'homme et ils ont vu un crabe qui s'échappait à reculons de cette salle si humaine. A présent l'intrus démasqué s'est enfui : la séance continue. Ça m'agace de sentir dans mon dos tout ce grouillement d'yeux et de pensées effarées. Je traverse la chaussée. L'autre trottoir longe la plage et les cabines de bain.

Il y a beaucoup de gens qui se promènent au bord de la mer, qui tournent vers la mer des visages printaniers, poétiques : c'est à cause du soleil, ils sont en fête. Il y a des femmes en clair, qui ont mis leur toilette du printemps dernier; elles passent longues et blanches comme des gants de chevreau glacés; il y a aussi de grands garçons qui vont au lycée, à l'École de commerce, des vieillards décorés. Ils ne se connaissent pas, mais ils se regardent d'un air de connivence, parce qu'il fait si beau et qu'ils sont des hommes. Les hommes s'embrassent sans se connaître, les jours de déclaration de guerre; ils se sourient à chaque printemps. Un prêtre s'avance à pas lents, en lisant son bréviaire. Par instants il lève la tête et regarde la mer d'un air approbateur : la mer aussi est un bréviaire, elle parle de Dieu. Couleurs légères, légers parfums, âmes de printemps. « Il fait beau, la mer est verte, j'aime mieux ce froid sec que l'humidité. » Poètes! Si j'en prenais un par le revers de son manteau, si je lui disais « viens à mon aide », il penserait « qu'est-ce que c'est que ce crabe? » et s'enfuirait en laissant son manteau entre mes mains.

Je leur tourne le dos, je m'appuie des deux mains à la balustrade. La vraie mer est froide et noire, pleine de bêtes; elle rampe sous cette mince pellicule verte qui est faite pour tromper les gens. Les sylphes qui m'en-

tourent s'y sont laissé prendre : ils ne voient que la mince pellicule, c'est elle qui prouve l'existence de Dieu. Moi je vois le dessous ! les vernis fondent, les brillantes petites peaux veloutées, les petites peaux de pêche du bon Dieu pètent de partout sous mon regard, elles se fendent et s'entre-bâillent. Voilà le tramway de Saint-Élémer, je tourne sur moi-même et les choses tournent avec moi, pâles et vertes comme des huîtres.

Inutile, c'était inutile de sauter dedans puisque je ne veux aller nulle part.

Derrière les vitres, des objets bleuâtres défilent, tout roides et cassants, par saccades. Des gens, des murs ; par ses fenêtres ouvertes une maison m'offre son cœur noir ; et les vitres pâlisent, bleuissent tout ce qui est noir, bleuissent ce grand logement de briques jaunes qui s'avance en hésitant, en frissonnant et qui s'arrête tout d'un coup en piquant du nez. Un monsieur monte et s'assied en face de moi. Le bâtiment jaune repart, il se glisse d'un bond contre les vitres, il est si près qu'on n'en voit plus qu'une partie, il s'est assombri. Les vitres tremblent. Il s'élève, écrasant, bien plus haut qu'on ne peut voir, avec des centaines de fenêtres ouvertes sur des cœurs noirs ; il glisse le long de la boîte, il la frôle ; la nuit s'est faite, entre les vitres qui tremblent. Il glisse interminablement, jaune comme de la boue et les vitres sont bleu de ciel. Et tout d'un coup il n'est plus là, il est resté en arrière, une vive clarté grise envahit la boîte et se répand partout avec une inexorable justice : c'est le ciel ; à travers les vitres, on voit encore des épaisseurs et des épaisseurs de ciel, parce qu'on monte la côte Eliphar et qu'on voit clair des deux côtés, à droite jusqu'à la mer, à gauche jusqu'au champ d'aviation. Défense de fumer même une gitane.

J'appuie ma main sur la banquette, mais je la retire précipitamment : ça existe. Cette chose sur quoi je suis assis, sur quoi j'appuyais ma main s'appelle une banquette. Ils l'ont faite tout exprès pour qu'on puisse s'asseoir, ils ont pris du cuir, des ressorts, de l'étoffe, ils se sont mis au travail, avec l'idée de faire un siège et quand ils ont eu fini, c'était ça qu'ils avaient fait. Ils ont porté ça ici, dans cette boîte, et la boîte roule et

cahote à présent, avec ses vitres tremblantes, et elle porte dans ses flancs cette chose rouge. Je murmure : c'est une banquette, un peu comme un exorcisme. Mais le mot reste sur mes lèvres : il refuse d'aller se poser sur la chose. Elle reste ce qu'elle est, avec sa peluche rouge, milliers de petites pattes rouges, en l'air, toutes raides, de petites pattes mortes. Cet énorme ventre tourné en l'air, sanglant, ballonné — boursoufflé avec toutes ses pattes mortes, ventre qui flotte dans cette boîte, dans ce ciel gris, ce n'est pas une banquette. Ça pourrait tout aussi bien être un âne mort, par exemple, ballonné par l'eau et qui flotte à la dérive, le ventre en l'air dans un grand fleuve gris, un fleuve d'inondation; et moi je serais assis sur le ventre de l'âne et mes pieds tremperaient dans l'eau claire. Les choses se sont délivrées de leurs noms. Elles sont là, grotesques, têtues, géantes et ça paraît imbécile de les appeler des banquettes ou de dire quoi que ce soit sur elles : je suis au milieu des Choses, les innombrables. Seul, sans mots, sans défenses, elles m'environnent, sous moi, derrière moi, au-dessus de moi. Elles n'exigent rien, elles ne s'imposent pas : elles sont là. Sous le coussin de la banquette, contre la paroi de bois il y a une petite ligne d'ombre, une petite ligne noire qui court le long de la banquette d'un air mystérieux et espiègle, presque un sourire. Je sais très bien que ça n'est pas un sourire et cependant ça existe, ça court sous les vitres blanchâtres, sous les tintamarre des vitres, ça s'obstine, sous les images bleues qui défilent derrière les vitres et s'arrêtent et repartent, ça s'obstine, comme le souvenir imprécis d'un sourire, comme un mot à demi oublié dont on ne se rappelle que la première syllabe et le mieux qu'on puisse faire, c'est de détourner les yeux et de penser à autre chose, à cet homme à demi couché sur la banquette, en face de moi, là. Sa tête de terre cuite aux yeux bleus. Toute la droite de son corps s'est affaissée, le bras droit est collé au corps, le côté droit vit à peine, avec peine, avec avarice, comme s'il était paralysé. Mais sur tout le côté gauche, il y a une petite existence parasite qui prolifère, un chancre : le bras s'est mis à trembler et puis il s'est levé et la main était raide, au bout. Et puis

la main s'est mise aussi à trembler et, quand elle est arrivée à la hauteur du crâne, un doigt s'est tendu et s'est mis à gratter le cuir chevelu, de l'ongle. Une espèce de grimace voluptueuse est venue habiter le côté droit de la bouche et le côté gauche restait mort. Les vitres tremblent, le bras tremble, l'ongle gratte, gratte, la bouche sourit sous les yeux fixes et l'homme supporte sans s'en apercevoir cette petite existence qui gonfle son côté droit, qui a emprunté son bras droit et sa joue droite pour se réaliser. Le receveur me barre le chemin.

« Attendez l'arrêt. »

Mais je le repousse et je saute hors du tramway. Je n'en pouvais plus. Je ne pouvais plus supporter que les choses fussent si proches. Je pousse une grille, j'entre, des existences légères bondissent d'un saut et se perchent sur les cimes. A présent, je me reconnais, je sais où je suis : je suis au Jardin public. Je me laisse tomber sur un banc entre les grands troncs noirs, entre les mains noires et noueuses qui se tendent vers le ciel. Un arbre gratte la terre sous mes pieds d'un ongle noir. Je voudrais tant me laisser aller, m'oublier, dormir. Mais je ne peux pas, je suffoque : l'existence me pénètre de partout, par les yeux, par le nez, par la bouche...

Et tout d'un coup, d'un seul coup, le voile se déchire, j'ai compris, j'ai vu.

Six heures du soir.

Je ne peux pas dire que je me sente allégé ni content; au contraire, ça m'écrase. Seulement mon but est atteint : je sais ce que je voulais savoir; tout ce qui m'est arrivé depuis le mois de janvier, je l'ai compris. La Nausée ne m'a pas quitté et je ne crois pas qu'elle me quittera de sitôt; mais je ne la subis plus, ce n'est plus une maladie ni une quinte passagère : c'est moi. Donc j'étais tout à l'heure au Jardin public. La racine du marronnier s'enfonçait dans la terre, juste au-dessous de mon banc. Je ne me rappelais plus que c'était une racine. Les mots s'étaient évanouis et,

avec eux, la signification des choses, leurs modes d'emploi, les faibles repères que les hommes ont tracés à leur surface. J'étais assis, un peu voûté, la tête basse, seul en face de cette masse noire et noueuse, entièrement brute et qui me faisait peur. Et puis j'ai eu cette illumination.

Ça m'a coupé le souffle. Jamais, avant ces derniers jours, je n'avais pressenti ce que voulait dire « exister ». J'étais comme les autres, comme ceux qui se promènent au bord de la mer dans leurs habits de printemps. Je disais comme eux « la mer est verte; ce point blanc, là-haut, *c'est une mouette* », mais je ne sentais pas que ça existait, que la mouette était une « mouette-existante »; à l'ordinaire l'existence se cache. Elle est là, autour de nous, en nous, elle est nous, on ne peut pas dire deux mots sans parler d'elle et, finalement, on ne la touche pas. Quand je croyais y penser, il faut croire que je ne pensais rien, j'avais la tête vide, ou tout juste un mot dans la tête, le mot « être ». Ou alors, je pensais... comment dire? Je pensais l'appartenance, je me disais que la mer appartenait à la classe des objets verts ou que le vert faisait partie des qualités de la mer. Même quand je regardais les choses, j'étais à cent lieues de songer qu'elles existaient : elles m'apparaissaient comme un décor. Je les prenais dans mes mains, elles me servaient d'outils, je prévoyais leurs résistances. Mais tout ça se passait à la surface. Si l'on m'avait demandé ce que c'était que l'existence, j'aurais répondu de bonne foi que ça n'était rien, tout juste une forme vide qui venait s'ajouter aux choses du dehors, sans rien changer à leur nature. Et puis voilà : tout d'un coup, c'était là, c'était clair comme le jour : l'existence s'était soudain dévoilée. Elle avait perdu son allure inoffensive de catégorie abstraite : c'était la pâte même des choses, cette racine était pétrie dans de l'existence. Ou plutôt la racine, les grilles du jardin, le banc, le gazon rare de la pelouse, tout ça s'était évanesçu; la diversité des choses, leur individualité n'étaient qu'une apparence, un vernis. Ce vernis avait fondu, il restait des masses monstrueuses et molles, en désordre — nues, d'une effrayante et obscène nudité.

s'échappait des relations où je cherchais à l'enfermer, s'isolait, débordait. Ces relations (que je m'obstinais à maintenir pour retarder l'écroulement du monde humain, des mesures, des quantités, des directions) j'en sentais l'arbitraire; elles ne mordaient plus sur les choses. *De trop*, le marronnier, là en face de moi un peu sur la gauche. *De trop*, la Velléda...

Et moi — veule, alangui, obscène, digérant, ballotant de mornes pensées — moi aussi j'étais de trop. Heureusement je ne le sentais pas, je le comprenais surtout, mais j'étais mal à l'aise parce que j'avais peur de le sentir (encore à présent j'en ai peur — j'ai peur que ça ne me prenne par le derrière de ma tête et que ça ne me soulève comme une lame de fond). Je rêvais vaguement de me supprimer, pour anéantir au moins une de ces existences superflues. Mais ma mort même eût été de trop. De trop, mon cadavre, mon sang sur ces cailloux, entre ces plantes, au fond de ce jardin souriant. Et la chair rongée eût été de trop dans la terre qui l'eût reçue et mes os, enfin, nettoyés, écorcés, propres et nets comme des dents eussent encore été de trop : j'étais de trop pour l'éternité.

Le mot d'Absurdité naît à présent sous ma plume; tout à l'heure, au jardin, je ne l'ai pas trouvé, mais je ne le cherchais pas non plus, je n'en avais pas besoin : je pensais sans mots, sur les choses, avec les choses. L'absurdité, ce n'était pas une idée dans ma tête, ni un souffle de voix, mais ce long serpent mort à mes pieds, ce serpent de bois. Serpent ou griffe ou racine ou serre de vautour, peu importe. Et sans rien formuler nettement, je comprenais que j'avais trouvé la clé de l'Existence, la clé de mes Nausées, de ma propre vie. De fait, tout ce que j'ai pu saisir ensuite se ramène à cette absurdité fondamentale. Absurdité : encore un mot; je me débats contre des mots; là-bas, je touchais la chose. Mais je voudrais fixer ici le caractère absolu de cette absurdité. Un geste, un événement dans le petit monde colorié des hommes n'est jamais absurde que relativement : par rapport aux circonstances qui l'accompagnent. Les discours d'un fou, par exemple, sont absurdes par rapport à la situation où il se trouve mais non par

rapport à son délire. Mais moi, tout à l'heure, j'ai fait l'expérience de l'absolu : l'absolu ou l'absurde. Cette racine, il n'y avait rien par rapport à quoi elle ne fût absurde. Oh! Comment pourrai-je fixer ça avec des mots? Absurde : par rapport aux cailloux, aux touffes d'herbe jaune, à la boue sèche, à l'arbre, au ciel, aux bancs verts. Absurde, irréductible; rien — pas même un délire profond et secret de la nature — ne pouvait l'expliquer. Évidemment je ne savais pas tout, je n'avais pas vu le germe se développer ni l'arbre croître. Mais devant cette grosse patte rugueuse, ni l'ignorance ni le savoir n'avaient d'importance : le monde des explications et des raisons n'est pas celui de l'existence. Un cercle n'est pas absurde, il s'explique très bien par la rotation d'un segment de droite autour d'une de ses extrémités. Mais aussi un cercle n'existe pas. Cette racine, au contraire, existait dans la mesure où je ne pouvais pas l'expliquer. Noueuse, inerte, sans nom, elle me fascinait, m'emplissait les yeux, me ramenait sans cesse à sa propre existence. J'avais beau répéter : « C'est une racine » — ça ne prenait plus. Je voyais bien qu'on ne pouvait pas passer de sa fonction de racine, de pompe aspirante, à ça, à cette peau dure et compacte de phoque, à cet aspect huileux, calleux, entêté. La fonction n'expliquait rien : elle permettait de comprendre en gros ce que c'était qu'une racine, mais pas du tout *celle-ci*. Cette racine, avec sa couleur, sa forme, son mouvement figé, était... au-dessous de toute explication. Chacune de ses qualités lui échappait un peu, coulait hors d'elle, se solidifiait à demi, devenait presque une chose; chacune était *de trop dans* la racine et la souche tout entière me donnait à présent l'impression de rouler un peu hors d'elle-même, de se nier, de se perdre dans un étrange excès. Je raclai mon talon contre cette griffe noire : j'aurais voulu l'écorcher un peu. Pour rien, par défi, pour faire apparaître sur le cuir tanné le rose absurde d'une éraflure : pour jouer avec l'absurdité du monde. Mais, quand je retirai mon pied, je vis que l'écorce était restée noire.

Noire? J'ai senti le mot qui se dégonflait, qui se vidait de son sens avec une rapidité extraordinaire. Noire? La racine *n'était pas* noire, ce n'était pas du

noir qu'il y avait sur ce morceau de bois — c'était... autre chose : le noir, comme le cercle, n'existait pas. Je regardais la racine : était-elle *plus que noire* ou *noire à peu près* ? Mais je cessai bientôt de m'interroger parce que j'avais l'impression d'être en pays de connaissance. Oui, j'avais déjà scruté, avec cette inquiétude, des objets innommables, j'avais déjà cherché — vainement — à penser quelque chose *sur eux* : et déjà j'avais senti leurs qualités, froides et inertes, se dérober, glisser entre mes doigts. Les bretelles d'Adolphe, l'autre soir, au « Rendez-Vous des Cheminots ». Elles n'étaient pas violettes. Je revis les deux taches indéfinissables sur la chemise. Et le galet, ce fameux galet, l'origine de toute cette histoire : il n'était pas... je ne me rappelais pas bien au juste ce qu'il refusait d'être. Mais je n'avais pas oublié sa résistance passive. Et la main de l'Autodidacte ; je l'avais prise et serrée, un jour, à la Bibliothèque et puis j'avais eu l'impression que ça n'était pas tout à fait une main. J'avais pensé à un gros ver blanc, mais ça n'était pas ça non plus. Et la transparence louche du verre de bière, au café Mably. Louches : voilà ce qu'ils étaient, les sons, les parfums, les goûts. Quand ils vous filaient rapidement sous le nez, comme des lièvres débusqués, et qu'on n'y faisait pas trop attention, on pouvait les croire tout simples et rassurants, on pouvait croire qu'il y avait au monde du vrai bleu, du vrai rouge, une vraie odeur d'amande ou de violette. Mais dès qu'on les retenait un instant, ce sentiment de confort et de sécurité cédait la place à un profond malaise : les couleurs, les saveurs, les odeurs n'étaient jamais vraies, jamais tout bonnement elles-mêmes et rien qu'elles-mêmes. La qualité la plus simple, la plus indécomposable avait du trop en elle-même, par rapport à elle-même, en son cœur. Ce noir, là, contre mon pied, ça n'avait pas l'air d'être du noir mais plutôt l'effort confus pour imaginer du noir de quelqu'un qui n'en aurait jamais vu et qui n'aurait pas su s'arrêter, qui aurait imaginé un être ambigu, par delà les couleurs. Ça *ressemblait* à une couleur mais aussi... à une meurtrissure ou encore à une sécrétion, à un suint — et à autre chose, à une odeur par exemple, ça se fondait en odeur de terre

mouillée, de bois tiède et mouillé, en odeur noire étendue comme un vernis sur ce bois nerveux, en saveur de fibre mâchée, sucrée. Je ne le voyais pas simplement ce noir : la vue, c'est une invention abstraite, une idée nettoyée, simplifiée, une idée d'homme. Ce noir-là, présence amorphe et veule, débordait, de loin, la vue, l'odorat et le goût. Mais cette richesse tournait en confusion et finalement ça n'était plus rien parce que c'était trop.

Ce moment fut extraordinaire. J'étais là, immobile et glacé, plongé dans une extase horrible. Mais, au sein même de cette extase quelque chose de neuf venait d'apparaître; je comprenais la Nausée, je la possédais. A vrai dire je ne me formulais pas mes découvertes. Mais je crois qu'à présent il me serait facile de les mettre en mots. L'essentiel c'est la contingence. Je veux dire que, par définition, l'existence n'est pas la nécessité. Exister, c'est être là, simplement; les existants apparaissent, se laissent rencontrer, mais on ne peut jamais les déduire. Il y a des gens, je crois, qui ont compris ça. Seulement ils ont essayé de surmonter cette contingence en inventant un être nécessaire et cause de soi. Or aucun être nécessaire ne peut expliquer l'existence : la contingence n'est pas un faux semblant, une apparence qu'on peut dissiper; c'est l'absolu, par conséquent la gratuité parfaite. Tout est gratuit, ce jardin, cette ville et moi-même. Quand il arrive qu'on s'en rende compte, ça vous tourne le cœur et tout se met à flotter, comme l'autre soir, au « Rendez-Vous des Cheminots » : voilà la Nausée; voilà ce que les Salands — ceux du Coteau Vert et les autres — essaient de se cacher avec leur idée de droit. Mais quel pauvre mensonge : personne n'a le droit; ils sont entièrement gratuits, comme les autres hommes, ils n'arrivent pas à ne pas se sentir de trop. Et en eux-mêmes, secrètement, ils sont trop, c'est-à-dire amorphes et vagues, tristes.

Combien de temps dura cette fascination? J'étais la racine de marroquier. Ou plutôt j'étais tout entier conscience de son existence. Encore détaché d'elle — puisque j'en avais conscience — et pourtant perdu en elle, rien d'autre qu'elle. Une conscience mal à l'aise

et qui pourtant se laissait aller de tout son poids, en porte-à-faux, sur ce morceau de bois inerte. Le temps s'était arrêté : une petite mare noire à mes pieds; il était impossible que quelque chose vînt *après* ce moment-là. J'aurais voulu m'arracher à cette atroce jouissance, mais je n'imaginai même pas que cela fût possible; j'étais dedans; la souche noire *ne passait pas*, elle restait là, dans mes yeux, comme un morceau trop gros reste en travers d'un gosier. Je ne pouvais ni l'accepter ni la refuser. Au prix de quel effort ai-je levé les yeux? Et même, les ai-je levés? ne me suis-je pas plutôt anéanti pendant un instant pour renaître l'instant d'après avec la tête renversée et les yeux tournés vers le haut? De fait, je n'ai pas eu conscience d'un passage. Mais, tout d'un coup, il m'est devenu impossible de penser l'existence de la racine. Elle s'était effacée, j'avais beau me répéter : elle existe, elle est encore là, sous le banc, contre mon pied droit, ça ne voulait plus rien dire. L'existence n'est pas quelque chose qui se laisse penser de loin : il faut que ça vous envahisse brusquement, que ça s'arrête sur vous, que ça pèse lourd sur votre cœur comme une grosse bête immobile — ou alors il n'y a plus rien du tout.

Il n'y avait plus rien du tout, j'avais les yeux vides et je m'enchantais de ma délivrance. Et puis, tout d'un coup, ça s'est mis à remuer devant mes yeux, des mouvements légers et incertains : le vent secouait la cime de l'arbre.

Ça ne me déplaisait pas de voir bouger quelque chose, ça me changeait de toutes ces existences immobiles qui me regardaient comme des yeux fixes. Je me disais, en suivant le balancement des branches : les mouvements n'existent jamais tout à fait, ce sont des passages, des intermédiaires entre deux existences, des temps faibles. Je m'apprêtais à les voir sortir du néant, mûrir progressivement, s'épanouir : j'allais enfin surprendre des existences en train de naître.

Il n'a pas fallu plus de trois secondes pour que tous mes espoirs fussent balayés. Sur ces branches hésitantes qui tâtonnaient autour d'elles en aveugles, je n'arrivais pas à saisir de « passage » à l'existence. Cette idée

de passage, c'était encore une invention des hommes. Une idée trop claire. Toutes ces agitations menues s'isolaient, se posaient pour elles-mêmes. Elles débordaient de toutes parts les branches et les rameaux. Elles tourbillonnaient autour de ces mains sèches, les enveloppaient de petits cyclones. Bien sûr, un mouvement c'était autre chose qu'un arbre. Mais c'était tout de même un absolu. Une chose. Mes yeux ne rencontraient jamais que du plein. Ça grouillait d'existences, au bout des branches, d'existences qui se renouvelaient sans cesse et qui ne naissaient jamais. Le vent existant venait se poser sur l'arbre comme une grosse mouche; et l'arbre frissonnait. Mais le frisson n'était pas une qualité naissante, un passage de la puissance à l'acte; c'était une chose; une chose-frisson se coulait dans l'arbre, s'en emparait, le secouait, et soudain l'abandonnait, s'en allait plus loin tourner sur elle-même. Tout était plein, tout en acte, il n'y avait pas de temps faible, tout, même le plus imperceptible sursaut, était fait avec de l'existence. Et tous ces existants qui s'affairaient autour de l'arbre ne venaient de nulle part et n'allaient nulle part. Tout d'un coup ils existaient et ensuite, tout d'un coup, ils n'existaient plus : l'existence est sans mémoire; des disparus, elle ne garde rien — pas même un souvenir. L'existence partout, à l'infini, de trop, toujours et partout; l'existence — qui n'est jamais bornée que par l'existence. Je me laissai aller sur le banc, étourdi, assommé par cette profusion d'êtres sans origine : partout des éclosions, des épanouissements, mes oreilles bourdonnaient d'existence, ma chair elle-même palpait et s'entr'ouvrait, s'abandonnait au bourgeonnement universel, c'était répugnant. « Mais pourquoi, pensai-je, pourquoi tant d'existences, puisqu'elles se ressemblent toutes? » A quoi bon tant d'arbres tous pareils? Tant d'existences manquées et obstinément recommencées et de nouveau manquées — comme les efforts maladroits d'un insecte tombé sur le dos? (J'étais un de ces efforts.) Cette abondance-là ne faisait pas l'effet de la générosité, au contraire. Elle était morne, souffreteuse, embarrassée d'elle-même. Ces arbres, ces grands corps gauches... Je me mis à rire parce que je pensais tout

x - example of the way he imposes arbitrary +

enrichment inceptions on his 'existences'

xx - transposition of his psychological responses into
reason of existence.

* - but equally arbitrary! with imbeciles who follow him!

d'un coup aux printemps formidables qu'on décrit dans les livres, pleins de craquements, d'éclatements, d'éclosions géantes. Il y avait des imbéciles qui venaient vous parler de volonté de puissance et de lutte pour la vie. Ils n'avaient donc jamais regardé une bête ni un arbre? Ce platane, avec ses plaques de pelade, ce chêne à moitié pourri, on aurait voulu me les faire prendre pour de jeunes forces âpres qui jaillissent vers le ciel. Et cette racine? Il aurait sans doute fallu que je me la représente comme une griffe vorace, déchirant la terre, lui arrachant sa nourriture?

Impossible de voir les choses de cette façon-là. Des molleses, des faiblesses, oui. Les arbres flottaient. Un jaillissement vers le ciel? Un affalement plutôt; à chaque instant je m'attendais à voir les troncs se rider comme des verges lasses, se recroqueviller et choir sur le sol en un tas noir et mou avec des plis. *Ils n'avaient pas envie d'exister, seulement ils ne pouvaient pas s'en empêcher; voilà.* Alors ils faisaient toutes leurs petites cuisines, doucement, sans entrain; la sève montait lentement dans les vaisseaux, à contre-cœur, et les racines s'enfonçaient lentement dans la terre. Mais ils semblaient à chaque instant sur le point de tout planter là et de s'anéantir. Las et vieux, ils continuaient d'exister, de mauvaise grâce, simplement parce qu'ils étaient trop faibles pour mourir, parce que la mort ne pouvait leur venir que de l'extérieur : il n'y a que les airs de musique pour porter fièrement leur propre mort en soi comme une nécessité interne; seulement ils n'existent pas. Tout existant naît sans raison, se prolonge par faiblesse et meurt par rencontre. Je me laissai aller en arrière et je fermai les paupières. Mais les images, aussitôt alertées, bondirent et vinrent remplir d'existences mes yeux clos : l'existence est un plein que l'homme ne peut quitter.

Étranges images. Elles représentaient une foule de choses. Pas des choses vraies, d'autres qui leur ressemblaient. Des objets en bois qui ressemblaient à des chaises, à des sabots, d'autres objets qui ressemblaient à des plantes. Et puis deux visages : c'était le couple qui déjeunait près de moi, l'autre dimanche, à la brasserie Vézelize. Gras, chauds, sensuels, absurdes, avec

les oreilles rouges. Je voyais les épaules et la gorge de la femme. De l'existence nue. Ces deux-là, — ça me fit horreur brusquement, — ces deux-là continuaient à exister quelque part dans Bouville; quelque part, — au milieu de quelles odeurs? — cette gorge douce continuait à se caresser contre de fraîches étoffes, à se blottir dans les dentelles et la femme continuait à sentir sa gorge exister dans son corsage, à penser : « mes nénés, mes beaux fruits », à sourire mystérieusement, attentive à l'épanouissement de ses seins qui la chatouillaient et puis j'ai crié et je me suis retrouvé les yeux grands ouverts.

Est-ce que je l'ai rêvée, cette énorme présence? Elle était là, posée sur le jardin, dégringolée dans les arbres, toute molle, poissant tout, tout épaisse, une confiture. Et j'étais dedans, moi, avec tout le jardin? J'avais peur, mais j'étais surtout en colère, je trouvais ça si bête, si déplacé, je haïssais cette ignoble marmelade. Il y en avait, il y en avait! Ça montait jusqu'au ciel, ça s'en allait partout, ça remplissait tout de son affalement gélatineux et j'en voyais des profondeurs et des profondeurs, bien plus loin que les limites du jardin et que les maisons et que Bouville, je n'étais plus à Bouville, ni nulle part, je flottais. Je n'étais pas surpris, je savais bien que c'était le Monde, le Monde tout nu qui se montrait tout d'un coup, et j'étouffais de colère contre ce gros être absurde. On ne pouvait même pas se demander d'où ça sortait, tout ça, ni comment il se faisait qu'il existât un monde, plutôt que rien. Ça n'avait pas de sens, le monde était partout présent, devant, derrière. Il n'y avait rien eu *avant* lui. Rien. Il n'y avait pas eu de moment où il aurait pu ne pas exister. C'est bien ça qui m'irritait : bien sûr il n'y avait *aucune raison* pour qu'elle existât, cette larve coulante. *Mais il n'était pas possible* qu'elle n'existât pas. C'était impensable : pour imaginer le néant, il fallait qu'on se trouve déjà là, en plein monde et les yeux grands ouverts et vivant; le néant ça n'était qu'une idée dans ma tête, une idée existante flottant dans cette immensité : ce néant n'était pas venu *avant* l'existence, c'était une existence comme une autre et apparue après beaucoup d'autres. Je criai « quelle saleté, quelle saleté! »

et je me secouai pour me débarrasser de cette saleté poisseuse, mais elle tenait bon et il y en avait tant, des tonnes et des tonnes d'existence, indéfiniment : j'étouffais au fond de cet immense ennui. Et puis, tout d'un coup, le jardin se vida comme par un grand trou, le monde disparut de la même façon qu'il était venu, ou bien je me réveillai — en tout cas je ne le vis plus ; il restait de la terre jaune autour de moi, d'où sortaient des branches mortes dressées en l'air.

Je me levai, je sortis. Arrivé à la grille, je me suis retourné. Alors le jardin m'a souri. Je me suis appuyé à la grille et j'ai longtemps regardé. Le sourire des arbres, du massif de laurier, ça *voulait dire* quelque chose ; c'était ça le véritable secret de l'existence. Je me rappelai qu'un dimanche, il n'y a pas plus de trois semaines, j'avais déjà saisi sur les choses une sorte d'air complice. Était-ce à moi qu'il s'adressait ? Je sentais avec ennui que je n'avais aucun moyen de comprendre. Aucun moyen. Pourtant c'était là, dans l'attente, ça ressemblait à un regard. C'était là, sur le tronc du marronnier... c'était *le* marronnier. Les choses, on aurait dit des pensées qui s'arrêtaient en route, qui s'oubliaient, qui oubliaient ce qu'elles avaient voulu penser et qui restaient comme ça, ballottantes, avec un drôle de petit sens qui les dépassait. Ça m'agaçait ce petit sens : je ne *pouvais pas* le comprendre, quand bien même je serais resté cent sept ans appuyé à la grille ; j'avais appris sur l'existence tout ce que je pouvais savoir. Je suis parti, je suis rentré à l'hôtel, et voilà, j'ai écrit.

Dans la nuit.

Ma décision est prise : je n'ai plus de raison de rester à Bouville puisque je n'écris plus mon livre ; je vais aller vivre à Paris. Vendredi je prendrai le train de cinq heures, samedi je verrai Anny ; je pense que nous passerons quelques jours ensemble. Ensuite je reviendrai ici pour régler quelques affaires et faire mes malles. Le 1^{er} mars, au plus tard, je serai définitivement installé à Paris.

Elle a grossi, elle à l'air fatigué : ce n'est sûrement pas cela qu'elle veut dire.

« Je ne sais pas, je ne trouve pas. J'ai déjà retrouvé ton rire, ta façon de te lever et de mettre tes mains sur mes épaules, ta manie de parler toute seule. Tu lis toujours l'Histoire de Michelet. Et puis un tas d'autres choses... »

Cet intérêt profond qu'elle porte à mon essence éternelle et son indifférence totale pour tout ce qui peut m'arriver dans la vie — et puis cette drôle de préciosité, pédante et charmante à la fois — et puis cette façon de supprimer dès l'abord toutes les formules mécaniques de politesse, d'amitié, tout ce qui facilite les rapports des hommes entre eux, d'obliger ses interlocuteurs à une invention perpétuelle.

Elle hausse les épaules :

« Mais si, j'ai changé, dit-elle sèchement, j'ai changé du tout au tout. Je ne suis plus la même personne. Je pensais que tu t'en apercevrais du premier coup d'œil. Et tu viens me parler de l'Histoire de Michelet. »

Elle vient se planter devant moi :

« Nous allons voir si cet homme est aussi fort qu'il le prétend. Cherche : en quoi suis-je changée? »

J'hésite; elle tape du pied, encore souriante mais sincèrement agacée.

« Il y a quelque chose qui te mettait au supplice, autrefois. Du moins tu le prétendais. Et maintenant c'est fini, disparu. Tu devrais t'en apercevoir. Est-ce que tu ne te sens pas plus à l'aise? »

Je n'ose lui répondre que non : je suis, tout comme autrefois, assis du bout des fesses sur ma chaise, soucieux d'éviter des embûches, de conjurer d'inexplicables colères.

Elle s'est rassise.

« Eh bien, dit-elle en hochant la tête avec conviction, si tu ne comprends pas, c'est que tu as oublié bien des choses. Plus encore que je ne pensais. Voyons, tu ne te rappelles plus tes méfaits d'autrefois? Tu venais, tu parlais, tu repartais : tout à contre-temps. Imagine que rien n'ait changé : tu serais entré, il y aurait eu des masques et des châles au mur, j'aurais été assise sur le lit et je t'aurais dit (Elle rejette la tête en arrière,

dans mes jambes quand je marche. Je le sens tout le temps, même quand je dors. Je ne peux pas l'oublier. Jamais il n'y a rien eu qui soit comme une révélation; je ne peux pas dire : à partir de tel jour, de telle heure, ma vie s'est transformée. Mais à présent, je suis toujours un peu comme si cela m'avait été brusquement révélé la veille. Je suis éblouie, mal à l'aise, je ne m'habitue pas. »

Elle dit ces mots d'une voix calme où demeure un soupçon de fierté d'avoir tant changé. Elle se balance sur sa caisse, avec une grâce extraordinaire. Pas une fois depuis que je suis entré, elle n'a si fort ressemblé à l'Anny d'autrefois, de Marseille. Elle m'a repris, j'ai replongé dans son étrange univers, par delà le ridicule, la préciosité, la subtilité. J'ai même retrouvé cette petite fièvre qui m'agitait toujours en sa présence et ce goût amer au fond de ma bouche.

Anny décroise les mains et lâche son genou. Elle se tait. C'est un silence concerté; comme lorsque, à l'Opéra, la scène reste vide, pendant sept mesures d'orchestre exactement. Elle boit son thé. Puis elle pose sa tasse et se tient raide en appuyant ses mains fermées sur le rebord de la caisse.

Soudain elle fait paraître sur sa face son superbe visage de Méduse que j'aimais tant, tout gonflé de haine, tout tordu, venimeux. Anny ne change guère d'expression; elle change de visage; comme les acteurs antiques changeaient de masque : d'un coup. Et chacun de ces masques est destiné à créer l'atmosphère, à donner le ton de ce qui suivra. Il apparaît et se maintient sans se modifier pendant qu'elle parle. Puis il tombe, il se détache d'elle.

Elle me fixe sans paraître me voir. Elle va parler. J'attends un discours tragique, haussé à la dignité de son masque, un chant funèbre.

Elle ne dit qu'un seul mot :

« Je me survis. »

L'accent ne correspond pas du tout au visage. Il n'est pas tragique, il est... horrible : il exprime un désespoir sec, sans larmes, sans pitié. Oui, il y a en elle quelque chose d'irréremédiablement desséché.

Le masque tombe, elle sourit.

qu'ils étaient en harmonie parfaite avec le reste de l'image : je ne crois pas avoir rencontré de tableaux qui aient une unité aussi rigoureuse. Eh bien, c'est venu de là. »

« Les situations privilégiées? »

« Enfin, l'idée que je m'en faisais. C'étaient des situations qui avaient une qualité tout à fait rare et précieuse, du style, si tu veux. Être roi, par exemple, quand j'avais huit ans, ça me paraissait une situation privilégiée. Ou bien mourir. Tu ris, mais il y avait tant de gens dessinés au moment de leur mort, et il y en a tant qui ont prononcé des paroles sublimes à ce moment-là, que moi, je croyais de bonne foi... enfin je pensais qu'en entrant dans l'agonie on était transporté au-dessus de soi-même. D'ailleurs, il suffisait d'être dans la chambre d'un mort : la mort étant une situation privilégiée quelque chose émanait d'elle et se communiquait à toutes les personnes présentes. Une espèce de grandeur. Quand mon père est mort, on m'a fait monter dans sa chambre pour le voir une dernière fois. En montant l'escalier, j'étais très malheureuse, mais j'étais aussi comme ivre d'une sorte de joie religieuse; j'entrais enfin dans une situation privilégiée. Je me suis appuyée au mur, j'ai essayé de faire les gestes qu'il fallait. Mais il y avait ma tante et ma mère, agenouillées au bord du lit, qui gâchaient tout par leurs sanglots. »

Elle dit ces derniers mots avec humeur, comme si le souvenir en était encore cuisant. Elle s'interrompt; le regard fixe, les sourcils levés, elle profite de l'occasion pour revivre la scène encore une fois.

« Plus tard, j'ai élargi tout ça : j'y ai ajouté d'abord une situation nouvelle, l'amour (je veux dire l'acte de faire l'amour). Tiens, si tu n'as jamais compris, pourquoi je me refusais à... à certaines de tes demandes, c'est une occasion de le comprendre : pour moi, il y avait quelque chose à sauver. Et puis alors je me suis dit qu'il devait y avoir beaucoup plus de situations privilégiées que je pourrais compter, finalement j'en ai admis une infinité. »

« Oui, mais enfin qu'est-ce que c'était? »

« Eh bien, mais je te l'ai dit, dit-elle avec étonne-

ment, voilà un quart d'heure que je te l'explique. »

« Enfin est-ce qu'il fallait surtout que les gens soient très passionnés, transportés de haine ou d'amour, par exemple; ou bien fallait-il que l'aspect extérieur de l'événement soit grand, je veux dire : ce qu'on en peut voir... »

« Les deux... ça dépendait », répond-elle de mauvaise grâce.

« Et les moments parfaits? Qu'est-ce qu'ils viennent faire là dedans? »

« Ils viennent après. Il y a d'abord des signes annonciateurs. Puis la situation privilégiée, lentement, majestueusement, entre dans la vie des gens. Alors la question se pose de savoir si on veut en faire un moment parfait. »

« Oui, dis-je, j'ai compris. Dans chacune des situations privilégiées, il y a certains actes qu'il faut faire, des attitudes qu'il faut prendre, des paroles qu'il faut dire — et d'autres attitudes, d'autres paroles sont strictement défendues. Est-ce que c'est cela? »

« Si tu veux... »

« En somme, la situation c'est de la matière : cela demande à être traité. »

« C'est cela, dit-elle : il fallait d'abord être plongé dans quelque chose d'exceptionnel et sentir qu'on y mettait de l'ordre. Si toutes ces conditions avaient été réalisées, le moment aurait été parfait. »

« En somme, c'était une sorte d'œuvre d'art. »

« Tu m'as déjà dit ça, dit-elle avec agacement. Mais non : c'était... un devoir. Il fallait transformer les situations privilégiées en moments parfaits. C'était une question de morale. Oui, tu peux bien rire : de morale. »

Je ne ris pas du tout.

« Écoute, lui dis-je spontanément, moi aussi je vais reconnaître mes torts. Je ne t'ai jamais bien comprise, je n'ai jamais essayé sincèrement de t'aider. Si j'avais su... »

« Merci, merci beaucoup, dit-elle ironiquement. J'espère que tu ne t'attends pas à de la reconnaissance pour ces regrets tardifs. D'ailleurs je ne t'en veux pas; je ne t'ai jamais rien expliqué clairement, j'étais nouée, je ne pouvais en parler à personne, même pas à toi —

mieux ça, tu sais, que de te voir t'éloigner de plus en plus et d'être condamné à marquer éternellement ton point de départ. Tout ce que tu m'as raconté, j'étais venu te le raconter — avec d'autres mots, il est vrai. Nous nous rencontrons à l'arrivée. Je ne peux pas te dire comme ça me fait plaisir. »

« Oui? dit-elle doucement mais d'un air entêté, eh bien, j'aurais tout de même mieux aimé que tu ne changes pas; c'était plus commode. Je ne suis pas comme toi, ça me déplaît plutôt de savoir que quelqu'un a pensé les mêmes choses que moi. D'ailleurs, tu dois te tromper. »

Je lui raconté mes aventures, je lui parle de l'existence — peut-être un peu trop longuement. Elle écoute avec application, les yeux grands ouverts, les sourcils levés.

Quand j'ai fini, elle a l'air soulagée.

« Eh bien, mais tu ne penses pas du tout les mêmes choses que moi. Tu te plains parce que les choses ne se disposent pas autour de toi comme un bouquet de fleurs, sans que tu te donnes la peine de rien faire. Mais jamais je n'en ai tant demandé : je voulais agir. Tu sais, quand nous jouions à l'aventurier et à l'aventurière : toi tu étais celui à qui il arrive des aventures, moi j'étais celle qui les fait arriver. Je disais : « Je suis un homme d'action ». Tu te rappelles? Eh bien, je dis simplement à présent : on ne peut pas être un homme d'action. »

Il faut croire que je n'ai pas l'air convaincu, car elle s'anime et reprend avec plus de force :

« Et puis il y a un tas d'autres choses que je ne t'ai pas dites, parce que ce serait beaucoup trop long à t'expliquer. Par exemple, il aurait fallu que je puisse me dire, au moment même où j'agissais, que ce que je faisais aurait des suites.... fatales. Je ne peux pas bien t'expliquer... »

« Mais c'est tout à fait inutile, dis-je d'un air assez pédant, ça aussi, je l'ai pensé. »

Elle me regarde avec méfiance.

« A t'en croire, tu aurais tout pensé de la même façon que moi : tu m'étonnes bien. »

Je ne peux pas la convaincre, je ne ferais que l'irri-

ter. Je me tais. J'ai envie de la prendre dans mes bras.

Tout à coup elle me regarde d'un air anxieux :

« Et alors, si tu as pensé à tout ça, qu'est-ce qu'on peut faire? »

Je baisse la tête.

« Je me... je me survis », répète-t-elle lourdement.

Que puis-je lui dire? Est-ce que je connais des raisons de vivre? Je ne suis pas, comme elle, désespéré, parce que je n'attendais pas grand'chose. Je suis plutôt... étonné devant cette vie qui m'est donnée — donnée pour rien. Je garde la tête baissée, je ne veux pas voir le visage d'Anny en ce moment.

« Je voyage, poursuit-elle d'une voix morne; je reviens de Suède. Je me suis arrêtée huit jours à Berlin. Il y a ce type qui m'entretient... »

La prendre dans mes bras... A quoi bon? Je ne peux rien pour elle? Elle est seule comme moi.

Elle me dit, d'une voix plus gaie :

« Qu'est-ce que tu grommelles... »

Je relève les yeux. Elle me regarde avec tendresse.

« Rien. Je pensais seulement à quelque chose. »

« O! mystérieux personnage! Eh bien, parle ou tais-toi, mais choisis. »

Je lui parle du « Rendez-Vous des Cheminots », du vieux *rag-time* que je me fais jouer au phono, de l'étrange bonheur qu'il me donne.

« Je me demandais si de ce côté-là on ne pouvait pas trouver ou enfin chercher... »

Elle ne répond rien, je crois qu'elle ne s'est pas beaucoup intéressée à ce que je lui ai dit.

Elle reprend tout de même, au bout d'un instant — et je ne sais si elle poursuit ses pensées ou si c'est une réponse à ce que je viens de lui dire.

« Les tableaux, les statues, c'est inutilisable : c'est beau *en face* de moi. La musique... »

« Mais au théâtre... »

« Eh bien quoi, au théâtre? Tu veux énumérer tous les beaux-arts? »

« Tu disais autrefois que tu voulais faire du théâtre parce qu'on devait, sur la scène, réaliser des moments parfaits! »

« Oui, je les ai réalisés : pour les autres. J'étais dans

la poussière, au courant d'air, sous les lumières crues, entre des portants de carton. En général, j'avais Thorn-dyke pour partenaire. Je crois que tu l'as vu jouer, à Covent Garden. J'avais toujours peur de lui éclater de rire au nez. »

« Mais tu n'étais jamais prise par ton rôle ? »

« Un peu, par moments : jamais très fort. L'essentiel, pour nous tous, c'était le trou noir, juste devant nous, au fond duquel il y avait des gens qu'on ne voyait pas ; à ceux-là, évidemment, on présentait un moment parfait. Mais, tu sais, ils ne vivaient pas dedans : il se déroulait devant eux. Et nous, les acteurs, tu penses que nous vivions dedans ? Finalement il n'était nulle part, ni d'un côté ni de l'autre de la rampe, il n'existait pas ; et pourtant tout le monde pensait à lui. Alors tu comprends, mon petit, dit-elle d'un ton traînant et presque canaille, j'ai tout envoyé promener. »

« Moi j'avais essayé d'écrire ce livre... »

Elle m'interrompt.

« Je vis dans le passé. Je reprends tout ce qui m'est arrivé et je l'arrange. De loin, comme ça, ça ne fait pas mal, on s'y laisserait presque prendre. Toute notre histoire est assez belle. Je lui donne quelques coups de pouce et ça fait une suite de moments parfaits. Alors je ferme les yeux et j'essaye de m'imaginer que je vis encore dedans. J'ai d'autres personnages aussi... Il faut savoir se concentrer. Tu ne sais pas ce que j'ai lu ? Les *Exercices spirituels*, de Loyola. Ça m'a été très utile. Il y a une manière de poser d'abord le décor, puis de faire apparaître les personnages. On arrive à *voir*, ajouta-t-elle d'un air magique. »

« Eh bien, ça ne me satisferait pas du tout, dis-je. »

« Crois-tu que ça me satisfasse ? »

Nous restons un moment silencieux. Le soir tombe ; je distingue à peine la tache pâle de son visage. Son vêtement noir se confond avec l'ombre qui a envahi la pièce. Machinalement, je prends ma tasse, où reste encore un peu de thé et je la porte à mes lèvres. Le thé est froid. J'ai envie de fumer, mais je n'ose pas. J'ai l'impression pénible que nous n'avons plus rien à nous dire. Hier encore, j'avais tant de questions à lui poser : où avait-elle été, qu'avait-elle fait, qui avait-elle ren-

riant. Il faut que je rajeunisse mes souvenirs, pour mes « Exercices spirituels. »

Je la prends par le bras et je la rapproche de moi. Elle ne résiste pas, mais elle fait non de la tête.

« Non. Ça ne m'intéresse plus. On ne recommence pas... Et puis, d'ailleurs, pour ce qu'on peut faire des gens, le premier venu un peu joli garçon vaut autant que toi. »

« Mais alors qu'est-ce que tu vas faire? »

« Mais je te l'ai dit, je vais en Angleterre. »

« Non, je veux dire... »

« Eh bien, rien! »

Je n'ai pas lâché ses bras, je lui dis doucement :

« Alors il faut que je te quitte après t'avoir retrouvée. »

A présent je distingue nettement son visage. Tout à coup il devient blême et tiré. Un visage de vieille femme, absolument affreux; celui-là, je suis bien sûr qu'elle ne l'a pas appelé : il est là, à son insu, ou peut-être malgré elle.

« Non, dit-elle lentement, non. Tu ne m'as pas retrouvée. »

Elle dégage ses bras. Elle ouvre la porte. Le couloir est ruisselant de lumière.

Anny se met à rire.

« Le pauvre! Il n'a pas de chance. Pour la première fois qu'il joue bien son rôle, on ne lui en sait aucun gré. Allons, va-t'en. »

J'entends la porte se refermer derrière moi.

DIMANCHE.

Ce matin, j'ai consulté l'Indicateur des Chemins de fer : en supposant qu'elle ne m'ait pas menti, elle partirait par le train de Dieppe à cinq heures trente-huit. Mais peut-être son type l'emmènerait-il en auto? J'ai erré toute la matinée dans les rues de Ménilmontant et puis, l'après-midi, sur les quais. Quelques pas, quelques murs me séparaient d'elle. A six heures trente-huit, notre entretien d'hier deviendrait un souvenir, la femme opulente dont les lèvres avaient effleuré ma bouche rejoindrait dans le passé la petite fille maigre de

venus. Il faudra aussi que je rende à la Bibliothèque les livres que j'ai empruntés. De toute façon, je serai de retour à Paris avant la fin de la semaine.

Et qu'est-ce que je gagnerai au change? C'est toujours une ville : celle-ci est fendue par un fleuve, l'autre est bordée par la mer, à cela près elles se ressemblent. On choisit une terre pelée, stérile, et on y roule de grandes pierres creuses. Dans ces pierres, des odeurs sont captives, des odeurs plus lourdes que l'air. Quelquefois on les jette par la fenêtre dans les rues et elles y restent jusqu'à ce que les vents les aient déchirées. Par temps clair, les bruits entrent par un bout de la ville et sortent par l'autre bout, après avoir traversé tous les murs; d'autres fois, entre ces pierres que le soleil cuit, que le gel fend, ils tournent en rond.

J'ai peur des villes. Mais il ne faut pas en sortir. Si on s'aventure trop loin, on rencontre le cercle de la Végétation. La Végétation a rampé pendant des kilomètres vers les villes. Elle attend. Quand la ville sera morte, la Végétation l'envahira, elle grimpera sur les pierres, elle les enserrera, les fouillera, les fera éclater de ses longues pinces noires; elle aveuglera les trous et laissera pendre partout des pattes vertes. Il faut rester dans les villes, tant qu'elles sont vivantes, il ne faut pas pénétrer seul sous cette grande chevelure qui est à leurs portes : il faut la laisser onduler et craquer sans témoins. Dans les villes, si l'on sait s'arranger, choisir les heures où les bêtes digèrent ou dorment, dans leurs trous, derrière des amoncellements de détritiques organiques, on ne rencontre guère que des minéraux, les moins effrayants des existants.

Je vais rentrer à Bouville. La Végétation n'assiège Bouville que de trois côtés. Sur le quatrième côté, il y a un grand trou, plein d'une eau noire qui remue toute seule. Le vent siffle entre les maisons. Les odeurs restent moins longtemps qu'ailleurs : chassées sur la mer par le vent, elles filent au ras de l'eau noire comme de petits brouillards follets. Il pleut. On a laissé pousser des plantes entre quatre grilles. Des plantes châtrées, domestiquées, inoffensives tant elles sont grasses. Elles ont d'énormes feuilles blanchâtres qui pendent comme des oreilles. A toucher, on dirait du cartilage. Tout est

gras et blanc à Bouville, à cause de toute cette eau qui tombe du ciel. Je vais rentrer à Bouville. Quelle horreur!

Je me réveille en sursaut. Il est minuit. Il y a six heures qu'Anny a quitté Paris. Le bateau a pris la mer. Elle dort dans une cabine et, sur le pont, le beau type bronzé fume des cigarettes.

MARDI A BOUVILLE.

Est-ce que c'est ça, la liberté? Au-dessous de moi, les jardins descendent mollement vers la ville et, dans chaque jardin, s'élève une maison. Je vois la mer, lourde, immobile, je vois Bouville. Il fait beau.

Je suis libre : il ne me reste plus aucune raison de vivre, toutes celles que j'ai essayées ont lâché et je ne peux plus en imaginer d'autres. Je suis encore assez jeune, j'ai encore assez de forces pour recommencer. Mais que faut-il recommencer? Combien, au plus fort de mes terreurs, de mes nausées, j'avais compté sur Anny pour me sauver, je le comprends seulement maintenant. Mon passé est mort, M. de Rollebon est mort, Anny n'est revenue que pour m'ôter tout espoir. Je suis seul dans cette rue blanche que bordent les jardins. Seul et libre. Mais cette liberté ressemble un peu à la mort.

Aujourd'hui ma vie prend fin. Demain j'aurai quitté cette ville qui s'étend à mes pieds, où j'ai si longtemps vécu. Elle ne sera plus qu'un nom, trapu, bourgeois, bien français, un nom dans ma mémoire, moins riche que ceux de Florence ou de Bagdad. Il viendra une époque où je me demanderai : « Mais enfin, quand j'étais à Bouville, qu'est-ce que je pouvais donc faire, au long de la journée? » Et de ce soleil, de cette après-midi, il ne restera rien, pas même un souvenir.

Toute ma vie est derrière moi. Je la vois tout entière, je vois sa forme et les lents mouvements qui m'ont mené jusqu'ici. Il y a peu de choses à en dire : c'est une partie perdue, voilà tout. Voici trois ans que je suis entré à Bouville, solennellement. J'avais perdu la première manche. J'ai voulu jouer la seconde et j'ai perdu aussi : j'ai perdu la partie. Du même coup, j'ai appris

qu'on perd toujours. Il n'y a que les salauds qui croient gagner. A présent, je vais faire comme Anny, je vais me survivre. Manger, dormir. Dormir, manger. Exister lentement, doucement, comme ces arbres, comme une flaque d'eau, comme la banquette rouge du tramway.

La Nausée me laisse un court répit. Mais je sais qu'elle reviendra : c'est mon état normal. Seulement, aujourd'hui mon corps est trop épuisé pour la supporter. Les malades aussi ont d'heureuses faiblesses qui leur ôtent, quelques heures, la conscience de leur mal. Je m'ennuie, c'est tout. De temps en temps je bâille si fort que les larmes me roulent sur les joues. C'est un ennui profond, profond, le cœur profond de l'existence, la matière même dont je suis fait. Je ne me néglige pas, bien au contraire : ce matin, j'ai pris un bain, je me suis rasé. Seulement, quand je repense à tous ces petits actes soigneux, je ne comprends pas comment j'ai pu les faire : ils sont si vains. Ce sont les habitudes, sans doute, qui les ont faits pour moi. Elles ne sont pas mortes, elles, elles continuent à s'affairer, à tisser tout doucement, insidieusement leurs trames, elles me lavent, m'essuient, m'habillent, comme des nourrices. Est-ce que ce sont elles, aussi, qui m'ont conduit sur cette colline ? Je ne me rappelle plus comment je suis venu. Par l'escalier Dautry, sans doute : est-ce que j'ai gravi vraiment une à une ses cent dix marches ? Ce qui est peut-être encore plus difficile à imaginer, c'est que, tout à l'heure, je vais les redescendre. Pourtant, je le sais : je me retrouverai dans un moment au bas du Coteau Vert, je pourrai, en levant la tête, voir s'éclairer au loin les fenêtres de ces maisons qui sont si proches. Au loin. Au-dessus de ma tête ; et cet instant-ci, dont je ne puis sortir, qui m'emferme et me borne de tout côté, cet instant dont je suis fait ne sera plus qu'un songe brouillé.

Je regarde, à mes pieds, les scintillements gris de Bouville. On dirait, sous le soleil, des monceaux de coquilles d'écailles, d'esquilles d'os, de graviers. Perdus entre ces débris, de minuscules éclats de verre ou de mica jettent par intermittence des feux légers. Les rigoles, les tranchées, les minces sillons qui courent

entre les coquilles, dans une heure ce seront des rues, je marcherai dans ces rues, entre des murs. Ces petits bonshommes noirs que je distingue dans la rue Boulibet, dans une heure je serai l'un d'eux.

Comme je me sens loin d'eux, du haut de cette colline. Il me semble que j'appartiens à une autre espèce. Ils sortent des bureaux, après leur journée de travail, ils regardent les maisons et les squares d'un air satisfait, ils pensent que c'est *leur* ville, une « belle cité bourgeoise ». Ils n'ont pas peur, ils se sentent chez eux. Ils n'ont jamais vu que l'eau apprivoisée qui coule des robinets, que la lumière qui jaillit des ampoules quand on appuie sur l'interrupteur, que les arbres métis, bâtards, qu'on soutient avec des fourches. Ils ont la preuve, cent fois par jour, que tout se fait par mécanisme, que le monde obéit à des lois fixes et immuables. Les corps abandonnés dans le vide tombent tous à la même vitesse, le jardin public est fermé tous les jours à seize heures en hiver, à dix-huit heures en été, le plomb fond à 335°, le dernier tramway part de l'Hôtel de Ville à vingt-trois heures cinq. Ils sont paisibles, un peu moroses, ils pensent à Demain, c'est-à-dire, simplement, à un nouvel aujourd'hui; les villes ne disposent que d'une seule journée qui revient toute pareille à chaque matin. A peine la pomponne-t-on un peu, les dimanches. Les imbéciles. Ça me répugne, de penser que je vais revoir leurs faces épaisses et rassurées. Ils légifèrent, ils écrivent des romans populistes, ils se marient, ils ont l'extrême sottise de faire des enfants. Cependant la grande nature vague s'est glissée dans leur ville, elle s'est infiltrée, partout, dans leur maison, dans leurs bureaux, en eux-mêmes. Elle ne bouge pas, elle se tient tranquille et eux, ils sont en plein dedans, ils la respirent et ils ne la voient pas, ils s'imaginent qu'elle est dehors, à vingt lieues de la ville. Je la vois, moi, cette nature, je la vois... Je sais que sa soumission est paresse, je sais qu'elle n'a pas de lois : ce qu'ils prennent pour sa constance... Elle n'a que des habitudes et elle peut en changer demain.

S'il arrivait quelque chose? Si tout d'un coup elle se mettait à palpiter? Alors ils s'apercevraient qu'elle est là et il leur semblerait que leur cœur va craquer. Alors

de quoi leur serviraient leurs digues et leurs remparts et leurs centrales électriques et leurs hauts fourneaux et leurs marteaux-pilons? Cela peut arriver n'importe quand, tout de suite peut-être : les présages sont là. Par exemple, un père de famille en promenade verra venir à lui, à travers la rue, un chiffon rouge comme poussé par le vent. Et quand le chiffon sera tout près de lui, il verra que c'est un quartier de viande pourrie, maculé de poussière, qui se traîne en rampant, en sautillant, un bout de chair torturée qui se roule dans les ruisseaux en projetant par spasmes des jets de sang. Ou bien une mère regardera la joue de son enfant et lui demandera : « Qu'est-ce que tu as là, c'est un bouton ? » et elle verra la chair se bouffir un peu, se crevasser, s'entr'ouvrir et, au fond de la crevasse, un troisième œil, un œil rieur apparaîtra. Ou bien ils sentiront de doux frôlements sur tout leur corps, comme les caresses que les joncs, dans les rivières, font aux nageurs. Et ils sauront que leurs vêtements sont devenus des choses vivantes. Et un autre trouvera qu'il y a quelque chose qui le gratte dans la bouche. Et il s'approchera d'une glace, ouvrira la bouche : et sa langue sera devenue un énorme mille-pattes tout vif, qui tricoterà des pattes et lui raclera le palais. Il voudra le cracher, mais le mille-pattes, ce sera une partie de lui-même et il faudra qu'il l'arrache avec ses mains. Et des foules de choses apparaîtront pour lesquelles il faudra trouver des noms nouveaux, l'œil de pierre, le grand bras tricorne, l'orteil-béquille, l'araignée-mâchoire. Et celui qui se sera endormi dans son bon lit, dans sa douce chambre chaude se réveillera tout nu sur un sol bleuâtre, dans une forêt de verges bruisantes, dressées rouges et blanches vers le ciel comme les cheminées de Jouxtebouville, avec de grosses couilles à demi sorties de terre, velues et bulbeuses, comme des oignons. Et des oiseaux voletteront autour de ces verges et les picoreront de leurs becs et les feront saigner. Du sperme coulera lentement, doucement, de ces blessures, du sperme mêlé de sang, vitreux et tiède avec de petites bulles. Ou alors rien de tout cela n'arrivera, il ne se produira aucun changement appréciable, mais les gens, un matin, en ouvrant leurs persiennes,

seront surpris par une espèce de sens affreux, lourdement posé sur les choses et qui aura l'air d'attendre. Rien que cela : mais pour peu que cela dure quelque temps, il y aura des suicides par centaines. Eh bien oui ! Que cela change un peu, pour voir, je ne demande pas mieux. On en verra d'autres, alors, plongés brusquement dans la solitude. Des hommes tout seuls, entièrement seuls avec d'horribles monstruosité, courront par les rues, passeront lourdement devant moi, les yeux fixes, fuyant leurs maux et les emportant avec soi, la bouche ouverte, avec leur langue-insecte qui battra des ailes. Alors j'éclaterai de rire, même si mon corps est couvert de sales croûtes louches qui s'épanouissent en fleurs de chair, en violettes, en renoncules. Je m'adosserai à un mur et je leur crierai au passage : « Qu'avez-vous fait de votre science ? Qu'avez-vous fait de votre humanisme ? Où est votre dignité de roseau pensant ? » Je n'aurai pas peur — ou du moins pas plus qu'en ce moment. Est-ce que ce ne sera pas toujours de l'existence, des variations sur l'existence ? Tous ces yeux qui mangeront lentement un visage, ils seront de trop, sans doute, mais pas plus que les deux premiers. C'est de l'existence que j'ai peur.

Le soir tombe, les premières lampes s'allument dans la ville. Mon Dieu ! Comme la ville a l'air *naturelle*, malgré toutes ses géométries, comme elle a l'air écrasée par le soir. C'est tellement... évident, d'ici ; se peut-il que je sois le seul à le voir ? N'y a-t-il nulle part d'autre Cassandre, au sommet d'une colline, regardant à ses pieds une ville engloutie au fond de la nature ? D'ailleurs que m'importe ? Que pourrais-je lui dire ?

Mon corps, tout doucement, se tourne vers l'est, oscille un peu et se met en marche.

MERCREDI : *Mon dernier jour à Bouville.*

J'ai parcouru la ville entière pour retrouver l'Auto-didacte. Sûrement, il n'est pas rentré chez lui. Il doit marcher au hasard, accablé de honte et d'horreur, ce pauvre humaniste dont les hommes ne veulent plus. A vrai dire, je n'ai guère été surpris quand la chose est arrivée : depuis longtemps, je sentais que sa tête douce

et craintive appelait sur elle le scandale. Il était si peu coupable : c'est à peine de la sensualité, son humble amour contemplatif pour les jeunes garçons — une forme d'humanisme, plutôt. Mais il fallait bien qu'un jour il se retrouve seul. Comme M. Achille, comme moi : il est de ma race, il a de la bonne volonté. A présent, il est entré dans la solitude — et pour toujours. Tout s'est écroulé d'un coup, ses rêves de culture, ses rêves d'entente avec les hommes. D'abord il y aura la peur, l'horreur et les nuits sans sommeil, et puis, après ça, la longue suite de jours d'exil. Il reviendra errer, le soir, dans la cour des Hypothèques; il regardera de loin les fenêtres étincelantes de la Bibliothèque et le cœur lui manquera quand il se rappellera les longues rangées de livres, leurs reliures de cuir, l'odeur de leurs pages. Je regrette de ne pas l'avoir accompagné, mais il ne l'a pas voulu; c'est lui qui m'a supplié de le laisser seul: il commençait l'apprentissage de la solitude. J'écris ceci au café Mably. J'y suis entré cérémonieusement, je voulais contempler le gérant, la caissière et sentir avec force que je les voyais pour la dernière fois. Mais je ne peux détourner ma pensée de l'Autodidacte, j'ai toujours devant les yeux son visage défait, plein de reproche et son haut col sanglant. Alors j'ai demandé du papier et je vais raconter ce qui lui est arrivé.

Je me suis amené à la Bibliothèque vers deux heures de l'après-midi. Je pensais : « La Bibliothèque. J'entre ici pour la dernière fois. »

La salle était presque déserte. J'avais peine à la reconnaître parce que je savais que je n'y reviendrai jamais. Elle était légère comme une vapeur, presque irréaliste, toute rousse; le soleil couchant teintait de roux la table réservée aux lectrices, la porte, le dos des livres. Une seconde, j'eus l'impression charmante de pénétrer dans un sous-bois plein de feuilles dorées; je souris. Je pensai : « Comme il y a longtemps que je n'ai souri. » Le Corse regardait par la fenêtre, les mains derrière le dos. Que voyait-il? Le crâne d'Impétraz? « Moi je ne verrai plus le crâne d'Impétraz, ni son haut de forme ni sa redingote. Dans six heures, j'aurai quitté Bouville. » Je posai sur le bureau du sous-bibliothécaire les deux volumes que j'avais empruntés

ment désagréable allait se produire. Tous ces gens qui baissaient les yeux d'un air appliqué semblaient jouer la comédie : j'avais senti, quelques instants plus tôt, passer sur nous comme un souffle de cruauté.

J'avais fini ma lecture, mais je ne me décidais pas à m'en aller : j'attendais, en feignant de lire mon journal. Ce qui augmentait ma curiosité et ma gêne, c'est que les autres attendaient aussi. Il me semblait que ma voisine tournait plus rapidement les pages de son livre. Quelques minutes passèrent, puis j'entendis des chuchotements. Je levai prudemment la tête. Les deux gamins avaient fermé leur dictionnaire. Le petit brun ne parlait pas, il tournait vers la droite un visage empreint de déférence et d'intérêt. A demi caché derrière son épaule, le blond tendait l'oreille et rigolait silencieusement. « Mais qui parle? » pensai-je.

C'était l'Autodidacte. Il était penché sur son jeune voisin, les yeux dans les yeux, il lui souriait; je voyais remuer ses lèvres et, de temps en temps, ses longs cils palpaient. Je ne lui connaissais pas cet air de jeunesse, il était presque charmant. Mais, par instants, il s'interrompait et jetait derrière lui un regard inquiet. Le jeune garçon semblait boire ses paroles. Cette petite scène n'avait rien d'extraordinaire et j'allais revenir à ma lecture quand je vis le jeune garçon glisser lentement sa main derrière son dos sur le bord de la table. Ainsi masquée aux yeux de l'Autodidacte, elle chemina un instant et se mit à tâtonner autour d'elle, puis, ayant rencontré le bras du gros blond, elle le pinça violemment. L'autre, trop absorbé à jouir silencieusement des paroles de l'Autodidacte, ne l'avait pas vue venir. Il sauta en l'air et sa bouche s'ouvrit démesurément sous l'effet de la surprise et de l'admiration. Le petit brun avait conservé sa mine d'intérêt respectueux. On aurait pu douter si cette main espiègle lui appartenait. « Qu'est-ce qu'ils vont lui faire? » pensai-je. Je comprenais bien que quelque chose d'ignoble allait se produire, je voyais bien aussi qu'il était encore temps d'empêcher que cela ne se produisît. Mais je n'arrivais pas à deviner ce qu'il fallait empêcher. Une seconde, j'eus l'idée de de me lever, d'aller frapper sur l'épaule de l'Autodidacte et d'engager une conversation avec lui. Mais, au

oubli total où je suis tombé. Je suis entre deux villes, l'une m'ignore, l'autre ne me connaît plus. Qui se souvient de moi? Peut-être une lourde jeune femme, à Londres... Et encore, est-ce bien à moi qu'elle pense? D'ailleurs il y a ce type, cet Égyptien. Il vient peut-être d'entrer dans sa chambre, il l'a peut-être prise dans ses bras. Je ne suis pas jaloux; je sais bien qu'elle se survit. Même si elle l'aimait de tout son cœur, ça serait tout de même un amour de morte. Moi, j'ai eu son dernier amour vivant. Mais tout de même, il y a ça qu'il peut lui donner : le plaisir. Et si elle est en train de défaillir et de sombrer dans le trouble, alors il n'y a plus rien en elle qui la rattache à moi. Elle jouit et je ne suis pas plus pour elle que si je ne l'avais jamais rencontrée; elle s'est vidée de moi d'un coup et toutes les autres consciences du monde sont, elles aussi, vides de moi. Ça me fait drôle. Pourtant je sais bien que j'existe, que je suis ici.

A présent, quand je dis « je », ça me semble creux. Je n'arrive plus très bien à me sentir, tellement je suis oublié. Tout ce qui reste de réel, en moi, c'est de l'existence qui se sent exister. Je bâille doucement, longuement. Personne. Pour Personne, Antoine Roquentin n'existe. Ça m'amuse. Et qu'est-ce que c'est que ça, Antoine Roquentin? C'est de l'abstrait. Un pâle petit souvenir de moi vacille dans ma conscience. Antoine Roquentin... Et soudain le Je pâlit, pâlit et c'en est fait, il s'éteint.

Lucide, immobile, déserte, la conscience est posée entre les murs; elle se perpétue. Personne ne l'habite plus. Tout à l'heure encore quelqu'un disait moi, disait ma conscience. Qui? Au dehors il y avait des rues parlantes, avec des couleurs et des odeurs connues. Il reste des murs anonymes, une conscience anonyme. Voici ce qu'il y a : des murs, et entre les murs, une petite transparence vivante et impersonnelle. La conscience existe comme un arbre, comme un brin d'herbe. Elle somnole, elle s'ennuie. De petites existences fugitives la peuplent comme des oiseaux dans les branches. La peuplent et disparaissent. Conscience oubliée, délaissée entre ces murs, sous le ciel gris. Et voici le sens de son existence : c'est qu'elle est cons-

science d'être de trop. Elle se dilue, elle s'éparpille, elle cherche à se perdre sur le mur brun, le long du réverbère ou là-bas dans la fumée du soir. Mais elle ne s'oublie *jamais*; elle est conscience d'être une conscience qui s'oublie. C'est son lot. Il y a une voix étouffée qui dit : « Le train part dans deux heures » et il y a conscience de cette voix. Il y a aussi conscience d'un visage. Il passe lentement, plein de sang, barbouillé et ses gros yeux larmoient. Il n'est pas entre les murs, il n'est nulle part. Il s'évanouit; un corps voûté le remplace avec une tête sanglante, s'éloigne à pas lents, à chaque pas semble s'arrêter, ne s'arrête jamais. Il y a conscience de ce corps qui marche lentement dans une rue sombre. Il marche, mais il ne s'éloigne pas. La rue sombre ne s'achève pas, elle se perd dans le néant. Elle n'est pas entre les murs, elle n'est nulle part. Et il y a conscience d'une voix étouffée qui dit : « L'Autodidacte erre dans la ville. »

Pas dans la même ville, pas entre ces murs atones, l'Autodidacte marche dans une ville féroce, qui ne l'oublie pas. Il y a des gens qui pensent à lui, le Corse, la grosse dame; peut-être tout le monde, dans la ville. Il n'a pas encore perdu, il ne peut pas perdre son moi, ce moi supplicié, saignant qu'ils n'ont pas voulu achever. Ses lèvres, ses narines lui font mal; il pense : « J'ai mal. » Il marche, il faut qu'il marche. S'il s'arrêtait un seul instant, les hauts murs de la Bibliothèque se dresseraient brusquement autour de lui, l'enfermeraient; le Corse surgirait à son côté et la scène recommencerait, toute pareille, dans tous ses détails, et la femme ricanerait : « Ça devrait être au bain, ces saloperies-là. » Il marche, il ne veut pas rentrer chez lui : le Corse l'attend dans sa chambre et la femme et les deux jeunes gens : « Ce n'est pas la peine de nier, je vous ai vu. » Et la scène recommencerait. Il pense : « Mon Dieu, si je n'avais pas fait ça, si je pouvais n'avoir pas fait ça, si ça pouvait n'être pas vrai! »

Le visage inquiet passe et repasse devant la conscience : « Peut-être qu'il va se tuer. » Mais non : cette âme douce et traquée ne peut songer à la mort.

Il y a connaissance de la conscience. Elle se voit de part en part, paisible et vide entre les murs, libérée de

l'homme qui l'habitait, monstrueuse parce qu'elle n'est personne. La voix dit : « Les malles sont enregistrées. Le train part dans deux heures. » Les murs glissent à droite et à gauche. Il y a conscience du macadam, conscience du magasin de ferronnerie, des meurtrières de la caserne et la voix dit : « Pour la dernière fois. »

Conscience d'Anny, d'Anny la grasse, de la vieille Anny, dans sa chambre d'hôtel, il y a conscience de la souffrance, la souffrance est consciente entre les longs murs qui s'en vont et qui ne reviendront jamais : « On n'en finira donc pas ? » la voix chante entre les murs un air de jazz, « some of these days » ; ça ne finira donc pas ? et l'air revient doucement, par derrière, insidieusement, reprendre la voix, et la voix chante sans pouvoir s'arrêter et le corps marche et il y a conscience de tout ça et conscience, hélas ! de la conscience. Mais personne n'est là pour souffrir et se tordre les mains et se prendre soi-même en pitié. Personne, c'est une pure souffrance des carrefours, une souffrance oubliée — qui ne peut pas s'oublier. Et la voix dit : « Voilà le Rendez-vous des Cheminots » et le Moi jaillit dans la conscience c'est moi, Antoine Roquentin, je pars pour Paris tout à l'heure ; je viens faire mes adieux à la patronne.

« Je viens vous faire mes adieux. »

« Vous partez, monsieur Antoine ? »

« Je vais m'installer à Paris, pour changer. »

« Le veinard ! »

Comment ai-je pu presser mes lèvres sur ce large visage ? Son corps ne m'appartient plus. Hier encore j'aurais su le deviner sous la robe de laine noire. Aujourd'hui la robe est impénétrable. Ce corps blanc, avec les veines à fleur de peau, était-ce un rêve ?

« On vous regrettera, dit la patronne. Vous ne voulez pas prendre quelque chose ? C'est moi qui l'offre. »

On s'installe, on trinque. Elle baisse un peu la voix.

« Je m'étais bien habituée à vous, dit-elle avec un regret poli, on s'entendait bien. »

« Je reviendrai vous voir. »

« C'est ça, monsieur Antoine. Quand vous passerez par Bouville, vous viendrez nous dire un petit bon-

comme dit Madeleine, j'entends ce disque pour la dernière fois : il est très vieux; trop vieux, même pour la province; en vain le chercherai-je à Paris. Madeleine va le déposer sur le plateau du phonographe, il va tourner; dans les rainures l'aiguille d'acier va se mettre à sauter et à grincer et puis, quand elles l'auront guidée en spirale, jusqu'au centre du disque, ce sera fini, la voix rauque qui chante « Some of these days » se taira pour toujours.

Ça commence.

Dire qu'il y a des imbéciles pour puiser des consolations dans les beaux-arts. Comme ma tante Bigeois : « Les *Préludes* de Chopin m'ont été d'un tel secours à la mort de ton pauvre oncle. » Et les salles de concert regorgent d'humiliés, d'offensés qui, les yeux clos, cherchent à transformer leurs pâles visages en antennes réceptrices. Ils se figurent que les sons captés coulent en eux, doux et nourrissants et que leurs souffrances deviennent musique, comme celles du jeune Werther; ils croient que la beauté leur est compatissante. Les cons.

Je voudrais qu'ils me disent s'ils la trouvent compatissante, cette musique-ci. Tout à l'heure, j'étais certainement très loin de nager dans la béatitude. A la surface je faisais mes comptes, mécaniquement. Au-dessous stagnaient toutes ces pensées désagréables qui ont pris la forme d'interrogations informulées, d'étonnements muets et qui ne me quittent plus jour ni nuit. Des pensées sur Anny, sur ma vie gâchée. Et puis, encore au-dessous, la Nausée, timide comme une aurore. Mais à ce moment-là, il n'y avait pas de musique, j'étais morose et tranquille. Tous les objets qui m'entouraient étaient faits de la même matière que moi, d'une espèce de souffrance moche. Le monde était si laid, hors de moi, si laids ces verres sales sur les tables, et les taches brunes sur la glace et le tablier de Madeleine et l'air aimable du gros amoureux de la patronne, si laide l'existence même du monde, que je me sentais à l'aise, en famille.

A présent il y a ce chant de saxophone. Et j'ai honte. Une glorieuse petite souffrance vient de naître, une souffrance-modèle. Quatre notes de saxophone. Elles vont et viennent, elles ont l'air de dire : « Il faut faire

comme nous, souffrir *en mesure*. » Eh bien, oui ! Naturellement, je voudrais bien souffrir de cette façon-là, en mesure, sans complaisance, sans pitié pour moi-même, avec une aride pureté. Mais est-ce que c'est ma faute si la bière est tiède au fond de mon verre, s'il y a des taches brunes sur la glace, si je suis de trop, si la plus sincère de mes souffrances, la plus sèche se traîne et s'appesantit, avec trop de chair et la peau trop large à la fois, comme l'éléphant de mer, avec de gros yeux humides et touchants mais si vilains ? Non, on ne peut certainement pas dire qu'elle soit compatissante, cette petite douleur de diamant, qui tourne en rond au-dessus du disque et m'éblouit. Même pas ironique : elle tourne allégrement, tout occupée d'elle-même ; elle a tranché comme une faux la fade intimité du monde et maintenant elle tourne et nous tous, Madeleine, le gros homme, la patronne, moi-même et les tables, les banquettes, la glace tachée, les verres, nous tous qui nous abandonnions à l'existence, parce que nous étions entre nous, rien qu'entre nous, elle nous a surpris dans le débraillé, dans le laisser aller quotidien : j'ai honte pour moi-même et pour ce qui existe *devant* elle.

Elle n'existe pas. C'en est même agaçant ; si je me levais, si j'arrachais ce disque du plateau qui le supporte et si je le cassais en deux, je ne l'atteindrais pas, *elle*. Elle est au delà — toujours au delà de quelque chose, d'une voix, d'une note de violon. A travers des épaisseurs et des épaisseurs d'existence, elle se dévoile, mince et ferme et, quand on veut la saisir, on ne rencontre que des existants, on bute sur des existants dépourvus de sens. Elle est derrière eux : je ne l'entends même pas, j'entends des sons, des vibrations de l'air qui la dévoilent. Elle n'existe pas, puisqu'elle n'a rien de trop : c'est tout le reste qui est trop par rapport à elle. Elle *est*.

Et moi aussi j'ai voulu *être*. Je n'ai même voulu que cela ; voilà le fin mot de ma vie : au fond de toutes ces tentatives qui semblaient sans liens, je retrouve le même désir : chasser l'existence hors de moi, vider les instants de leur graisse, les tordre, les assécher, me purifier, me durcir, pour rendre enfin le son net et précis d'une note de saxophone. Ça pourrait même faire un

apologue : il y avait un pauvre type qui s'était trompé de monde. Il existait, comme les autres gens, dans le monde des jardins publics, des bistros, des villes commerçantes et il voulait se persuader qu'il vivait ailleurs, derrière la toile des tableaux, avec les doges du Tintoret, avec les braves Florentins de Gozzoli, derrière les pages des livres, avec Fabrice del Dongo et Julien Sorel, derrière les disques de phono, avec les longues plaintes sèches des jazz. Et puis, après avoir bien fait l'imbécile, il a compris, il a ouvert les yeux, il a vu qu'il y avait mal donne : il était dans un bistro, justement, devant un verre de bière tiède. Il est resté accablé sur la banquette; il a pensé : je suis un imbécile. Et à ce moment précis, de l'autre côté de l'existence, dans cet autre monde qu'on peut voir de loin, mais sans jamais l'approcher, une petite mélodie s'est mise à danser, à chanter : « C'est comme moi qu'il faut être; il faut souffrir en mesure. »

La voix chante :

*Some of these days
You'll miss me honey.*

On a dû rayer le disque à cet endroit-là, parce que ça fait un drôle de bruit. Et il y a quelque chose qui serre le cœur : c'est que la mélodie n'est absolument pas touchée par ce petit tousotement de l'aiguille sur le disque. Elle est si loin — si loin derrière. Ça aussi, je le comprends : le disque se raye et s'use, la chanteuse est peut-être morte; moi, je vais m'en aller, je vais prendre mon train. Mais derrière l'existant qui tombe d'un présent à l'autre, sans passé, sans avenir, derrière ces sons qui, de jour en jour, se décomposent, s'écaillent et glissent vers la mort, la mélodie reste la même, jeune et ferme, comme un témoin sans pitié.

La voix s'est tue. Le disque racle un peu puis s'arrête. Délivré d'un songe importun le café rumine, remâche le plaisir d'exister. La patronne a le sang au visage, elle donne des gifles sur les grosses joues blanches de son nouvel ami, mais sans parvenir à les colorer. Des joues de mort. Moi, je croupis, je m'endors à moitié. Dans un quart d'heure je serai dans le train, mais je n'y

pense pas. Je pense à un Américain rasé, aux épais sourcils noirs, qui étouffe de chaleur, au vingtième étage d'un immeuble de New-York. Au-dessus de New-York le ciel brûle, le bleu du ciel s'est enflammé, d'énormes flammes jaunes viennent lécher les toits; les gamins de Brooklyn vont se mettre, en caleçons de bain, sous les lances d'arrosage. La chambre obscure, au vingtième étage, cuit à gros feu. L'Américain aux sourcils noirs soupire, halette et la sueur roule sur ses joues. Il est assis, en bras de chemise, devant son piano; il a un goût de fumée dans la bouche et, vaguement, un fantôme d'air dans la tête. « Some of these days ». Tom va venir dans une heure avec sa gourde plate sur la fesse; alors ils s'affaleront tous deux dans les fauteuils de cuir et ils boiront de grandes rasades d'alcool et le feu du ciel viendra flamber leurs gorges, ils sentiront le poids d'un immense sommeil torride. Mais d'abord il faut noter cet air. « Some of these days ». La main moite saisit le crayon sur le piano. « Some of these days, you'll miss me honey. »

Ça s'est passé comme ça. Comme ça ou autrement, mais peu importe. C'est comme ça qu'elle est née. C'est le corps usé de ce Juif aux sourcils de charbon qu'elle a choisi pour naître. Il tenait mollement son crayon et des gouttes de sueur tombaient de ses doigts bagués sur le papier. Et pourquoi pas moi? Pourquoi fallait-il précisément ce gros veau plein de sale bière et d'alcool pour que ce miracle s'accomplît?

« Madeleine, est-ce que vous voulez remettre le disque? Juste une fois, avant que je ne parte. »

Madeleine se met à rire. Elle tourne la manivelle et voilà que ça recommence. Mais je ne pense plus à moi. Je pense à ce type de là-bas qui a composé cet air, un jour de juillet, dans la chaleur noire de sa chambre. J'essaie de penser à lui à *travers* la mélodie, à travers les sons blancs et acidulés du saxophone. Il a fait ça. Il avait des ennuis, tout n'allait pas pour lui comme il aurait fallu : des notes à payer — et puis il devait bien y avoir quelque part une femme qui ne pensait pas à lui de la façon qu'il aurait souhaitée — et puis il y avait cette terrible vague de chaleur qui transformait les hommes en mares de graisse fondante. Tout

ça n'a rien de bien joli ni de bien glorieux. Mais quand j'entends la chanson et que je pense que c'est ce type-là qui l'a faite, je trouve sa souffrance et sa transpiration... émouvantes. Il a eu de la veine. Il n'a pas dû s'en rendre compte d'ailleurs. Il a dû penser : avec un peu de veine, ce truc-là me rapportera bien cinquante dollars ! Eh ! bien, c'est la première fois depuis des années qu'un homme me paraît émouvant. Je voudrais savoir quelque chose sur ce type. Ça m'intéresserait d'apprendre le genre d'ennuis qu'il avait, s'il avait une femme ou s'il vivait seul. Pas du tout par humanisme : au contraire. Mais parce qu'il a fait ça. Je n'ai pas envie de le connaître — d'ailleurs il est peut-être mort. Juste d'obtenir quelques renseignements sur lui et de pouvoir penser à lui, de temps en temps, en écoutant ce disque. Voilà, Je suppose que ça ne lui ferait ni chaud ni froid, à ce type si on lui disait qu'il y a, dans la septième ville de France, aux abords de la gare, quelqu'un qui pense à lui. Mais moi je serais heureux, si j'étais à sa place ; je l'envie. Il faut que je parte. Je me lève, mais je reste un instant hésitant, je voudrais entendre chanter la négresse. Pour la dernière fois.

Elle chante. En voilà deux qui sont sauvés : le Juif et la Négresse. Sauvés. Ils se sont peut-être cru perdus jusqu'au bout, noyés dans l'existence. Et pourtant, personne ne pourrait penser à moi comme je pense à eux, avec cette douceur. Personne, pas même Anny. Ils sont un peu pour moi comme des morts, un peu comme des héros de roman ; ils se sont lavés du péché d'exister. Pas complètement, bien sûr — mais tout autant qu'un homme peut faire. Cette idée me bouleverse tout d'un coup, parce que je n'espérais même plus ça. Je sens quelque chose qui me frôle timidement et je n'ose pas bouger parce que j'ai peur que ça ne s'en aille. Quelque chose que je ne connaissais plus : une espèce de joie.

La négresse chante. Alors on peut justifier son existence ? Un tout petit peu ? Je me sens extraordinairement intimidé. Ça n'est pas que j'aie beaucoup d'espoir. Mais je suis comme un type complètement gelé après un voyage dans la neige et qui entrerait tout

d'un coup dans une chambre tiède. Je pense qu'il resterait immobile près de la porte, encore froid, et que de lents frissons parcourraient tout son corps.

*Some of these days.
You'll miss me honey.*

Est-ce que je ne pourrais pas essayer... Naturellement, il ne s'agirait pas d'un air de musique... mais est-ce que je ne pourrais pas, dans un autre genre?... Il faudrait que ce soit un livre : je ne sais rien faire d'autre. Mais pas un livre d'histoire : l'histoire, ça parle de ce qui a existé — jamais un existant ne peut justifier l'existence d'un autre existant. Mon erreur, c'était de vouloir ressusciter M. de Rollebon. Une autre espèce de livre. Je ne sais pas très bien laquelle — mais il faudrait qu'on devine, derrière les mots imprimés, derrière les pages, quelque chose qui n'existerait pas, qui serait au-dessus de l'existence. Une histoire, par exemple, comme il ne peut pas en arriver, une aventure. Il faudrait qu'elle soit belle et dure comme de l'acier et qu'elle fasse honte aux gens de leur existence.

Je m'en vais, je me sens vague. Je n'ose pas prendre de décision. Si j'étais sûr d'avoir du talent... Mais jamais — jamais je n'ai rien écrit de ce genre. des articles historiques, oui, — et encore. Un livre. Un roman. Et il y aurait des gens qui liraient ce roman et qui diraient : « C'est Antoine Roquentin qui l'a écrit, c'était un type roux qui trainait dans les cafés », et ils penseraient à ma vie comme je pense à celle de cette négresse : comme à quelque chose de précieux et d'à moitié légendaire. Un livre. Naturellement, ça ne serait d'abord qu'un travail ennuyeux et fatigant, ça ne m'empêcherait pas d'exister ni de sentir que j'existe. Mais il viendrait bien un moment où le livre serait écrit, serait derrière moi et je pense qu'un peu de sa clarté tomberait sur mon passé. Alors peut-être que je pourrais, à travers lui, me rappeler ma vie sans répugnance. Peut-être qu'un jour, en pensant précisément à cette heure-ci, à cette heure morne où j'attends, le dos rond, qu'il soit temps de monter dans le

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR CHANTENAY
IMPRIMEUR A PARIS

C. O. L. : 31 - 1.003

Autorisation n° 22.606

N° d'édition : 48

N° d'impression : 37

Dépôt légal : 8 Juillet 1942

2/14/64 SJB